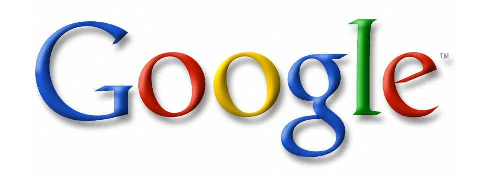
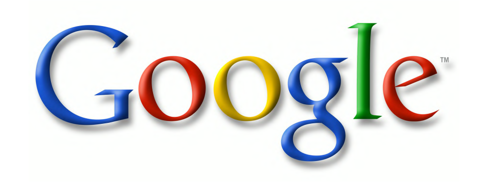
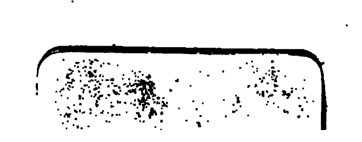



Google




DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

M. HELVÉTIUS.

TOME II.

Contenant le Tome I. de l'Esprit.

DE L'ESPRIT,

PAR

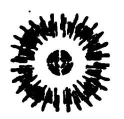
M. HELVETIUS.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée sur les Manuscrits de l'Auteur, avec sa vie & son portrait.

... Undè animi constet natura videndum,
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. *de rerum naturâ. Lib. I.*

TOME I.



AUX DEUX-PONTS;
Chez SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXIV.

PRÉFACE.

L'OBJET que je me propofe d'examiner dans cet ouvrage, eſt intéreſſant; il eſt même neuf. L'on n'a, juſqu'à préſent, conſidéré l'eſprit que ſous quelques-unes de ſes faces. Les grands Ecrivains n'ont jeté qu'un coup-d'œil rapide ſur cette matiere; & c'eſt ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoiſſance de l'eſprit, lorſqu'on prend ce mot dans toute ſon étendue, eſt ſi étroitement liée à la connoiſſance du cœur & des paſſions de l'homme, qu'il étoit impoſſible d'écrire ſur ce ſujet, ſans avoir du moins à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations, & qui ne peut avoir, dans tous les Gouvernemens, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis ſur cette matiere, ſont, je penſe, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'eſt par les faits que j'ai remonté aux cauſes. J'ai cru qu'on devoit traiter la mo-

rale comme toutes les autres ſciences, & faire une morale comme une phyſique expérimentale. Je ne me ſuis livré à cette idée que par la perſuaſion où je ſuis que toute morale dont les principes ſont utiles au public, eſt néceſſairement conforme à la morale de la religion, qui n'eſt que la perfection de la morale humaine. Au reſte, ſi je m'étois trompé, & ſi, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce ſeroit une erreur de mon eſprit, & non pas de mon cœur; & je déclare d'avance que je les déſavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon Lecteur, c'eſt de m'entendre avant que de me condamner; c'eſt de ſuivre l'enchaînement qui lie enſemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'eſt pas l'effet d'une ſotte confiance; j'ai trop ſouvent trouvé mauvais le ſoir ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumieres.

Peut-être ai-je traité un ſujet au-deſſus de mes forces: mais quel homme ſe connoît aſſez lui-même, pour n'en pas trop préſumer? Je n'aurai pas du moins à me reprocher de n'avoir pas

fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du public. Si je ne l'obtiens pas, je ſerai plus affligé que ſurpris : il ne ſuffit point, en ce genre, de deſirer pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai eſt utile aux hommes. Si je m'en ſuis écarté, je trouverai dans mes erreurs mêmes des motifs de conſolation. » Si les hommes, comme le dit M. » de Fontenelle, ne peuvent, en quel- » que genre que ce ſoit, arriver à quel- » que choſe de raiſonnable, qu'après » avoir, en ce même genre, épuiſé tou- » tes les ſottiſes imaginables «, mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens : j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage. » Que de ſottiſes, ajoute » M. de Fontenelle, ne dirions-nous pas » maintenant, ſi les anciens ne les avoient » pas déjà dites avant nous, & ne nous » les avoient, pour ainſi dire, enle- » vées « !

Je le répete donc : je ne garantis de mon ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelqu'aſſuré qu'on ſoit de ſes intentions, les cris de l'envie ſont ſi favorablement

écoutés, & ses fréquentes déclamations sont si propres à séduire des ames plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainsi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, souvent calomnieuses, ont jeté les hommes de génie, semble déjà présager le retour des siecles d'ignorance. Ce n'est, en tout genre, que dans la médiocrité de ses talens qu'on trouve un asyle contre les poursuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection; & cette protection, je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de blesser aucun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage, où je ne considere aucun homme en particulier, mais les hommes & les nations en général, doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces discours, on s'appercevra que j'aime les hommes, que je desire leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le lecteur les juge fausses, je le prie de se rappel-

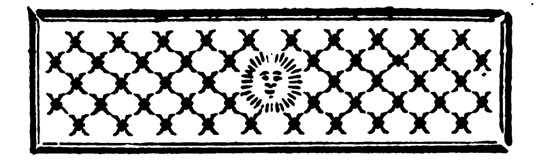
ler, en les condamnant, que ce n'eſt qu'à la hardieſſe des tentatives qu'on doit ſouvent la découverte des plus grandes vérités; & que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proſcrire, & lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répetent-ils que les vérités ſont ſouvent dangereuſes. En ſuppoſant qu'elles le fuſſent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne ſeroit pas expoſée la nation qui conſentiroit à croupir dans l'ignorance ? Toute nation ſans lumieres, lorſqu'elle ceſſe d'être ſauvage & féroce, eſt une nation avilie, & tôt ou tard ſubjuguée. Ce fut moins la valeur que la ſcience militaire des Romains qui triompha des Gaules.

Si la connoiſſance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvéniens dans un tel inſtant; cet inſtant paſſé, cette même vérité redevient utile à tous les ſiècles & à toutes les nations.

Tel eſt enfin le ſort des choſes humaines : il n'en eſt aucune qui ne puiſſe devenir dangereuſe dans de certains momens; mais ce n'eſt qu'à cette condition

qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdiroit la connoiſſance de certaines vérités, il ne ſeroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puiſſans, & ſouvent mal intentionnés, ſous prétexte qu'il eſt quelquefois ſage de taire la vérité, la banniroient entierement de l'univers. Auſſi le public éclairé, qui ſeul en connoît tout le prix, la demande ſans ceſſe : il ne craint point de s'expoſer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il eſtime le plus, eſt cette élévation d'ame qui ſe refuſe au menſonge. Il ſait combien il eſt utile de tout penſer & de tout dire; & que les erreurs mêmes ceſſent d'être dangereuſes, lorſqu'il eſt permis de les contredire. Alors elles ſont bientôt reconnues pour erreurs; elles ſe dépoſent bientôt d'elles-mêmes dans les abymes de l'oubli; & les vérités ſeules ſurnagent ſur la vaſte étendue des ſiècles.



DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MEME.

CHAPITRE PREMIER.

On dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeller *Esprit*: chacun dit son mot; personne n'attache les mêmes idées à ce mot, & tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste & précise de ce mot *Esprit*, & des différentes acceptions dans lesquelles on le prend, il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser, (& l'esprit n'est, en ce sens, que l'assemblage des pensées d'un homme), ou on le considere comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit, pris dans

cette derniere ſignification, il faut connoître quelles ſont les cauſes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, ſi je l'oſe dire, deux puiſſances paſſives, dont l'exiſtence eſt généralement & diſtinctement reconnue.

L'une eſt la faculté de recevoir les impreſſions différentes que font ſur nous les objets extérieurs: on la nomme *ſenſibilité phyſique*.

L'autre eſt la faculté de conſerver l'impreſſion que ces objets ont faite ſur nous : on l'appelle *mémoire ;* & la mémoire n'eſt autre choſe qu'une ſenſation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les cauſes productrices de nos penſées, & qui nous ſont communes avec les animaux, ne nous fourniroient cependant qu'un très petit nombre d'idées, ſi elles n'étoient jointes en nous à une certaine organiſation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval; qui doute que les hommes, ſans arts, ſans habitations, ſans défenſe contre les animaux, tout occupés du ſoin de pourvoir à leur nourriture & d'éviter les bêtes féroces, ne fuſſent encore errans dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (1)?

---

(1) On a beaucoup écrit ſur l'ame des bêtes ; on leur a tour-à-tour ôté & rendu la faculté de penſer, & peut-être n'a-t on pas aſſez ſcrupuleuſement cherché, dans la différence du phyſique de l'homme & de l'animal, la cauſe de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux ſont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf, ou

Or, dans cette ſuppoſition, il eſt évident que la police n'eût, dans aucune ſociété, été portée

---

par des ongles, comme dans le chien & le loup, ou par des griffes, comme dans le lion & le chat. Or, cette différence d'organiſation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non-ſeulement, comme le dit M. de Buffon, preſque en entier du ſens du tact, mais encore de l'adreſſe néceſſaire pour manier aucun outil & pour faire aucune des découvertes qui ſuppoſent des mains.

2°. La vie des animaux, en général plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'obſervations, ni, par conſéquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de beſoins, & doivent par conſéquent avoir moins d'invention : ſi les animaux voraces ont en général plus d'eſprit que les autres animaux, c'eſt que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruſes pour ſurprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment qu'une ſociété fugitive devant l'homme, qui, par le ſecours des armes qu'il s'eſt forgées, s'eſt rendu redoutable au plus fort d'entr'eux.

L'homme eſt d'ailleurs l'animal le plus multiplié ſur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorſqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphans & les rhinocéros, ne ſe trouvent que ſous certaine latitude.

Or, plus l'eſpèce d'un animal ſuſceptible d'obſervation eſt multipliée, plus cette eſpèce d'animal a d'idées & d'eſprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les ſinges, dont les pattes ſont à-peu-près auſſi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme? C'eſt qu'ils lui reſtent inférieurs à beaucoup d'égards; c'eſt que les hommes ſont plus multipliés ſur la terre; c'eſt que parmi les différentes eſpèces de ſinges, il en eſt peu dont la force ſoit comparable à celle de l'homme; c'eſt que les ſinges ſont frugivores, qu'ils

au degré de perfection où maintenant elle est parvenue. Il n'est aucune nation qui, en fait d'esprit, ne fût restée fort inférieure à certaines nations sauvages qui n'ont pas deux cents idées (2), deux cents mots pour exprimer leurs idées; &

---

ont moins de besoins, & par conséquent moins d'invention que les hommes; c'est que d'ailleurs leur vie est plus courte, qu'ils ne forment qu'une société fugitive devant les hommes & les animaux, tels que les tigres, les lions, &c; c'est qu'enfin la disposition organique de leur corps les tenant, comme les enfans, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs besoins sont satisfaits, les singes ne sont pas susceptibles de l'*ennui*, qu'on doit regarder, ainsi que je le prouverai dans le troisieme Discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain.

C'est en combinant toutes ces différences, dans le physique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la sensibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne sont, pour ainsi dire, dans ces derniers que des facultés stériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, sans injustice, ne peut avoir soumis à la douleur & à la mort des créatures innocentes, & qu'ainsi les bêtes ne sont que de pures machines : je répondrai à cette objection, que l'Ecriture & l'Eglise n'ayant dit nulle part que les animaux fussent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & supposer ces motifs justes. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorsqu'on lui soutenoit que les animaux étoient sensibles à la douleur, répondoit en plaisantant, qu'*apparemment ils avoient mangé du foin défendu*.

(2) Les idées des nombres, si simples, si faciles à acquérir, & vers lesquelles le besoin nous porte sans cesse, sont si prodigieusement bornées dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & qui n'exprime les nombres qui vont au-delà de trois, que par le mot *beaucoup*.

dont la langue, par conséquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou six sons ou cris (3), si l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *flèches*, de *filets*, &c. qui supposent l'usage de nos mains. D'où je conclus que, sans une certaine organisation extérieure, la sensibilité & la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

Maintenant il faut examiner si, par le secours de cette organisation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant d'entrer, à ce sujet, dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les philosophes (4), débattue entre

---

(3) Tels sont les peuples que Dampierre trouva dans une isle qui ne produisoit ni arbre ni arbuste, & qui, vivant du poisson que les flots de la mer jettoient dans les petites baies de l'isle, n'avoient d'autre langue qu'un glouffement semblable à celui du coq-d'inde.

(4) Quelque Stoïcien décidé que fût Sénéque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. » Votre lettre, écrit-il à un de ses amis, est arrivée mal-à-propos : lorsque je l'ai reçue, je me promenois délicieusement dans le palais de l'Espérance ; je m'y assurois de l'immortalité de mon ame ; mon imagination, doucement échauffée par les discours de quelques grands hommes, ne doutoit déjà plus de cette immortalité qu'ils promettent plus qu'ils ne la prouvent ; déjà je commençois à me déplaire à moi même, je méprisois les restes d'une vie malheureuse, je m'ouvrois avec délices les portes de l'Eternité. Votre lettre arrive : je me réveille ; & d'un songe si amusant, il me reste le regret de le reconnoître pour un songe «.

Une preuve, dit M. Deslandes, dans son *Histoire critique de la Philosophie*, qu'autrefois on ne croyoit

les anciens peres (5), & renouvellée de nos jours, n'entre pas nécessairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'esprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypothèses. J'observerai seulement à ce sujet, que, si l'église n'eût pas fixé notre croyance sur ce point, & qu'on dût, par les seules lumieres de la raison, s'élever jusqu'à la connoissance du principe pensant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration; qu'on doit peser les raisons pour & contre, balancer les difficultés, se déterminer en faveur du plus grand nombre de vraisemblances, &, par conséquent, ne porter

---

ni à l'immortalité ni à l'immatérialité de l'ame, c'est que, du temps de Néron, l'on se plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énervoit le courage des soldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale consolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie.

(5) St. Irénée avançoit que l'ame étoit un soufle : *flatus est enim vita*. Voyez la *Théologie païenne*. Tertulien, dans son *Traité de l'ame* prouve qu'elle est corporelle. *Tertull. de anima, cap.* 7, *pag.* 268. St. Ambroise enseigne qu'il n'y a que la très sainte Trinité exempte de composition matérielle. *Ambr. de Abrahamo*. St. Hilaire prétend que tout ce qui est créé, est corporel. *Hilar. in Matth. pag.* 633. Au second concile de Nicée, on croyoit encore les anges corporels; aussi y lit-on sans scandale ces paroles de Jean de Thessalonique : *Pingendi angeli, quia corporei.* St. Justin & Origène croyoient l'ame matérielle ; ils regardoient son immortalité comme une pure faveur de Dieu : ils ajoutoient qu'au bout d'un certain temps, les ames des méchans seroient anéanties. *Dieu*, disoient-ils, *qui de sa nature est porté à la clémence, se lassera de les punir, & retirera son bienfait.*

ter

ter que des jugemens provisoires. Il en seroit de ce problême comme d'une infinité d'autres, qu'on ne peut résoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités (6). Je ne m'arrête donc pas davantage

---

(6) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiome de Descartes, & de n'acquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répète tous les jours cet axiome dans les écoles, c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu; c'est que Descartes n'ayant point mis, si je puis m'exprimer ainsi, d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence, chacun se croit en droit d'y loger son opinion. Quiconque ne se rendroit réellement qu'à l'évidence, ne seroit guere assuré que de sa propre existence. Comment le seroit-il, par exemple, de celle des corps? Dieu, par sa toute-puissance, ne peut-il pas faire sur nos sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la présence des objets? Or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas, à cet égard, usage de son pouvoir, & que tout l'univers ne soit un pur phénomène? D'ailleurs, si dans les rêves nous sommes affectés des mêmes sensations que nous éprouverions à la présence des objets, comment prouver que notre vie n'est pas un long rêve?

Non que je prétende nier l'existence des corps, mais seulement montrer que nous en sommes moins assurés que de notre propre existence. Or, comme la vérité est un point indivisible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle est plus ou moins vraie*, il est évident que, si nous sommes plus certains de notre propre existence que de celle des corps, l'existence des corps n'est par conséquent qu'une probabilité: probabilité qui sans doute est très grande, & qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence; mais qui n'est cependant qu'une probabilité. Or, si presque toutes nos vérités se réduisent à des probabilités, quelle reconnoissance ne devroit-on pas à l'homme de génie qui se chargeroit de construire des tables physiques, métaphysiques, morales & politiques, où seroient marqués avec précision tous les divers degrés de probabilité, &, par con-

à cette question; je viens à mon sujet, & je dis que la sensibilité physique & la mémoire, ou pour parler plus exactement, que la sensibilité seule produit toutes nos idées. En effet, la mé-

---

séquent, de croyance qu'on doit assigner à chaque opinion.

L'existence des corps, par exemple, seroit placée dans les tables physiques comme le premier degré de certitude; on y détermineroit ensuite ce qu'il y a à parier que le soleil se levera demain, qu'il se levera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les tables morales ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'existence de Rome ou de Londres, puis celle des héros, tels que César ou Guillaume le conquérant; l'on descendroit ainsi, par l'échelle des probabilités, jusqu'aux faits les moins certains, & enfin jusqu'aux prétendus miracles de Mahomet, jusqu'à ces prodiges attestés par tant d'Arabes, & dont la fausseté cependant est encore très probable ici-bas, où les menteurs sont si communs, & les prodiges si rares.

Alors les hommes, qui le plus souvent ne different de sentimens que par l'impossibilité où ils sont de trouver des signes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, se communiqueroient plus facilement leurs idées, puisqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainsi, toujours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numéros de ces tables de probabilités.

Comme la marche de l'esprit est toujours lente, & les découvertes dans les sciences presque toujours éloignées les unes des autres, on sent que les tables de probabilité une fois construites, on n'y feroit que des changemens légers & successifs, qui consisteroient, conséquemment à cette découverte, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propositions que nous appellons vérités, & qui ne sont que des probabilités plus ou moins accumulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours insupportable à l'orgueil de la

moire ne peut être qu'un des organes de la sensibilité physique : le principe qui sent en nous doit être nécessairement le principe qui se ressouvient, puisque *se ressouvenir*, comme je vais le prouver, n'est proprement que sentir. Lorsque, par une suite de mes idées ou par l'ébranlement que certains sons causent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne; alors mes organes intérieurs doivent nécessairement se trouver à-peu-près dans la même situation où ils étoient à la vue de ce chêne. Or, cette situation des organes doit incontestablement produire

---

plupart des hommes, seroit plus facile à soutenir; alors les doutes cesseroient d'être vagues; soumis au calcul, & par conséquent appréciables, ils se convertiroient en propositions affirmatives : alors la secte de Carnéade, regardée autrefois comme la philosophie par excellence, puisqu'on lui donnoit le nom d'*élective*, seroit purgée de ces légers défauts que la querelleuse ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette philosophie, dont les dogmes étoient également propres à éclairer les esprits & à adoucir les mœurs.

Si cette secte, conformément à ses principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on réglât sa vie sur ces apparences, qu'on agît, lorsqu'il paroissoit plus convenable d'agir que d'examiner; qu'on délibérât mûrement lorsqu'on avoit le temps de délibérer; qu'on se décidât par conséquent plus sûrement, & que dans son ame on laissât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus qu'on fût moins persuadé de ses opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conséquent plus sociable; enfin, que l'habitude du doute, en nous rendant moins sensible à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici des vérités révélées, qui sont des vérités d'un autre ordre.

une sensation : il est donc évident que se ressouvenir, c'est sentir.

Ce principe posé, je dis encore que c'est dans la capacité que nous avons d'appercevoir les ressemblances ou les différences, les convenances ou les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, que consistent toutes les opérations de l'esprit. Or, cette capacité n'est que la sensibilité physique même : tout se réduit donc à sentir.

Pour nous assurer de cette vérité, considérons la nature. Elle nous présente des objets ; ces objets ont des rapports avec nous, & des rapports entr'eux ; la connoissance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Esprit* : il est plus ou moins grand, selon que nos connoissances en ce genre sont plus ou moins étendues. L'esprit humain s'éleve jusqu'à la connoissance de ces rapports ; mais ce sont des bornes qu'il ne franchit jamais. Aussi tous les mots qui composent les diverses langues, & qu'on peut regarder comme la collection des signes de toutes les pensées des hommes, nous rappellent, ou des images, tels sont les mots, *chêne*, *océan*, *soleil* ; ou désignent des idées, c'est-à-dire, les divers rapports que les objets ont entr'eux, & qui sont, ou simples, comme les mots, *grandeur*, *petitesse* ; ou composés, comme *vice*, *vertu* ; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'est-à-dire, notre action sur eux, comme dans ces mots, *je brise*, *je creuse*, *je souleve* ; ou leur impression sur nous, comme dans ceux-ci, *je suis blessé*, *ébloui*, *épouvanté*.

Si j'ai resserré ci-dessus la signification de ce mot, *Idée*, qu'on prend dans des acceptions très différentes, puisqu'on dit également l'*idée d'un arbre* & l'*idée de vertu*, c'est que la signification

indéterminée de cette expression peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occasionne toujours l'abus des mots.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que, si tous les mots des diverses langues ne désignent jamais que des objets ou les rapports de ces objets avec nous & entr'eux, tout l'esprit, par conséquent, consiste à comparer & nos sensations & nos idées, c'est-a-dire, à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'elles ont entr'elles. Or, comme le jugement n'est que cette appercevance elle-même, ou du moins que le prononcé de cette appercevance, il s'ensuit que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à juger.

La question renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant si *juger* n'est pas *sentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me présente, il est évident que le jugement porté sur les différentes impressions que ces objets ont faites sur mes sens, n'est proprement qu'une sensation; que je puis dire également : je juge ou je sens que, de deux objets, l'un, que j'appelle *toise*, fait sur moi une impression différente de celui que j'appelle *pied*; que la couleur que je nomme *rouge*, agit sur mes yeux différemment de celle que je nomme *jaune*; & j'en conclus qu'en pareil cas, *juger* n'est jamais que *sentir*. Mais, dira-t-on, supposons qu'on veuille savoir si la force est préférable à la grandeur du corps, peut-on assurer qu'alors juger soit sentir? Oui, répondrai-je : car, pour porter un jugement sur ce sujet, ma mémoire doit me tracer successivement les tableaux des situations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or, juger, c'est

voir dans ces divers tableaux que la force me sera plus souvent utile que la grandeur du corps. Mais, repliquera-t-on, lorsqu'il s'agit de juger si, dans un Roi, la justice est préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne soit alors qu'une sensation ?

Cette opinion, sans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe : cependant pour en prouver la vérité, supposons dans un homme la connoissance de ce qu'on appelle le bien & le mal, & que cet homme sache encore qu'une action est plus ou moins mauvaise, selon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur de la société. Dans cette supposition, quel art doit employer le poëte ou l'orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la justice, préférable, dans un Roi, à la bonté, conserve à l'état plus de citoyens ?

L'orateur présentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme : dans l'un, il lui peindra le Roi juste qui condamne & fait exécuter un criminel ; dans le second, le Roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel, & lui détache ses fers ; dans le troisieme, il représentera ce même criminel, qui, s'armant de son poignard au sortir de son cachot, court massacrer cinquante citoyens : or, quel homme, à la vue de ces trois tableaux, ne sentira pas que la justice, qui, par la mort d'un seul, prévient la mort de cinquante hommes, est dans un Roi, préférable à la bonté ? Cependant ce jugement n'est réellement qu'une sensation. En effet, si par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots, on peut, comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains sons, exciter en nous à-peu-près les mêmes sensations qu'on éprouveroit à la présence même des objets ; il

est évident qu'à l'exposé de ces trois tableaux, juger que, dans un Roi, la justice est préférable à la bonté, c'est sentir & voir que, dans le premier tableau, on n'immole qu'un citoyen, & que, dans le troisieme, on en massacre cinquante : d'où je conclus que tout jugement n'est qu'une sensation.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des sensations les jugemens portés, par exemple, sur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abstractions, ou celle de l'analyse?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord déterminer la signification de ce mot *méthode* : une méthode n'est autre chose que le moyen dont on se sert pour parvenir au but qu'on se propose. Supposons qu'un homme ait dessein de placer certains objets ou certaines idées dans sa mémoire, & que le hasard les y ait rangés de maniere que le ressouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappellé le souvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées, & qu'il ait ainsi gravé plus facilement & plus profondément certains objets dans sa mémoire : alors, juger que cet ordre est le meilleur, & lui donner le nom de *méthode*, c'est dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une sensation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre : or, se ressouvenir d'une sensation pénible, c'est sentir ; il est donc évident que, dans ce cas, *juger* est *sentir*.

Supposons encore que, pour prouver la vérité de certaines propositions de géométrie, & pour les faire plus facilement concevoir à ses

disciples, un géomètre se soit avisé de leur faire considérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaisseur : alors, juger que ce moyen ou cette méthode d'abstraction est la plus propre à faciliter à ses élèves l'intelligence de certaines propositions de géométrie, c'est dire qu'ils font moins d'efforts d'attention, & qu'ils éprouvent une sensation moins pénible, en se servant de cette méthode que d'une autre.

Supposons, pour dernier exemple, que, par un examen séparé de chacune des vérités que renferme une proposition compliquée, on soit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette proposition : juger alors que le moyen ou la méthode de l'analyse est la meilleure, c'est pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, & qu'on a, par conséquent, éprouvé une sensation moins pénible, lorsqu'on a considéré en particulier chacune des vérités renfermée dans cette proposition compliquée, que lorsqu'on les a voulu saisir toutes à la fois.

Il résulte, de ce que j'ai dit, que les jugemens portés sur les moyens ou les méthodes que le hasard nous présente pour parvenir à un certain but, ne sont proprement que des sensations, & que dans l'homme tout se réduit à sentir.

Mais, dira-t-on, comment, jusqu'à ce jour, a-t-on supposé en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ? L'on ne doit cette supposition, répondrai-je, qu'à l'impossibilité où l'on s'est cru jusqu'à présent d'expliquer d'aucune autre maniere certaines erreurs de l'esprit.

Pour lever cette difficulté, je vais, dans les chapitres suivans, montrer que tous nos faux jugemens & nos erreurs se rapportent à deux causes, qui ne supposent en nous que la faculté de

sentir ; qu'il seroit, par conséquent, inutile & même absurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puisse expliquer sans elle. J'entre donc en matiere, & je dis qu'il n'est point de faux jugement qui ne soit un effet ou de nos passions ou de notre ignorance.



CHAPITRE II.

Des erreurs occasionnées par nos passions.

Les passions nous induisent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent, & qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un Roi est jaloux du titre de conquérant : La victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre ; je combattrai, je vaincrai, je briserai l'orgueil de mes ennemis, je chargerai leurs mains de fers ; & la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la misere est presque également supporté par le vainqueur & par le vaincu ; il ne sent point que le bien de ses sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerriere, & que c'est l'orgueil qui forge ses armes & déploie ses étendards : toute son attention est fixée sur le char & la pompe du triomphe.

Non moins puissante que l'orgueil, la crainte

produira les mêmes effets : on la verra créer des ſpectres, les répandre autour des tombeaux, & dans l'obſcurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de ſon ame, & n'en laiſſer aucune de libre pour conſidérer l'abſurdité des motifs d'une terreur ſi vaine.

Non-ſeulement les paſſions ne nous laiſſent conſidérer que certaines faces des objets qu'elles nous préſentent ; mais elles nous trompent encore, en nous montrant ſouvent ces mêmes objets où ils n'exiſtent pas. On ſait le conte d'un curé & d'une dame galante : ils avoient oui dire que la lune étoit habitée, ils le croyoient ; &, le téleſcope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitans. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la dame, *j'apperçois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point ; ce ſont deux amans heureux..... Eh ! ſi donc, Madame*, reprend le curé, *ces deux ombres que vous voyez ſont deux clochers d'une Cathédrale.* Ce conte eſt notre hiſtoire ; nous n'appercevons le plus ſouvent dans les choſes que ce que nous deſirons y trouver : ſur la terre, comme dans la lune, des paſſions différentes nous y feront toujours voir ou des amans ou des clochers. L'illuſion eſt un effet néceſſaire des paſſions, dont la force ſe meſure preſque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'eſt ce qu'avoit très bien ſenti je ne ſais quelle femme, qui, ſurpriſe par ſon amant entre les bras de ſon rival, oſa lui nier le fait dont il étoit témoin : *Quoi ! lui dit-il, vout pouſſez à ce point l'impudence... Ah, perfide*, s'écria-t-elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'eſt pas ſeulement applicable

à la passion de l'amour, mais à toutes les passions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Qu'on transporte ce même mot à des sujets plus relevés: qu'on ouvre le temple de Memphis. En présentant le bœuf Apis aux Egyptiens craintifs & prosternés, le prêtre s'écrie: » Peuples, sous cette métamorphose, reconnoissez » la divinité de l'Egypte; que l'univers entier » l'adore; que l'impie qui raisonne & qui doute, » exécration de la terre, vil rebut des humains, » soit frappé du feu céleste : qui que tu sois, » tu ne crains point les Dieux, mortel superbe, » qui dans Apis n'apperçois qu'un bœuf, & en » crois plus ce que tu vois que ce que je te dis «. Tels étoient sans doute les discours des prêtres de Memphis, qui devoient se persuader, comme la femme déja citée, qu'on cessoit d'être animé d'une passion forte au moment même qu'on cessoit d'être aveugle. Comment ne l'eussent-ils pas cru? on voit tous les jours de bien plus foibles intérêts produire sur nous de semblables effets. Lorsque l'ambition, par exemple, met les armes à la main à deux nations puissantes, & que les citoyens inquiets se demandent les uns aux autres des nouvelles: d'une part, quelle facilité à croire les bonnes! de l'autre, quelle incrédulité sur les mauvaises! Combien de fois une trop sotte confiance en des moines ignorans n'a-t-elle pas fait nier à des chrétiens la possibilité des Antipodes? Il n'est point de siècle, qui, par quelque affirmation ou quelque négation ridicule, n'apprête à rire au siècle suivant. Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente.

Au reste, ces mêmes passions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs,

sont aussi la source de nos lumieres. Si elles nous égarent, elles seules nous donnent la force nécessaire pour marcher; elles seules peuvent nous arracher à cette inertie & à cette paresse toujours prête à saisir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette proposition. Je passe maintenant à la séconde cause de nos erreurs.



CHAPITRE III.

De l'Ignorance.

Nous nous trompons, lorsqu'entraînés par une passion, & fixant toute notre attention sur un des côtés d'un objet, nous voulons, par ce seul côté, juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore, lorsque, nous établissant juges sur une matiere, notre mémoire n'est point chargée de tous les faits, de la comparaison desquels dépend en ce genre la justesse de nos décisions. Ce n'est pas que chacun n'ait l'esprit juste; chacun voit bien ce qu'il voit; mais personne ne se défiant assez de son ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet, est tout ce que l'on y peut voir.

Dans les questions un peu difficiles, l'ignorance doit être regardée comme la principale cause de nos erreurs. Pour savoir combien, en ce cas, il est facile de se faire illusion à soi-même, & comment, en tirant des conséquences toujours justes de leurs principes, les hommes arrivent à

des résultats entierement contradictoires, je choisirai pour exemple une question un peu compliquée : telle est celle du luxe, sur laquelle on a porté des jugemens très différens, selon qu'on l'a considérée sous telle ou telle face.

Comme le mot *luxe* est vague, n'a aucun sens bien déterminé, & n'est ordinairement qu'une expression relative, il faut d'abord attacher une idée nette à ce mot de *luxe* pris dans une signification rigoureuse, & donner ensuite une définition du luxe considéré par rapport à une nation & par rapport à un particulier.

Dans une signification rigoureuse, on doit entendre, par *luxe*, toute espece de superfluités, c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la conservation de l'homme. Lorsqu'il s'agit d'un peuple policé & des particuliers qui le composent, ce mot *luxe* a une toute autre signification ; il devient absolument relatif. Le luxe d'une nation policée est l'emploi de ses richesses à ce que nomme superfluités le peuple avec lequel on compare cette nation. C'est le cas où se trouve l'Angleterre par rapport à la Suisse.

Le luxe, dans un particulier, est pareillement l'emploi de ses richesses à ce que l'on doit appeller superfluités, eu égard au poste que cet homme occupe dans un état, & au pays dans lequel il vit : tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons sous quels aspects différens on a considéré le luxe des nations, lorsque les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuisible à l'état.

Les premiers ont porté leurs regards sur ces manufactures que le luxe construit, où l'étranger s'empresse d'échanger ses trésors contre l'industrie d'une nation. Ils voyent l'augmentation des

richesses amener à sa suite l'augmentation du luxe & la perfection des arts propres à le satisfaire. Le siècle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur & de la puissance d'un état. L'abondance d'argent qu'il suppose & qu'il attire, rend, disent-ils, la nation heureuse au dedans, & redoutable au dehors. C'est par l'argent qu'on soudoye un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magasins, qu'on fournit des arsenaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands Princes, & qu'une nation enfin peut, non-seulement résister, mais encore commander à des peuples plus nombreux & par conséquent plus réellement puissans qu'elle. Si le luxe rend un état redoutable au dehors, quelle félicité ne lui procure-t-il pas au dedans? Il adoucit les mœurs, il crée de nouveaux plaisirs, fournit par ce moyen à la subsistance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité salutaire qui arrache l'homme à cette inertie, à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante, fait circuler la vie dans tous les membres d'un état, y réveille l'industrie, fait ouvrir des ports, y construit des vaisseaux, les guide à travers l'Océan, & rend enfin communes à tous les hommes les productions & les richesses que la nature avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abymes de la terre, ou qu'elle tient éparses dans mille climats divers. Voilà, je pense, à-peu-près le point de vue sous lequel le luxe se présente à ceux qui le considerent comme utile aux états.

Examinons maintenant l'aspect sous lequel il s'offre aux philosophes, qui le regardent comme funeste aux nations.

Le bonheur des peuples dépend & de la félicité dont ils jouissent au dedans, & du respect qu'ils inspirent au dehors.

A l'égard du premier objet, nous pensons, diront ces philosophes, que le luxe & les richesses qu'il attire dans un état, n'en rendroient les sujets que plus heureux, si ces richesses étoient moins inégalement partagées, & que chacun pût se procurer les commodités dont l'indigence le force à se priver.

Le luxe n'est donc pas nuisible comme luxe; mais simplement comme l'effet d'une grande disproportion entre les richesses des citoyens (1).

---

(1) Le luxe fait circuler l'argent, il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entasser : c'est donc le luxe, disent quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des citoyens. Ma réponse à ce raisonnement, c'est qu'il ne produit point cet effet. Le luxe suppose toujours une cause d'inégalité de richesses entre les citoyens. Or, cette cause, qui fait les premiers riches, doit, lorsque le luxe les a ruinés, en reproduire toujours de nouveaux : si l'on détruisoit cette cause d'inégalité de richesses, le luxe disparoîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les pays où les fortunes des citoyens sont à-peu-près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que, cette inégalité de richesses une fois établie, le luxe lui-même est en partie cause de la reproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui se ruine par son luxe, transporte la plus grande partie de ses richesses dans les mains des artisans du luxe; ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de dissipateurs, deviennent riches à leur tour, & se ruinent de la même maniere. Or, des débris de tant de fortunes, ce qui reflue de richesses dans les campagnes, n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de la terre, destinées à l'usage commun des hommes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Aussi le luxe n'est-il jamais extrême, lorsque le partage des richesses n'est pas trop inégal; il s'augmente à mesure qu'elles se rassemblent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à son dernier période, lorsque la nation se partage en deux classes, dont l'une abonde en superfluités, & l'autre manque du nécessaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une nation est d'autant plus cruel, qu'il est incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens? L'homme riche aura acheté de grandes seigneuries : à portée de profiter du dérangement de ses voisins, il aura réuni, en peu de temps, une infinité de petites propriétés à son domaine. Le nombre des propriétaires diminué, celui des journaliers sera augmenté : lorsque ces derniers seront assez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage, alors le journalier suivra le cours de toute espèce de marchandises, dont la valeur diminue lorsqu'elle est commune. D'ailleurs, l'homme riche, qui a plus de luxe encore que de richesses, est intéressé à baisser le prix des journées, à n'offrir au journalier que la paye absolument nécessaire pour sa subsistance (2) : le besoin contraint ce dernier à

Il n'en est pas ainsi de ces mêmes productions, lorsqu'elles ont passé dans les manufactures, & qu'elles ont été employées par l'industrie ; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaisie ; le prix en devient excessif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains des artisans, le faire toujours circuler dans la même classe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richesses entre les citoyens.

(2) On croit communément que les campagnes sont

s'en contenter ; mais s'il lui survient quelque maladie ou quelque augmentation de famille, alors, faute d'une nourriture saine ou assez abondante, il devient infirme, il meurt, & laisse à l'état une famille de mendians. Pour prévenir un pareil malheur, il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres : partage toujours injuste & impraticable. Il est donc évident que, le luxe parvenu à un certain période, il est impossible

---

ruinées par les corvées, les impositions, & surtout par celle des tailles ; je conviendrai volontiers qu'elles sont très onéreuses : il ne faut cependant pas imaginer que la seule suppression de cet impôt rendît la condition des paysans fort heureuse. Dans beaucoup de provinces, la journée est de huit sols. Or, de ces huit sols, si je déduis l'imposition de l'église, c'est-à-dire, à-peu-près quatre-vingt-dix fêtes ou dimanches, & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier est incommodé, sans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reste, l'un portant l'autre, que six sols par jour : tant qu'il est garçon, je veux que ces six sols fournissent à sa dépense, le nourrissent, le vêtent, le logent ; dès qu'il sera marié, ces six sols ne pourront plus lui suffire, parce que, dans les premieres années du mariage, la femme, entierement occupée à soigner ou à allaiter ses enfans, ne peut rien gagner : supposons qu'on lui fît alors remise entiere de sa taille, c'est-à-dire, cinq ou six francs, il auroit à peu près un liard de plus à dépenser par jour : or, ce liard ne changeroit sûrement rien à sa situation : que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuse ? Hausser considérablement le prix des journées. Pour cet effet, il faudroit que les Seigneurs vécussent habituellement dans leurs terres : à l'exemple de leurs peres, ils récompenseroient les services de leurs domestiques par le don de quelques arpens de terre ; le nombre des propriétaires augmenteroit insensiblement ; celui des journaliers diminueroit ; & ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix.

de remettre aucune égalité entre la fortune des citoyens. Alors les riches & les richesses se rendent dans les capitales, où les attirent les plaisirs & les arts du luxe: alors la campagne reste inculte & pauvre; sept ou huit millions d'hommes languissent dans la misere, (3) & cinq ou

---

(3) Il est bien singulier que les pays vantés par leur luxe & leur police, soient les pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne le sont les nations sauvages, si méprisées des nations policées. Qui doute que l'état du sauvage ne soit préférable à celui du paysan? Le sauvage n'a point, comme lui, à craindre la prison, la surcharge des impôts, la vexation d'un Seigneur, le pouvoir arbitraire d'un Subdélégué; il n'est point perpétuellement humilié & abruti par la présence journaliere d'hommes plus riches & plus puissans que lui; sans supérieur, sans servitude, plus robuste que le paysan, parce qu'il est plus heureux, il jouit du bonheur de l'égalité, & surtout du bien inestimable de la liberté, si inutilement réclamée par la plupart des nations.

Dans les pays policés, l'art de la législation n'a souvent consisté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre, à tenir, pour cet effet, la multitude dans l'oppression, & à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant le vrai esprit législatif ne devroit s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de pasteur; peut-être les découvertes en législation nous rameneront-elles, à cet égard, au point d'où l'on est d'abord parti. Non que je veuille décider une question si délicate, & qui exigeroit l'examen le plus profond; mais j'avoue qu'il est bien étonnant que tant de formes différentes de gouvernement, établies du moins sous le prétexte du bien public, que tant de lois, tant de réglemens n'ayent été, chez la plupart des peuples, que des instrumens de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échaper à ce malheur,

ſix mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, ſans les rendre plus heureux.

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de ſa table? Ne lui ſuffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ſes exercices ou la longueur de ſes promenades au mauvais goût de ſon cuiſinier, pour trouver délicieux tout mets qui ne ſera pas déteſtable? D'ailleurs, la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occaſionne la gourmandiſe irritée par la bonne chere? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages : lorſqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé, & traîné dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaiſirs phyſiques, qui ſont les ſeuls plaiſirs réels; on eſt, tout au plus, affecté d'un plaiſir de vanité, dont la privation ſeroit peut-être inſupportable, mais dont la jouiſſance eſt inſipide. Sans augmenter ſon bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de ſon luxe, qu'offenſer l'humanité &

ſans revenir à des mœurs infiniment plus ſimples. Je ſens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaiſirs dont on ne peut ſe détacher ſans peine; mais ce ſacrifice, cependant, ſeroit un devoir, ſi le bien général l'exigeoit. N'eſt-on pas même en droit de ſoupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers eſt toujours attachée au malheur du plus grand nombre? Vérité aſſez heureuſement exprimée par ces deux vers ſur les Sauvages :

Chez eux tout eſt commun, chez eux tout eſt égal;
Comme ils ſont ſans palais, ils ſont ſans hôpital.

le malheureux, qui, comparant les haillons de la misere aux habits de l'opulence, s'imagine qu'entre le bonheur du riche & le sien, il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtemens; qui se rappelle, à cette occasion, le souvenir douloureux des peines qu'il endure, & qui se trouve ainsi privé du seul soulagement de l'infortuné, de l'oubli momentané de sa misere.

Il est donc certain, continueront ces philosophes, que le luxe ne fait le bonheur de personne, & qu'en supposant une trop grande inégalité de richesses entre les citoyens, il suppose le malheur du plus grand nombre d'entr'eux. Le peuple, chez qui le luxe s'introduit, n'est donc pas heureux au dedans: voyons s'il est respectable au dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un état, en impose d'abord à l'imagination; cet état est, pour quelques instans, un état puissant: mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque M. Hume, qu'un avantage passager. Assez semblables aux mers, qui successivement abandonnent & couvrent mille plages différentes, les richesses doivent successivement parcourir mille climats divers. Lorsque, par la beauté de ses manufactures & la perfection des arts de luxe, une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-dœuvre doit nécessairement baisser chez ces peuples appauvris; & que ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette nation riche, peuvent l'appauvrir à son tour en l'approvisionnant, à meilleur compte, des mar-

chandises dont cette nation les fournissoit (4). Or, sitôt que la disette d'argent se fait sentir dans un état accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris.

Pour s'y soustraire, il faudroit se rapprocher d'une vie simple; & les mœurs, ainsi que les lois, s'y opposent. Aussi l'époque du plus grand luxe d'une nation est-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de sa chûte & de son avilisse-

---

(4) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer à toute espèce de commerce. Les richesses que les manufactures & la perfection des arts de luxe attirent dans un état, n'y sont que passageres, & n'augmentent pas la félicité des particuliers. Il n'en est pas de même des richesses qu'attire le commerce des marchandises qu'on appelle de premiere nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, & par conséquent, un partage bien moins inégal des richesses. Je sais bien que le commerce des denrées doit, après un certain temps, occasionner aussi une très grande disproportion entre les fortunes des citoyens, & amener le luxe à sa suite; mais peut-être n'est-il pas impossible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins assurer, c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de mains, se fait alors bien plus lentement, & parce que les propriétaires sont à la fois cultivateurs & négocians, & parce que, le nombre des propriétaires étant plus grand & celui des journaliers plus petit, ceux-ci, devenus plus rares, sont, comme je l'ai déjà dit dans une note précédente, en état de donner la loi, de taxer leurs journées, & d'exiger une paye suffisante pour subsister honnêtement eux & leurs familles. C'est ainsi que chacun a part aux richesses que procure aux états le commerce des denrées. J'ajouterai de plus, que ce commerce n'est pas sujet aux mêmes révolutions que le commerce des manufactures de luxe : un art, une ma-

ment. La félicité & la puissance apparente que le luxe communique, durant quelques instans, aux nations, est comparable à ces fièvres violentes, qui prêtent, dans le transport, une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui semblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver, au déclin de l'accès, & de ces mêmes forces, & de la vie.

---

nufacture, passe aisément d'un pays dans un autre; mais quel temps ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance & la paresse des paysans, & les engager à s'adonner à la culture d'une nouvelle denrée? Pour naturaliser cette nouvelle denrée dans un pays, il faut un soin & une dépense qui doivent presque toujours laisser, à cet égard, l'avantage du commerce au pays où cette denrée croît naturellement, & dans lequel elle est depuis long-temps cultivée.

Il est cependant un cas, peut-être imaginaire, où l'établissement des manufactures & le commerce des arts de luxe pourroient être regardés comme très utiles. Ce seroit lorsque l'étendue & la fertilité d'un pays ne seroient pas proportionnées au nombre de ses habitans, c'est-à-dire, lorsqu'un état ne pourroit nourrir tous ses citoyens. Alors une nation qui ne sera point à portée de peupler un pays, tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre; l'un, d'envoyer des colonies ravager les contrées voisines, & s'établir, comme certains peuples, à main armée, dans des pays assez fertiles pour les nourrir; l'autre, d'établir des manufactures, de forcer les nations voisines d'y lever des marchandises, & de lui apporter en échange des denrées nécessaires à la subsistance d'un certain nombre d'habitans. Entre ces deux partis, le dernier est, sans contredit, le plus humain: quel que soit le sort des armes, victorieuse ou vaincue, toute colonie qui entre à main armée dans un pays, y répand certainement plus de désolation & de maux que n'en peut occasionner la levée d'une espèce de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

Pour se convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes philosophes, cherchons ce qui doit rendre une nation réellement respectable à ses voisins : c'est, sans contredit, le nombre, la vigueur de ses citoyens, leur attachement pour la patrie, & enfin leur courage & leur vertu.

Quant au nombre des citoyens, on sait que les pays de luxe ne sont pas les plus peuplés; que dans la même étendue de terrein cultivé, la Suisse peut compter plus d'habitans que l'Espagne, la France & même l'Angleterre.

La consommation d'hommes, qu'occasionne nécessairement un grand commerce [5], n'est

---

(5) Cette consommation d'hommes est cependant si grande, qu'on ne peut, sans frémir, considérer celle que suppose notre commerce d'Amérique. L'humanité, qui commande l'amour de tous les hommes, veut que, dans la traite des Nègres, je mette également au rang des malheurs, & la mort de mes compatriotes, & celle de tant d'Africains qu'anime au combat l'espoir de faire des prisonniers, & le desir de les échanger contre nos marchandises. Si l'on suppute le nombre d'hommes qui périt, tant par les guerres, que dans la traversée d'Afrique en Amérique; qu'on y ajoute celui des Nègres, qui, arrivés à leur destination, deviennent la victime des caprices, de la cupidité & du pouvoir arbitraire d'un maître; & qu'on joigne à ce nombre celui des citoyens qui périssent par le feu, le naufrage ou le scorbut; qu'enfin on y joigne celui des matelots qui meurent pendant leur séjour à Saint-Domingue, ou par les maladies affectées à la température particuliere de ce climat, ou par les suites d'un libertinage toujours si dangereux en ce pays : on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de sucre en Europe qui ne soit teinte de sang humain. Or, quel homme, à la vue des malheurs qu'occasionnent la culture & l'exportation de cette denrée, refuseroit de s'en priver, & ne renon-

pas en ce pays l'unique cause de la dépopulation : le luxe en crée mille autres, puisqu'il attire les richesses dans les capitales, laisse les campagnes dans la disette, favorise le pouvoir arbitraire, &, parconséquent, l'augmentation des subsides, & qu'il donne enfin aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes (6), dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter, sans surcharger les peuples d'impôts onéreux. Or, ces différentes causes de dépopulation, en plongeant tout un pays dans la misere, y doivent nécessairement affoiblir la constitution des corps. Le peuple adonné au luxe, n'est jamais un peuple robuste : de ses citoyens, les uns sont énervés par la mollesse, les autres exténués par le besoin.

Si les peuples sauvages ou pauvres, comme le remarque le chevalier Folard, ont, à cet égard, une grande supériorité sur les peuples livrés au luxe, c'est que le laboureur est, chez les nations pauvres, souvent plus riche que chez les nations opulentes ; c'est qu'un paysan Suisse est plus à son aise qu'un paysan François. (7)

Pour former des corps robustes, il faut une nourriture simple, mais saine & assez abondante ;

---

ceroit pas à un plaisir acheté par les larmes & la mort de tant de malheureux ? Détournons nos regards d'un spectacle si funeste, & qui fait tant de honte & d'horreur à l'humanité.

(6) La Hollande, l'Angleterre, la France, sont chargées de dettes, & la Suisse ne doit rien.

(7) Il ne suffit pas, dit Grotius, que le peuple soit pourvu des choses absolument nécessaires à sa conservation & à sa vie ; il faut encore qu'il l'ait agréable.

un exercice qui, sans être excessif, soit fort; une grande habitude à supporter les intempéries des saisons; habitude que contractent les paysans, qui, par cette raison, sont infiniment plus propres à soutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie sédentaire. C'est aussi chez les nations pauvres que se forment ces armées infatigables qui changent le destin des empires.

Quels remparts opposeroit à ces nations un pays livré au luxe & à la mollesse? Il ne peut leur en imposer ni par le nombre, ni par la force de ses habitans. L'attachement pour la patrie, dira-t-on, peut suppléer au nombre & à la force des citoyens. Mais qui produiroit en ces pays cet amour vertueux de la patrie? L'ordre des paysans, qui compose à lui seul les deux tiers de chaque nation, y est malheureux: celui des artisans n'y possede rien; transplanté de son village dans une manufacture ou une boutique, & de cette boutique dans une autre, l'artisan est familiarisé avec l'idée du déplacement; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu; assuré presque par-tout de sa subsistance, il doit se regarder non comme le citoyen d'un pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil peuple ne peut donc se distinguer long-temps par son courage; parce que, dans un peuple, le courage est ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ses forces, qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'exposent, ou l'effet d'un violent amour pour la patrie, qui leur fait dédaigner les dangers: or, le luxe tarit, à la longue, ces deux sources de

courage (8). Peut-être la cupidité en ouvriroit-elle une troisième, si nous vivions encore dans ces siècles barbares, où l'on réduisoit les peuples en servitude, & l'on abandonnoit les villes au pillage. Le soldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que par ce qu'on appelle l'honneur : or, le desir de l'honneur s'éteint chez un peuple, lorsque l'amour des richesses s'y allume (9). En vain diroit-on que les nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaisirs ce qu'elles perdent en vertu & en courage : un Spartiate (10) n'étoit pas moins

(8) En conséquence, l'on a toujours regardé l'esprit militaire comme incompatible avec l'esprit de commerce : ce n'est pas qu'on ne puisse du moins les concilier jusqu'à un certain point ; mais c'est qu'en politique, ce problême est un des plus difficiles à résoudre. Ceux qui, jusqu'à présent, ont écrit sur le commerce, l'ont traité comme une question isolée ; ils n'ont pas assez fortement senti que tout a ses reflets ; qu'en fait de gouvernement, il n'est point proprement de question isolée ; qu'en ce genre, le mérite d'un auteur consiste à lier ensemble toutes les parties de l'administration ; & qu'enfin un état est une machine mue par différens ressorts, dont il faut augmenter ou diminuer la force, proportionnément au jeu de ces ressorts entr'eux, & à l'effet qu'on veut produire.

(9) Il est inutile d'avertir que le luxe est, à cet égard, plus dangereux pour une nation située en terre ferme, que pour des insulaires ; leurs remparts sont leurs vaisseaux ; & leurs soldats les matelots.

(10) Un jour qu'on faisoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates : *De quoi s'étonne t-on*, disoit-il ? *à la vie malheureuse qu'ils menent, ils ne doivent avoir rien de si pressé que de mourir.* Cette plaisanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe : Alcibiade se trompoit, & Lacédémone n'envioit pas le bonheur d'Athènes. C'est ce qui faisoit dire à un an-

heureux qu'un Perse ; les premiers Romains, dont le courage étoit récompensé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le sort de Crassus.

Caïus Duillius, qui, par ordre du Sénat, étoit tous les soirs reconduit à sa maison à la clarté des flambeaux & au son des flûtes, n'étoit pas moins sensible à ce concert grossier, que nous le sommes à la plus brillante sonate. Mais, en accordant que les nations opulentes se procurent quelques commodités inconnues aux peuples pauvres; qui jouira de ces commodités ? un petit nombre d'hommes privilégiés & riches, qui, se prenant pour la nation entiere, concluent de leur aisance particuliere, que le paysan est heureux. Mais, quand même ces commodités seroient réparties entre un plus grand nombre de citoyens, de quel prix est cet avantage comparé à ceux que procure à des peuples pauvres une ame forte, courageuse & ennemie de l'esclavage? Les nations chez qui le luxe s'introduit, sont tôt ou tard victimes du despotisme; elles présentent des mains foibles & débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y soustraire ? Dans ces nations, les uns vivent dans la mollesse, & la mollesse ne pense ni ne prévoit : les autres languissent dans la misere; & le besoin pressant, entierement occupé à se satisfaire, n'élève point ses regards jusqu'à la li-

cien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes lois, qu'à l'ombre des bocages, comme les Sybarites.

berté. Dans la forme despotique, les richesses de ces nations sont à leurs maîtres; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puissans, comme aux peuples courageux qui les avoisinent.

« Apportez-nous vos trésors, auroient pu dire les Romains aux Carthaginois; ils nous appartiennent : Rome & Carthage ont toutes deux voulu s'enrichir; mais elles ont pris des routes différentes pour arriver à ce but. Tandis que vous encouragiez l'industrie de vos citoyens, que vous établissiez des manufactures, que vous couvriez la mer de vos vaisseaux, que vous alliez reconnoître des côtes inhabitées, & que vous attiriez chez vous tout l'or des Espagnes & de l'Afrique, nous plus prudens, nous endurcissions nos soldats aux fatigues de la guerre, nous élevions leur courage; nous savions que l'industrieux ne travailloit que pour le brave. Le temps de jouir est arrivé; rendez-nous des biens que vous êtes dans l'impuissance de défendre ». Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des sentimens que ce discours suppose. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richesse de Carthage, & conservé, à cet égard, l'avantage que presque toutes les nations pauvres ont eu sur les nations opulentes? N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athènes? Les Romains fouler aux pieds les sceptres d'or de l'Asie? N'a-t-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Gènes, Venise, subjuguées, ou du moins humiliées par des peuples qu'elles appelloient barbares? Et qui sait si on ne verra pas un jour la riche

Hollande, moins heureuse au-dedans que la Suisse, opposer à ses ennemis une résistance moins opiniâtre ? Voilà sous quel point de vue le luxe se présente aux Philosophes, qui l'ont regardé comme funeste aux nations.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est que les hommes, en voyant bien ce qu'ils voyent, en tirant des conséquences très justes de leurs principes, arrivent cependant à des résultats souvent contradictoires; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité qu'ils cherchent.

Il est, je pense, inutile de dire qu'en présentant la question du luxe sous deux aspects différens, je ne prétends point décider si le luxe est réellement nuisible ou utile aux états : il faudroit, pour résoudre exactement ce problême moral, entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propose; j'ai seulement voulu prouver, par cet exemple, que, dans les questions compliquées, & sur lesquelles on juge sans passion, on ne se trompe jamais que par ignorance, c'est-à-dire, en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet, est tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.

CHAPITRE IV.

De l'abus des mots.

Une autre cause d'erreur, & qui tient pareillement à l'ignorance, c'est l'abus des mots & les idées peu nettes qu'on y attache. M. Locke a si heureusement traité ce sujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux lecteurs, qui tous n'ont pas l'ouvrage de ce philosophe également présent à l'esprit.

Descartes avoit déjà dit, avant Locke, que les Péripatéticiens, retranchés derriere l'obscurité des mots, étoient assez semblables à des aveugles, qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obscure : que cet homme, ajoutoit-il, sache donner du jour à la caverne, qu'il force les Péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils se servent; son triomphe est assuré. D'après Descartes & Locke, je vais donc prouver qu'en métaphysique & en morale, l'abus des mots & l'ignorance de leur vraie signification est, si j'ose le dire, un labyrinthe où les plus grands génies se sont quelquefois égarés. Je prendrai pour exemple quelques-uns de ces mots qui ont excité les disputes les plus longues & les plus vives entre les philosophes : tels sont, en métaphysique, les mots de *matiere*, d'*espace* & d'*infini*.

L'on a de tout temps & tour-à-tour soutenu

que la matiere sentoit ou ne sentoit pas; & l'on a sur ce sujet disputé très longuement & très vaguement. L'on s'est avisé très tard de se demander sur quoi l'on disputoit, & d'attacher une idée précise à ce mot de *matiere*. Si d'abord l'on en eût fixé la signification, on eût reconnu que les hommes étoient, si j'ose le dire, les créateurs de la matiere, que la matiere n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps; & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matiere que la collection des propriétés communes à tous les corps. La signification de ce mot ainsi déterminée, il ne s'agissoit plus que de savoir si l'étendue, la solidité, l'impénétrabilité étoient les seules propriétés communes à tous les corps; & si la découverte d'une force, telle, par exemple, que l'attraction, ne pouvoit pas faire soupçonner que les corps eussent encore quelques propriétés inconnues, telle que la faculté de sentir, qui, ne se manifestant que dans les corps organisés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La question réduite à ce point, on eût alors senti que, s'il est, à la rigueur, impossible de démontrer que tous les corps soient absolument insensibles, tout homme qui n'est pas, sur ce sujet, éclairé par la révélation, ne peut décider la question qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette dispute, il n'étoit donc point nécessaire de bâtir différens systêmes du monde, de se perdre dans la combinaison des possibilités, & de faire ces efforts prodigieux d'esprit qui n'ont abouti & n'ont dû réellement

aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuses. En effet, (qu'il me ſoit permis de le remarquer ici) s'il faut tirer tout le parti poſſible de l'obſervation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore ſavoir.

Inſtruits par les erreurs des grands hommes qui nous ont précédés, nous devons ſentir que nos obſervations multipliées & raſſemblées ſuffiſent à peine pour former quelques-uns de ces ſyſtêmes partiels renfermés dans le ſyſtême général; que c'eſt des profondeurs de l'imagination qu'on a juſqu'à préſent tiré celui de l'univers; & que, ſi l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous, les philoſophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du ſyſtême du monde. Avec beaucoup d'eſprit & de combinaiſons, ils ne débiteront jamais que des fables, juſqu'à ce que le temps & le haſard leur ayent donné un fait général, auquel tous les autres puiſſent ſe rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matiere*, je le dis de celui d'*eſpace;* la plupart des philoſophes en ont fait un être, & l'ignorance de la ſignification de ce mot a donné lieu à de longues diſputes (1). Ils les auroient abrégées, s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot : ils ſeroient alors convenus que l'eſpace, conſidéré abſtractivement, eſt le pur néant; que l'eſpace, conſidéré dans les corps, eſt ce qu'on appelle l'étendue; que nous devons l'idée de vide, qui compoſe en partie l'idée d'eſpace, à l'intervalle ap-

---

(1) Voyez les diſputes de Clarck & de Léibnitz.

perçu

perçu entre deux montagnes élevées ; intervalle qui, n'étant occupé que par l'air, c'est-à-dire, par un corps qui, d'une certaine distance, ne fait sur nous aucune impression sensible, a dû nous donner une idée du vide, qui n'est autre chose que la possibilité de nous représenter des montagnes éloignées les unes des autres, sans que la distance qui les sépare soit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans l'idée de l'*espace*, je dis que nous ne devons cette idée de l'infini qu'à la puissance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, sans qu'on puisse, à cet égard, fixer le terme où son imagination doive s'arrêter : l'*absence des bornes* est donc, en quelque genre que ce soit, la seule idée que nous puissions avoir de l'infini. Si les philosophes, avant que d'établir aucune opinion sur ce sujet, avoient déterminé la signification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-dessus, ils n'auroient pas perdu leur temps à des disputes frivoles. C'est à la fausse philosophie des siècles précédens qu'on doit principalement attribuer l'ignorance grossiere où nous sommes de la vraie signification des mots : cette philosophie consistoit presque entierement dans l'art d'en abuser. Cet art, qui faisoit toute la science des scholastiques, confondoit toutes les idées ; & l'obscurité qu'il jetoit sur toutes les expressions, se répandoit généralement sur toutes les sciences, & principalement sur la morale.

Lorsque le célèbre Mr. de la Rochefoucault dit que l'amour-propre est le principe de toutes

nos actions, combien l'ignorance de la vraie signification de ce mot *amour-propre* ne souleva-t-elle pas de gens contre cet illustre auteur? On prit l'amour-propre pour orgueil & vanité; & l'on s'imagina, en conséquence, que Mr. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la source de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour-propre, ou l'amour de soi, n'étoit autre chose qu'un sentiment gravé en nous par la nature; que ce sentiment se transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, selon les goûts & les passions qui l'animoient; & que l'amour-propre, différemment modifié, produisoit également l'orgueil & la modestie.

La connoissance de ces idées auroit préservé Mr. de la Rochefoucault du reproche tant répété, qu'il voyoit l'humanité trop en noir; il l'a connue telle qu'elle est. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de presque tous les hommes à notre égard, est un spectacle affligeant pour notre vanité; mais enfin, il faut prendre les hommes comme ils sont: s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'est se plaindre des giboulées du printemps, des ardeurs de l'été, des pluies de l'automne, & des glaces de l'hiver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu: pour voir leurs défauts sans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, sentir que l'indulgence est une justice que la foible humanité est en droit d'exiger de la sagesse. Or, rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine &

douce, que la connoiſſance profonde du cœur humain, telle que l'avoit Mr. de la Rochefoucault : auſſi les hommes les plus éclairés ont-ils preſque toujours été les plus indulgens. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages! *Vivez*, diſoit Platon, *avec vos inférieurs & vos domeſtiques comme avec des amis malheureux.* « Entendrai-je toujours, diſoit un philoſophe Indien, les riches s'écrier : Seigneur, frappe quiconque nous dérobe la moindre parcelle de nos biens; tandis que, d'une voix plaintive & les mains étendues vers le ciel, le pauvre dit : Seigneur, fais-moi part des biens que tu prodigues au riche; & ſi de plus infortunés m'en enlevent une partie, je n'implorerai point ta vengeance, & je conſidérerai ces larcins de l'œil dont on voit, au temps des ſemailles, les colombes ſe répandre dans les champs pour y chercher leur nourriture ».

Au reſte, ſi le mot d'amour-propre, mal-entendu, a ſoulevé tant de petits eſprits contre Mr. de la Rochefoucault, quelles diſputes, plus ſérieuſes encore, n'a point occaſionné le mot de *liberté*? diſputes qu'on eût facilement terminées, ſi tous les hommes, auſſi amis de la vérité que le P. Mallebranche, ſuſſent convenus, comme cet habile théologien, dans ſa *prémotion phyſique*, que *la liberté étoit un myſtere. Lorſqu'on me pouſſe ſur cette queſtion*, diſoit-il, *je ſuis forcé de m'arrêter tout court.* Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe ſe former une idée nette du mot de *liberté*, pris dans une ſignification commune. L'homme libre eſt l'homme qui n'eſt ni chargé de fers, ni détenu dans les priſons, ni intimidé, comme l'eſclave, par la crainte des châtimens; en ce ſens, la liberté de l'homme conſiſte dans

l'exercice libre de sa puissance : je dis, de sa puissance, parce qu'il seroit ridicule de prendre pour une *non-liberté*, l'impuissance où nous sommes de percer la nue comme l'aigle, de vivre sous les eaux comme la baleine, & de nous faire roi, pape, ou empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté*, pris dans une signification commune. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que seroit-ce alors que la liberté ? On ne pourroit entendre, par ce mot, que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une chose; mais ce pouvoir supposeroit qu'il peut y avoir des volontés sans motifs, &, par conséquent, des effets sans cause. Il faudroit donc que nous pussions également nous vouloir du bien & du mal; supposition absolument impossible. En effet, si le desir du plaisir est le principe de toutes nos pensées & de toutes nos actions, si tous les hommes tendent continuellement vers le bonheur réel ou apparent, toutes nos volontés ne sont donc que l'effet de cette tendance. Or, tout effet est nécessaire. En ce sens, on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mot de *liberté*. Mais, dira-t-on, si l'on est nécessité à poursuivre le bonheur par-tout où on l'apperçoit, du moins sommes-nous libres sur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux (2) ? Oui, répondrai-je; mais *libre*

(2) Il est encore des gens qui regardent la suspension d'esprit comme une preuve de la liberté ; ils ne s'apperçoivent pas que la suspension est aussi nécessaire que la précipitation dans les jugemens : lorsque,

n'est alors qu'un synonyme d'*éclairé*, & l'on ne fait que confondre ces deux notions: selon qu'un homme saura plus ou moins de procédure & de jurisprudence; qu'il sera conduit dans ses affaires par un avocat plus ou moins habile; il prendra un parti meilleur ou moins bon: mais, quelque parti qu'il prenne, le desir de son bonheur lui fera toujours choisir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à ses intérêts, ses goûts, ses passions, & enfin à ce qu'il regarde comme son bonheur.

Comment pourroit-on philosophiquement expliquer le problême de la liberté? Si, comme M. Locke l'a prouvé, nous sommes disciples des amis, des parens, des lectures, & enfin de tous les objets qui nous environnent, il faut que toutes nos pensées & nos volontés soient des effets immédiats, ou des suites nécessaires des impressions que nous avons reçues.

On ne peut donc se former aucune idée de ce mot de *liberté*, appliqué à la volonté (3);

---

faute d'examen, l'on s'est exposé à quelque malheur, instruit par l'infortune, l'amour de soi doit nous nécessiter à la suspension.

On se trompe pareillement sur le mot *délibération*: nous croyons délibérer, lorsque nous avons, par exemple, à choisir entre deux plaisirs à-peu-près égaux & presque en équilibre; cependant l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle, entre deux poids à-peu-près égaux, le plus pesant emporte un des bassins de la balance.

(2) » La liberté, disoient les Stoïciens, est une chimere. Faute de connoître les motifs, de rassembler les circonstances qui nous déterminent à agir d'une certaine maniere, nous nous croyons libres. Peut-on penser que l'homme ait véritablement le pouvoir de se déterminer? Ne sont-ce pas plutôt les objets exté-

il faut la considérer comme un mystere; s'écrier avec saint Paul : *O altitudo!* convenir que la théologie seule peut discourir sur une pareille matiere, & qu'un traité philosophique de la liberté ne seroit qu'un traité des effets sans cause.

On voit quel germe éternel de disputes & de calamités renferme souvent l'ignorance de la vraie signification des mots. Sans parler du sang versé par les haines & les disputes théologiques, disputes presque toutes fondées sur un abus de mots, quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle point produits, & dans quelles erreurs n'a-t-elle point jeté les nations?

Ces erreurs sont plus multipliées qu'on ne pense. On sait ce conte d'un Suisse : on lui avoit consigné une porte des Thuileries, avec défense d'y laisser entrer personne. Un bourgeois s'y présente : *On n'entre point*, lui dit le Suisse. *Aussi*, répond le bourgeois, *je ne veux point entrer, mais sortir seulement du Pont-Royal... Ah! s'il s'agit de sortir*, reprend le

---

rieurs, combinés de mille façons différentes, qui le poussent & le déterminent? Sa volonté est-elle une faculté vague & indépendante, qui agisse sans choix & par caprice? Elle agit, soit en conséquence d'un jugement, d'un acte de l'entendement, qui lui représente que telle chose est plus avantageuse à ses intérêts que toute autre; soit qu'indépendamment de cet acte, les circonstances où un homme se trouve, l'inclinent, la forcent à se tourner d'un certain côté, & il se flatte alors qu'il s'y est tourné librement, quoiqu'il n'ait pas pu vouloir se tourner d'un autre «. *Histoire critique de la Philosophie.*

Suisse, *Monsieur, vous pouvez passer* (4). Qui le croiroit? ce conte est l'histoire du peuple Romain. César se présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; & les Romains, faute d'attacher des idées précises au mot de royauté, lui accordent, sous le nom d'*Imperator*, la puissance qu'ils lui refusent sous le nom de *Rex*.

Ce que je dis des Romains, peut générale-

---

(4) Lorsqu'on voit un Chancelier avec sa simarre sa large perruque & son air composé, s'il n'est point, dit Montaigne, de tableau plus plaisant à se faire que de se peindre ce même Chancelier consommant l'œuvre du mariage; peut-être n'est-on pas moins tenté de rire, lorsqu'on voit l'air soucieux & la gravité importante avec laquelle certains Visirs s'asseient au divan pour opiner & conclure comme le Suisse: *Ah! s'il s'agit de sortir, Monsieur, vous pouvez passer.* Les applications de ce mot sont si faciles & si fréquentes, qu'on peut s'en fier, à cet égard, à la sagacité des lecteurs, & les assurer qu'ils trouveront par-tout des sentinelles Suisses.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce sujet un fait assez plaisant: c'est la réponse d'un Anglois à un Ministre d'état. Rien de plus ridicule, disoit le Ministre aux Courtisans, que la maniere dont se tient le conseil chez quelques nations Nègres. Représentez-vous une chambre d'assemblée où sont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau: c'est là que, nuds & d'un pas grave, se rendent une douzaine de Conseillers d'état: arrivés dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou; & c'est dans cette posture qu'on opine & qu'on délibere sur les affaires d'état. Mais vous ne riez pas, dit le Ministre au Seigneur le plus près de lui? C'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. Quoi donc, reprit le Ministre? *C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil.*

ment s'appliquer à tous les divans & à tous le:
conseils des princes. Parmi les peuples, comm
parmi les souverains, il n'en est aucun qu
l'abus des mots n'ait précipité dans quelqu
erreur grossiere. Pour échapper à ce piège, i
faudroit, suivant le conseil de Leibnitz, com-
poser une langue philosophique, dans laquell
on détermineroit la signification précise de cha
que mot. Les hommes alors pourroient s'en
tendre, se transmettre exactement leurs idées
les disputes, qu'éternise l'abus des mots, s
termineroient; & les hommes, dans toutes le
sciences, seroient bientôt forcés d'adopter le
mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet si utile & si de
sirable est peut-être impossible. Ce n'est poin
aux philosophes, c'est au besoin qu'on doi
l'invention des langues; & le besoin, en c
genre, n'est pas difficile à satisfaire. En consé
quence, on a d'abord attaché quelques fausse
idées à certains mots; ensuite on a combiné
comparé ces idées & ces mots entr'eux; cha
que nouvelle combinaison a produit une nou
velle erreur; ces erreurs se sont multipliées, &
en se multipliant, se sont tellement compl
quées, qu'il seroit maintenant impossible, san
une peine & un travail infini, d'en suivre &
d'en découvrir la source. Il en est des langue
comme d'un calcul algébrique : il s'y gliss
d'abord quelques erreurs; ces erreurs ne son
pas apperçues; on calcule d'après ses premier
calculs; de proposition en proposition, l'o
arrive à des conséquences entierement ridicule
On en sent l'absurdité : mais comment retrou
ver l'endroit où s'est glissée la premiere erreur
Pour cet effet, il faudroit refaire & revérifie

un grand nombre de calculs : malheureusement il est peu de gens qui puissent l'entreprendre, encore moins qui le veuillent, surtout lorsque l'intérêt des hommes puissans s'oppose à cette vérification.

J'ai montré les vraies causes de nos faux jugemens; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'esprit ont leur source ou dans les passions, ou dans l'ignorance, soit de certains faits, soit de la vraie signification de certains mots. L'erreur n'est donc pas essentiellement attachée à la nature de l'esprit humain; nos faux jugemens sont donc l'effet de causes accidentelles, qui ne supposent point en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir; l'erreur n'est donc qu'un accident; d'où il suit que tous les hommes ont essentiellement l'esprit juste (5).

Ces principes une fois admis, rien ne m'empêche maintenant d'avancer que *juger*, comme je l'ai déja prouvé, n'est proprement que *sentir*.

La conclusion générale de ce discours, c'est que l'esprit peut être considéré ou comme la faculté productrice de nos pensées; & l'esprit, en ce sens, n'est que sensibilité & mémoire : ou l'esprit peut être regardé comme un effet de

---

(5) On ne peut pas dire que les hommes n'ont pas l'esprit juste, en ce sens qu'ils voyent ce qu'ils ne voyent pas; mais en ce sens, qu'ils ne voyent pas comme ils devroient voir, s'ils fixoient davantage leur attention, & s'ils s'appliquoient à bien voir les objets avant de prononcer sur ce qu'ils sont. Ainsi, juger n'est que voir ou sentir qu'un objet n'est pas un autre, ou sentir qu'une chose n'a pas avec une autre chose tous les rapports que l'on cherche ou que l'on suppose.

ces mêmes facultés ; & dans cette ſeconde ſi
fication, l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage de p
ſées, & peut ſe ſubdiviſer dans chaque hom
en autant de parties que cet homme a d'id

Voilà les deux aſpects ſous leſquels ſe p
ſente l'eſprit conſidéré en lui-même : exa
nons maintenant ce que c'eſt que l'eſprit
rapport à la ſociété.





DE L'ESPRIT.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

La *ſcience* n'eſt que le ſouvenir ou des faits ou des idées d'autrui : l'*eſprit*, diſtingué de la *ſcience*, eſt donc un aſſemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'eſprit eſt juſte ; elle eſt même très inſtructive pour un philoſophe ; mais elle ne peut être généralement adoptée ; il faut au public une définition qui le mette à portée de comparer les différens eſprits entr'eux, & de juger de leur force & de leur étendue. Or, ſi l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le public meſureroit-il l'étendue d'eſprit d'un homme ? Qui donneroit au public une liſte exacte des idées de cet homme ? & comment diſtinguer en lui la ſcience & l'eſprit ?

Suppoſons que je prétende à la découverte d'une idée déja connue : il faudroit que le pu-

blic, pour savoir si je mérite réellement à cet égard le titre de second inventeur, sût préliminairement ce que j'ai lu, vu & entendu: connoissance qu'il ne veut, ni ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypothèse impossible que le public pût avoir un dénombrement exact, & de la quantité, & de l'espèce des idées d'un homme, je dis qu'en conséquence de ce dénombrement, le public seroit souvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne soupçonne pas même qu'on puisse accorder le titre d'hommes d'esprit : tels sont, en général, tous les artistes.

Quelque frivole que paroisse un art, cet art cependant est susceptible de combinaisons infinies. Lorsque Marcel, la main appuyée sur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à coup, en voyant danser son écoliere : *Que de choses dans un menuet !* il est certain que ce danseur appercevoit alors, dans la maniere de plier, de relever & d'emboîter ses pas, des adresses invisibles aux yeux ordinaires (1), & que son exclamation n'est ridicule que par la trop grande importance mise à de

(1) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danseur prétend connoître le caractere d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle ; *De quel pays êtes-vous*, lui demande Marcel ? *Je suis Anglois .... Vous Anglois !* lui replique Marcel : *Vous seriez de cette isle où les citoyens ont part à l'administration publique ; & sont une portion de la puissance souveraine ! Non, Monsieur : ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.*

petites choſes. Or, ſi l'art de la danſe renferme un très grand nombre d'idées & de combinaiſons, qui ſait ſi l'art de la déclamation ne ſuppoſe point, dans l'actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en employe un politique pour former un ſyſtême de gouvernement? Qui peut aſſurer, lorſqu'on conſulte nos bons romans, que, dans les geſtes, la parure & les diſcours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaiſons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque ſyſtême du monde; & qu'en des genres très différens, la Le-Couvreur & Ninon l'Enclos n'ayent eu autant d'eſprit qu'Ariſtote & Solon?

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de cette propoſition; mais faire ſeulement ſentir que, toute ridicule qu'elle paroiſſe, il n'eſt cependant perſonne qui puiſſe la réſoudre exactement.

Trop ſouvent dupes de notre ignorance, nous prenons pour les limites d'un art, celles que cette même ignorance lui donne : mais ſuppoſons qu'on pût, à cet égard, détromper le public; je dis qu'en l'éclairant, on ne changeroit rien à ſa maniere de juger. Il ne meſurera jamais ſon eſtime pour un art uniquement ſur le nombre plus ou moins grand de combinaiſons néceſſaires pour y réuſſir; 1°. parce que le dénombrement en eſt impoſſible à faire; 2°. parce qu'il ne doit conſidérer l'eſprit que du point de vue ſous lequel il eſt important de le connoître, c'eſt-à-dire, par rapport à la ſociété. Or, ſous cet aſpect, je dis que l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage plus ou moins nombreux, non-ſeulement d'idées neuves, mais encore d'idées intéreſſantes pour le public, &

que c'eſt moins au nombre & à la fineſſe, qu'au choix heureux de nos idées, qu'on a attaché la réputation d'homme d'eſprit.

En effet, ſi les combinaiſons du jeu des échecs ſont infinies, ſi l'on n'y peut exceller ſans en faire un grand nombre ; pourquoi le public ne donne-t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands eſprits? C'eſt que leurs idées ne lui ſont utiles ni comme agréables, ni comme inſtructives, & qu'il n'a, par conſéquent, nul intérêt de les eſtimer : or, l'intérêt (2) préſide à tous nos jugemens. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention ſuppoſe quelquefois plus de combinaiſons & d'eſprit que la découverte d'une vérité, & s'il eſtime plus Locke que Mallebranche, c'eſt qu'il meſure toujours ſon eſtime ſur ſon intérêt. A quelle autre balance peſeroit-il le mérite des idées des hommes? Chaque particulier juge des choſes & des perſonnes par l'impreſſion agréable ou déſagréable qu'il en reçoit : le public n'eſt que l'aſſemblage de tous les particuliers ; il ne peut donc jamais prendre que ſon utilité pour règle de ſes jugements.

Ce point de vue, ſous lequel j'examine l'eſprit, eſt, je crois, le ſeul ſous lequel il doive être conſidéré. C'eſt l'unique maniere d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer ſur ce

---

(2) Le vulgaire reſtreint communément la ſignification de ce mot *intérêt* au ſeul amour de l'argent : le lecteur éclairé ſentira que je prends ce mot dans un ſens plus étendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaiſirs, ou nous ſouſtraire à des peines.

point l'incertitude de nos jugemens, & de découvrir enfin la caufe de l'étonnante diverfité des opinions des hommes en matiere d'efprit; diverfité abfolument dépendante de la différence de leurs paffions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs fentimens, &, par conféquent, de leurs intérêts.

Il feroit, en effet, bien fingulier que l'intérêt général (3) eût mis le prix aux différentes actions des hommes; qu'il leur eût donné les noms de vertueufes, de vicieufes ou de permifes, felon qu'elles étoient utiles, nuifibles ou indifférentes au public; & que ce même intérêt n'eût pas été l'unique difpenfateur de l'eftime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainfi que les actions, fous trois claffes différentes.

Les idées utiles: & prenant cette expreffion dans le fens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous inftruire ou à nous amufer.

Les idées nuifibles : ce font celles qui font fur nous une impreffion contraire.

Les idées indifférentes : je veux dire, toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes, ou devenues trop familieres, ne font prefque aucune impreffion fur nous. Or, de pareilles idées n'ont prefque point d'exiftence, & ne peuvent, pour ainfi dire, porter qu'un inftant le nom d'indifférentes; leur durée ou leur fucccef-

---

(3) On fent que je parle ici en qualité de politique, & non de théologien.

ſion, qui les rend ennuyeuſes, les fait bientôt rentrer dans la claſſe des idées nuiſibles.

Pour faire ſentir combien cette maniere de conſidérer l'eſprit eſt féconde en vérités, je ferai ſucceſſivement l'application des principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes, & je prouverai qu'en tout temps, en tout lieu, tant en matiere de morale qu'en matiere d'eſprit, c'eſt l'intérêt perſonnel qui dicte le jugement des particuliers, & l'intérêt général qui dicte celui des nations; qu'ainſi c'eſt toujours, de la part du public comme des particuliers, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe.

Pour démontrer cette vérité, & faire appercevoir l'exacte & perpétuelle reſſemblance de nos manieres de juger, ſoit les actions, ſoit les idées des hommes, je conſidérerai la probité & l'eſprit à différens égards, & relativement, 1°. à un particulier, 2°. à une petite ſociété, 3°. à une nation, 4°. aux différens ſiècles & aux différens pays, 5°. à l'univers entier; & prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, ſous chacun de ces points de vue, l'intérêt eſt l'unique juge de la probité & de l'eſprit.

CHAP.



CHAPITRE II.

De la Probité par rapport à un particulier.

Ce n'est point de la vraie probité, c'est-à-dire, de la probité par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre; mais simplement de la probité considérée relativement à chaque particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque particulier n'appelle *probité*, dans autrui, que l'habitude des actions qui lui sont utiles : je dis l'habitude, parce que ce n'est point une seule action honnête, non plus qu'une seule idée ingénieuse, qui nous obtiennent le titre de vertueux ou de spirituel. On sait qu'il n'est point d'avare qui ne se soit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de frippon qui n'ait fait une bonne action, de stupide qui n'ait dit un bon mot, & d'homme enfin qui, si l'on rapproche certaines actions de sa vie, ne paroisse doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conséquence dans la conduite des hommes supposeroit en eux une continuité d'attention dont ils sont incapables; ils ne different les uns des autres que du plus au moins. L'homme absolument conséquent n'existe point encore; & c'est pourquoi rien de parfait sur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'est donc à l'habitude des actions qui lui

ſont utiles, qu'un particulier donne le nom d[e]
po bité; je dis, des actions, parce qu'on n'eſ[t]
point juge des intentions. Comment le feroit-
on? Une action n'eſt preſque jamais l'effet d'u[n]
ſentiment; nous ignorons ſouvent nous-même[s]
les motifs qui nous déterminent. Un homm[e]
opulent enrichit un homme eſtimable & pau-
vre : il fait, ſans doute, une bonne action
mais cette action eſt-elle uniquement l'effet d[u]
deſir de faire un heureux? La pitié, l'eſpoir d[e]
la reconnoiſſance, la vanité même, tous ce[s]
divers motifs ſéparés ou réunis, ne peuvent-il[s]
pas, à ſon inſu, l'avoir déterminé à cette ac-
tion louable? Or, ſi le plus ſouvent l'on ignor[e]
ſoi-même les motifs de ſon bienfait, commen[t]
le public les appercevroit-il? Ce n'eſt don[c]
que par les actions des hommes que le publi[c]
peut juger de leur probité.

Je conviens que cette maniere de juger eſ[t]
encore fautive. Un homme a, par exemple
vingt degrés de paſſion pour la vertu, mais i[l]
aime; il a trente degrés d'amour pour un[e]
femme, & cette femme en veut faire un aſ-
ſaſſin : dans cette hypothèſe, il eſt certain qu[e]
cet homme eſt plus près du forfait que celu[i]
qui, n'ayant que dix degrés de paſſion pour l[a]
vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pou[r]
cette méchante femme. D'où je conclus que
de deux hommes, le plus honnête dans ſes ac-
tions, eſt quelquefois le moins paſſionné pou[r]
la vertu.

Auſſi tout philoſophe convient que la vert[u]
des hommes dépend infiniment des circonſtan-
ces dans leſquelles ils ſe trouvent placés. O[n]
n'a que trop ſouvent vu des hommes vertueu[x]
céder à un enchaînement malheureux d'événe-

mens bizarres. Celui qui, dans toutes les situations possibles, répond de sa vertu, est un imposteur, ou un imbécile dont il faut également se défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce mot de *probité*, considérée par rapport à chaque particulier, il faut, pour s'assurer de la justesse de cette définition, avoir recours à l'observation; elle nous apprend qu'il est des hommes auxquels un heureux naturel, un desir vif de la gloire & de l'estime inspirent pour la justice & la vertu le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs & les richesses. Les actions personnellement utiles à ces hommes vertueux, sont les actions justes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui sont pas contraires.

Ces hommes sont en si petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La classe la plus nombreuse, & qui compose à elle seule presque tout le genre humain, est celle où les hommes, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards sur l'intérêt général. Concentrés, pour ainsi dire, dans leur bien-être (1), ces

---

(1) Notre haine ou notre amour est un effet du bien ou du mal qu'on nous fait. *Il n'est*, dit Hobbes, *dans l'état des sauvages, d'homme méchant que l'homme robuste; & dans l'état policé, que l'homme en crédit.* Le puissant, pris en ces deux sens, n'est cependant pas plus méchant que le foible: Hobbes le sentoit; mais il savoit aussi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté est à redouter. On rit de la colere & des coups d'un enfant, il n'en paroît souvent que plus joli: mais on s'irrite contre l'homme fort; ses coups blessent; on le traite de brutal.

hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'au actions qui leur sont personnellement utile Un juge absout un coupable, un ministre élèv aux honneurs un sujet indigne; l'un & l'autr sont toujours justes, au dire de leurs protégés mais que le juge punisse, que le ministre re fuse, ils seront toujours injustes aux yeux d criminel & du disgracié.

Si les moines, chargés, sous la premier race, d'écrire la vie de nos rois, ne donne rent que la vie de leurs bienfaiteurs; s'ils n désignerent les autres règnes que par ces mots NIHIL FECIT; & s'ils ont donné le nom d *Rois fainéans* à des princes très estimables c'est qu'un moine est un homme, & que tou homme ne prend, dans ses jugemens, consei que de son intérêt.

Les Chrétiens, qui donnoient, avec justice le nom de barbarie & de crime aux cruauté qu'exerçoient sur eux les païens, ne donnerent ils pas le nom de zèle aux cruautés qu'ils exercerent, à leur tour, sur ces mêmes païens Qu'on examine les hommes, on verra qu'i n'est point de crime qui ne soit mis au ran des actions honnêtes par les sociétés auxquelle ce crime est utile, ni d'action utile au publi qui ne soit blâmée de quelque société particuliere à qui cette même action est nuisible.

Quel homme, en effet, s'il sacrifie l'orguei de se dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai, & s'il sonde avec un attention scrupuleuse tous les replis de so ame, ne s'appercevra pas que c'est uniquemen à la maniere différente dont l'intérêt personne se modifie, que l'on doit ses vices & ses ver-

tus (2)? que tous les hommes sont mus par la même force? que tous tendent également à leur bonheur? que c'est la diversité des passions & des goûts, dont les uns sont conformes & les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos vertus & de nos vices? Sans mépriser le vicieux, il faut le plaindre, se féliciter d'un naturel heureux, remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts & de ces passions qui nous eussent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toujours à son intérêt; & de-là l'injustice de tous nos jugemens, & ces noms de juste & d'injuste prodigués à la même action, relativement à l'avantage ou au désavantage que chacun en reçoit.

Si l'univers physique est soumis aux lois du

---

(2) L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable, & qui, pour s'arracher à ce spectacle, est, pour ainsi dire, forcé de secourir le malheureux. L'homme inhumain, au contraire, est celui pour qui le spectacle de la misere d'autrui est un spectacle agréable: c'est pour prolonger ses plaisirs qu'il refuse tout secours aux malheureux. Or, ces deux hommes, si différens, tendent cependant tous deux à leur plaisir, & sont mus par le même ressort. Mais, dira-t-on, si l'on fait tout pour soi, l'on ne doit donc point de reconnoissance à ses bienfaiteurs? Du moins, répondrai je, le bienfaiteur n'est-il pas en droit d'en exiger; autrement ce seroit un contrat & non un don qu'il auroit fait. *Les Germains*, dit Tacite, *font & reçoivent des présens, & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnoissance.* C'est en faveur des malheureux, & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le public impose avec raison aux obligés le devoir de la reconnoissance.

mouvement, l'univers moral ne l'eſt pas moin à celles de l'intérêt. L'intérêt eſt ſur la terre l puiſſant enchanteur, qui change aux yeux d toutes les créatures la forme de tous les objets Ce mouton paiſible, qui pâture dans nos plai nes, n'eſt-il pas un objet d'épouvante & d'hor reur pour ces inſectes imperceptibles qui viven dans l'épaiſſeur de la pulpe des herbes? « Fuyons diſent-ils, cet animal vorace & cruel, ce monſ tre, dont la gueule engloutit à la fois, & nous & nos cités. Que ne prend-il exemple ſur l lion & le tigre? ces animaux bienfaiſans n détruiſent point nos habitations; ils ne ſe re paiſſent point de notre ſang; juſtes vengeurs d crime, ils puniſſent ſur le mouton les cruauté que le mouton exerce ſur nous ». C'eſt ainſ que des intérêts différens métamorphoſent le objets : le lion eſt à nos yeux l'animal cruel à ceux de l'inſecte, c'eſt le mouton. Auſſi peut on appliquer à l'univers moral ce que Leibnit diſoit de l'univers phyſique : que ce monde toujours en mouvement, offroit à chaque inſ-tant un phénomène nouveau & différent à cha-cun de ſes habitans.

Ce principe eſt ſi conforme à l'expérience que, ſans entrer dans un plus long examen, j me crois en droit de conclure que l'intérêt per-ſonnel eſt l'unique & univerſel appréciateur d mérite des actions des hommes; & qu'ainſi l probité, par rapport à un particulier, n'eſt conformément à ma définition, que l'habitud des actions perſonnellement utiles à ce parti-culier.



CHAPITRE III.

De l'esprit, par rapport à un particulier.

TRANSPORTONS maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions; l'on sera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*esprit* qu'à l'habitude des idées qui lui sont utiles, soit comme instructives, soit comme agréables; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt personnel est encore le seul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous présente a toujours quelques rapports avec notre état, nos passions ou nos opinions. Or, dans tous ces différens cas, nous prisons d'autant plus une idée que cette idée nous est plus utile. Le pilote, le médecin & l'ingénieur auront plus d'estime pour le constructeur de vaisseau, le botaniste & le médecin, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le libraire, l'orfèvre & le maçon, qui leur préféreront toujours le romancier, le dessinateur & l'architecte.

Lorsqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriser nos passions ou nos goûts, les plus estimables à nos yeux seront, sans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes passions ou ces mêmes goûts (1). Une femme

(1) Pour se moquer d'une grande parleuse, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa de lui présenter un hom-

tendre fera plus de cas d'un roman que d'un livre de métaphysique : un homme tel que Charles XII préférera l'histoire d'Alexandre à tout autre ouvrage : l'avare ne trouvera certainement d'esprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer son argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de passions, pour estimer les idées d'autrui, il faut être intéressé à les estimer ; sur quoi j'observerai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux sortes d'intérêt.

Il est des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé, qui, amis du vrai, attachés à leur sentiment sans opiniâtreté, conservent leur esprit dans cet état de suspension qui y laisse une entrée libre aux vérités nouvelles : de ce nombre, sont quelques esprits philosophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formé des opinions & rougir d'en changer ; ces deux sortes d'hommes estimeront toujours, dans les autres, des idées vraies, lumineuses, & propres à satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il est d'autres hommes, & dans ce nombre je les comprends presque tous, qui sont animés

---

me qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveilles ; mais, pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite : *Etes-vous*, lui dit-on, *contente de votre présenté ? Qu'il est charmant !* répondit-elle, *qu'il a d'esprit !* A cette exclamation, chacun éclata de rire : ce grand esprit, c'étoit un muet.

més d'une vanité moins noble; ceux-là ne peuvent estimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (2), & propres à justifier la haute opinion qu'ils ont tous de la justesse de leur esprit. C'est sur cette analogie d'idées que sont fondés leur haine ou leur amour. De-là cet instinct sûr & prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite (3) : de-là cet attrait puissant que les gens d'esprit ont les uns pour les autres; attrait qui les force, pour ainsi dire, à se rechercher, malgré le danger que met souvent dans leur commerce le desir commun qu'ils ont de la gloire : de-là cette maniere sûre de juger du caractere & de l'esprit d'un homme par le choix de ses livres & de ses amis; un sot, en effet, n'a jamais que de sots amis : toute liaison d'amitié, lorsqu'elle n'est pas fondée sur un intérêt de bienséance, d'amour, de protection,

---

(2) Tous ceux dont l'esprit est borné, décrient sans cesse ceux qui joignent la solidité à l'étendue d'esprit. Ils les accusent de trop raffiner, & de penser en tout d'une maniere trop abstraite. » Nous n'accorderons jamais, dit M. Hume, qu'une chose est juste, lorsqu'elle passe notre foible conception. La différence, ajoute cet illustre philosophe, de l'homme commun à l'homme de génie, se remarque principalement dans le plus ou le moins de profondeur des principes sur lesquels ils fondent leurs idées : avec la plupart des hommes, tout jugement est particulier; ils ne portent point leurs vues jusques aux propositions universelles; toute idée générale est obscure pour eux «.

(3) Les sots, s'ils en avoient la puissance, banniroient volontiers les gens d'esprit de leur société, & répéteroient, d'après les Ephésiens : *Si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.*

d'avarice, d'ambition, ou fur quelque autre motif pareil, fuppofe toujours quelque reffemblance d'idées ou de fentimens entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très différente (4); voilà pourquoi les Augufte, les Mécène, les Scipion, les Julien, les Richelieu & les Condé vivoient familiérement avec les gens d'efprit, & ce qui a donné lieu au proverbe, dont la trivialité attefte la vérité : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions, doit donc être confidérée comme la force attractive & répulfive, qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres (5). Qu'on tranfporte à Conftantinople un philofophe, qui, n'étant point éclairé par les lumieres de la révéla-

---

(4) A la cour, les Grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'efprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage.

(5) Il eft peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employaffent les tourmens pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens affez fous & d'un orgueil affez intolérable pour vouloir exciter le magiftrat à févir contre l'écrivain, qui, donnant à la mufique Italienne la préférence fur la mufique Françoife, étoit d'un avis différent du leur ? Si l'on ne fe porte ordinairement à certains excès que dans les difputes de religion, c'eft que les autres difputes ne fourniffent pas les mêmes prétextes, ni les mêmes moyens d'être cruels. Ce n'eft qu'à l'impuiffance qu'on eft, en général, redevable de fa modération. L'homme humain & modéré eft un homme très rare. S'il rencontre un homme d'une religion différente de la fienne, c'eft, dit-il, un homme qui fur ces matieres a d'autres opinions que moi : pourquoi le perfécuterois-je ? L'évangile n'a nulle part ordonné

tion, ne peut suivre que les lumieres de la raison: que ce philosophe nie la mission de Mahomet, les visions & les prétendus miracles de ce prophète; qui doute que ceux qu'on appelle les bons Musulmans, n'ayent de l'éloignement pour ce philosophe, ne le regardent avec horreur, & ne le traitent de fou, d'impie & quelquefois même de malhonnête homme? En vain diroit-il que, dans une pareille religion, il est absurde de croire aux miracles dont on n'est pas soi-même le témoin; & que s'il y a toujours plus à parier pour un mensonge que pour un miracle (6), les croire trop facilement, c'est moins croire en Dieu qu'aux imposteurs: en vain représenteroit-il que, si Dieu eût voulu annoncer la mission de Mahomet, il n'eût point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raison la

---

qu'on employât les tortures & les prisons à la conversion des hommes. La vraie religion n'a jamais dressé d'échaffauds; ce sont quelquefois ses ministres, qui, pour venger leur orgueil blessé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la stupide crédulité des peuples & des Princes. Peu d'hommes ont mérité l'éloge que les prêtres Egyptiens font de la Reine Nephté, dans Séthos: *Loin d'exciter l'animosité, la vexation, la persécution par les conseils d'une piété mal entendue, elle n'a*, disent-ils, *tiré de la religion que des maximes de douceur; elle n'a jamais cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes pour honorer les Dieux.*

(6) Comment, dans une telle religion, le témoin d'un miracle ne seroit-il pas suspect? *Il faut*, dit M. de Fontenelle, *être si fort en garde contre soi-même pour raconter un fait précisément comme on l'a vu, c'est-à-dire, sans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'est jamais surpris en mensonge, est, à coup sûr, un menteur.*

moins exercée; il eût fait des miracles visibles à tous les yeux, comme de détacher, à la voix du prophète, les astres du firmament, de bouleverser les élémens, &c. Quelque raison que ce philosophe apportât de son incrédulité, il n'obtiendroit jamais la réputation de sage & d'honnête, auprès de ces bons Musulmans, qu'en devenant assez imbécille pour croire des choses absurdes, ou assez faux pour feindre de les croire. Tant il est vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Aussi ne persuade-t-on jamais les sots qu'avec des sottises.

Si le Sauvage du Canada nous préfere aux autres peuples de l'Europe, c'est que nous nous prêtons davantage à ses mœurs, à son genre de vie; c'est à cette complaisance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorsqu'il dit: *C'est un homme comme moi.*

En fait de mœurs, d'opinions & d'idées, il paroît donc que c'est toujours soi qu'on estime dans les autres; & c'est la raison pour laquelle les César, les Alexandre, & généralement tous les grands hommes, ont toujours eu d'autres grands hommes sous leurs ordres. Un prince est habile, il prend en main le sceptre; à peine est-il monté sur le trône, que toutes les places se trouvent remplies par des hommes supérieurs: le prince ne les a point formés; il semble même les avoir pris au hasard; mais, forcé de n'estimer & de n'élever aux premiers postes que des hommes dont l'esprit soit analogue au sien, il est par cette raison, toujours nécessité aux bons choix. Un prince, au contraire, est peu éclairé: contraint, par cette même raison, d'attirer près de lui des gens qui lui ressemblent, il est presque toujours

néceſſité aux mauvais choix. C'eſt la ſuite de ſemblables princes, qui ſouvent a fait ſubſtituer les plus grandes places de ſots en ſots durant pluſieurs ſiecles. Auſſi les peuples, qui ne peuvent connoître perſonnellement leur maître, ne le jugent-ils que ſur le talent des hommes qu'il employe, & ſur l'eſtime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un monarque ſtupide*, diſoit la reine Chriſtine, *toute ſa cœur ou l'eſt, ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On ſait ce mot d'un cardinal; après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du ſaint pere, & lui dit: *Vous voilà élu pape; voici la derniere fois que vous entendrez la vérité: ſéduit par les reſpects, vous allez bien-tôt vous croire un grand homme. Souvenez vous qu'avant votre exaltation, vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de courtiſans, ſans doute, ſont doués de l'eſprit & du courage néceſſaires pour tenir un pareil diſcours; mais la plupart d'entr'eux, ſemblables à ces peuples qui tour-à-tour adorent & fouettent leur idole, ſont en ſecret charmés de voir humilier le maître auquel ils ſont ſoumis. La vengeance leur inſpire l'éloge qu'ils font de pareils traits, & la vengeance eſt un intérêt. Qui n'eſt point animé d'un intérêt de cette eſpece, n'eſtime & même ne ſent que des idées analogues aux ſiennes : auſſi la baguette, propre à découvrir un mérite naiſſant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement tourner qu'entre les mains des gens d'eſprit, parce qu'il n'y a que le lapidaire qui ſe connoiſſe en dia-

mans bruts, & que l'esprit qui sente l'esprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui, dans le jeune Curchill, pouvoit appercevoir le fameux Marlborough.

Toute idée trop étrangere à notre maniere de voir & de sentir, nous semble toujours ridicule. Le même projet, qui, vaste & grand, paroîtra cependant d'une exécution facile au grand ministre, sera traité par un ministre ordinaire, de fou, d'insensé; & ce projet, pour me servir de la phrase usitée parmi les sots, sera renvoyé *à la republique de Platon.* Voilà la raison pour laquelle, en certains pays, où les esprits, énervés par la superstition, sont paresseux & peu capables de grandes entreprises, on croit couvrir un homme du plus grand ridicule, lorsqu'on dit de lui: *C'est un homme qui veut réformer l'état.* Ridicule que la pauvreté, le dépeuplement de ces pays, & par conséquent la nécessité d'une réforme, fait, aux yeux des étrangers, retomber sur les moqueurs. Il en est de ces peuples comme de ces plaisans subalternes (7), qui croient déshonorer un homme lorsqu'ils disent de lui, d'un ton sottement malin: *c'est un Romain; c'est un esprit.* Raillerie, qui, rappellée à

(7) Les bourgeois opulens ajoutent, en dérision, qu'on voit souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit: *C'est*, répond le Poëte Saadi, *parce que l'homme d'esprit sait le prix des richesses, & que le riche ignore le prix des lumieres.* D'ailleurs, comment la richesse estimeroit-elle la science? Le savant peut apprécier l'ignorant, parce qu'il l'a été dans son enfance; mais l'ignorant ne peut apprécier le savant, parce qu'il ne l'a jamais été.

ſon ſens précis, apprend ſeulement que cet homme ne leur reſſemble point, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt ni ſot, ni frippon. Combien un eſprit attentif n'entend-il pas, dans les converſations, de ces aveux imbécilles & de ces phraſes abſurdes, qui, réduites à leur ſignification exacte, étonneroient fort ceux qui les emploient? Auſſi l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'eſtime comme au mépris d'un particulier dont l'éloge ou la critique ne ſignifie rien ſinon que cet homme penſe ou ne penſe pas comme lui. Je pourrois encore, par une infinité d'autres faits, prouver que nous n'eſtimons jamais que les idées analogues aux nôtres; mais pour conſtater cette vérité, il faut l'appuyer ſur des preuves de pur raiſonnement.



CHAPITRE IV.

De la néceſſité où nous ſommes de n'eſtimer que nous dans les autres.

DEUX cauſes, également puiſſantes, nous y déterminent: l'une eſt la vanité, & l'autre eſt la pareſſe. Je dis la vanité, parce que le deſir de l'eſtime eſt commun à tous les hommes: non que quelques-uns d'entre eux ne veuillent joindre, au plaiſir d'être admiré, le mérite de mépriſer l'admiration; mais ce mépris n'eſt pas vrai, & jamais l'admirateur n'eſt ſtupide aux yeux de l'admiré: or, ſi tous les hommes ſont avides d'eſtime, chacun d'eux, inſtruit par l'expérience que ces idées ne paroîtront eſtimables ou mépriſables

aux autres, qu'autant qu'elles seront conformes
contraires à leurs opinions ; il s'ensuit qu'inspi
par sa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'e
timer dans les autres une conformité d'idées q
l'assure de leur estime, & de haïr en eux une o
position d'idées, garant sûr de leur haine ou
moins de leur mépris, qu'on doit régarder comı
un calmant de haine.

Mais, dans la supposition même qu'un homı
fît à l'amour de la vérité le sacrifice de la vanit
si cet homme n'est point animé du desir le plus
de s'instruire, je dis que sa paresse ne lui pe
met d'avoir, pour des opinions étrangeres à
siennes, qu'une estime sur parole. Pour exp
quer ce que j'entends par *estime sur parole*,
distinguerai deux sortes d'estime.

L'une, qu'on peut regarder comme l'effet
du respect qu'on a pour l'opinion publique (1),
de la confiance qu'on a dans le jugement de ce
taines personnes, & que je nomme *estime s*
parole. Telle est celle que certaines gens conç
vent pour des romans très médiocres, uniqu
ment parce qu'ils les croient de quelques-uns
nos écrivains célebres. Telle est encore l'adm

(1) M. de la Fontaine n'avoit que de cette espè
d'estime pour la philosophie de Platon. M. de Fon
nelle rapporte à ce sujet qu'un jour La Fontaine
dit : *Avouez que ce Platon étoit un grand philosophe.*
Mais lui trouvez-vous des idées bien nettes, lui répon
Fontenelle ? *Oh ! non, il est d'une obscurité impénét*
ble.... Ne trouvez-vous pas qu'il se contredit ? Oh ! vr
ment, reprit La Fontaine, *ce n'est qu'un sophiste.* P
tout-à-coup oubliant les aveux qu'il venoit de fair
Platon, reprit-il, *place si bien ses personnages ! Socr*
étoit sur le Pyrée, lorsqu'Alcibiade, la tête couronnée
fleurs.... Oh ! ce Platon étoit un grand philosophe.

ration qu'on a pour les Descartes & les Newton ; admiration qui, dans la plupart des hommes, est d'autant plus enthousiaste qu'elle est moins éclairée; soit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies, leurs admirateurs respectent en cette idée l'ouvrage de leur imagination ; soit qu'en s'établissant juges du mérite d'un homme tel que Newton, ils croient s'associer aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette sorte d'estime, dont notre ignorance nous force à faire souvent usage, est, par-là même, la plus commune. Rien de si rare que de juger d'après soi.

L'autre espece d'estime est celle qui, indépendante de l'opinion d'autrui, naît uniquement de l'impression que font sur nous certaines idées, & que, par cette raison, j'appelle *estime sentie*, la seule véritable, & celle dont il s'agit ici Or, pour prouver que la paresse ne nous permet d'accorder cette sorte d'estime qu'aux idées analogues aux nôtres, il suffit de remarquer que c'est, comme le prouve sensiblement la géométrie, par l'analogie & les rapports secrets que les idées déjà connues ont avec les idées inconnues, qu'on parvient à la connoissance de ces dernieres, & que c'est en suivant la progression de ces analogies, qu'on peut s'élever au dernier terme d'une science. D'où il suit que des idées qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres, seroient pour nous des idées inintelligibles. Mais, dira-t-on, il n'est point d'idées qui n'ayent nécessairement entre elles quelque rapport, sans lequel elles seroient universellement inconnues. Oui; mais ce rapport peut être immédiat ou éloigné : lorsqu'il est immédiat, le foible desir que chacun a de s'instruire, le rend capable de l'attention

que suppose l'intelligence de pareilles idées; mais, s'il est éloigné, comme il l'est presque toujours, lorsqu'il s'agit de ces opinions qui sont le résultat d'un grand nombre d'idées & de sentimens différens, il est évident qu'à moins qu'on ne soit animé d'un desir vif de s'instruire, & qu'on ne se trouve dans une situation propre à satisfaire ce desir, la paresse ne nous permettra jamais de concevoir, ni par conséquent d'avoir d'*estime*, *sentie* pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Un jeune homme qui s'agite en tous sens pour s'élever à la gloire, est saisi d'enthousiasme au bruit du nom des gens célebres en tout genre. A-t-il une fois fixé l'objet de ses études & de son ambition, il n'a plus d'estime sentie que pour ses modèles, & n'accorde qu'une estime sur parole à ceux qui suivent une carriere différente de la sienne. L'esprit est une corde qui ne frémit qu'à l'unisson.

Peu d'hommes ont le loisir de s'instruire. Le pauvre, par exemple, ne peut ni réfléchir ni examiner; il ne reçoit la vérité, comme l'erreur, que par préjugé: occupé d'un travail journalier, il ne peut s'élever à une certaine sphere d'idées; aussi préfere-t-il la bibliothèque bleue aux écrits de Saint-Réal, de la Rochefoucault, & du cardinal de Retz.

Aussi dans ces jours de réjouissances publiques où le spectacle s'ouvre *gratis*, les comédiens, ayont alors d'autres spectateurs à amuser, donneront plutôt *Don Japhet* & *Pourceaugnac*, que *Héraclius* & le *Misanthrope*. Ce que je dis du peuple, peut s'appliquer à toutes les différentes classes d'hommes. Les gens du monde sont distraits par mille affaires & mille plaisirs; les ouvrages philosophiques ont aussi peu d'analogie

avec leur esprit, que le *Misanthrope* avec l'esprit du peuple. Aussi préféreront-ils en général la lecture d'un roman à celle de Locke. C'est par ce même principe des analagies qu'on explique comment les savans & même les gens d'esprit ont donné à des auteurs moins estimés la préférence sur ceux qui le sont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre poëte? Pourquoi Heinsius (2) & Corneille faisoient-ils plus de cas de Lucain que de Virgile? Par quelle raison Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron? Pourquoi Scaliger (3) regardoit-il Homere & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvénal? C'est que l'estime plus ou moins grande qu'on a pour un auteur, dépend de l'analogie plus ou moins grande que ses idées ont avec celles de son lecteur.

Que, dans un ouvrage manuscrit, & sur lequel on n'a aucune prévention, l'on charge séparément dix hommes d'esprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés: je dis que chacun d'eux soulignera des endroits différens; & que si l'on confronte ensuite les endroits approuvés, avec l'esprit & le caractere de chaque approbateur, on sentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à sa maniere de

---

(2) » Lucain, disoit Heinsius, est, à l'égard des autres Poëtes, ce qu'un cheval superbe & hennissant fierement est à l'égard d'une troupe d'ânes, dont la voix ignoble décele le goût qu'ils ont pour la servitude «.

(3) Scaliger cite comme détestable la dix-septième ode du quatrième livre d'Horace, que Heinsius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité.

voir & de sentir, & que l'esprit est, si j'ose le dire, une corde qui ne frémit qu'à l'unisson.

Si le savant abbé de Longuerue, comme il le disoit lui-même, n'avoit rien retenu des ouvrages de S. Augustin, sinon que le cheval de Troye étoit une machine de guerre; & si, dans le roman de Cléopatre, un avocat célebre ne voyoit rien d'intéressant que les nullités du mariage d'Elise avec Artaban; il faut avouer que la seule différence qui se trouve à cet égard, entre les savans ou les gens d'esprit, & les hommes ordinaires, c'est que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées, leur sphere d'analogies est beaucoup plus étendue. S'agit-il d'un genre d'esprit très différent du sien? pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'esprit n'estime que les idées analogues aux siennes. Que l'on rassemble un Newton, un Quinault, un Machiavel; qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette espece d'estime, que j'appelle *estime sur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement, essayé de se communiquer leurs idées, Newton regardera Quinault comme un rimailleur insupportable, celui-ci prendra Newton pour un faiseur d'almanachs; tous deux regarderont Machiavel comme un politique du Palais-Royal; & tous trois enfin, se traitant réciproquement d'esprits médiocres, se vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils se seront procuré.

Or, si les hommes supérieurs, entiérement absorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*estime sentie* pour un genre d'esprit trop différent du leur; tout auteur qui donne au public des idées nouvelles, ne peut donc espérer

d'estime que de deux sortes d'hommes : ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le desir & le loisir de s'instruire ; ou de ceux dont l'esprit, ami de la vérité & analogue à celui de l'auteur, soupçonne déjà l'existence des idées qu'il lui présente. Ce nombre d'hommes est toujours très petit ; voilà ce qui retarde les progrès de l'esprit humain, & pourquoi chaque vérité est toujours si lente à se dévoiler aux yeux de tous.

Il résulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, soumis à la paresse, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont d'*estime sentie* que pour cette espece d'idées ; & de-là cette haute opinion que chacun est, pour ainsi dire, forcé d'avoir de soi-même ; opinion que les moralistes n'eussent peut-être point attribuée à l'orgueil, s'ils eussent eu une connoissance plus approfondie des principes ci-dessus établis. Ils auroient alors senti que, dans la solitude, le saint respect & l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour soi-même, ne peut être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préférablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de soi la plus haute idée ? Il n'est personne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste, &, par conséquent, beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or, s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables, il faut nécessairement que chacun en particulier croye mieux penser que tout autre (4)

---

(4) L'expérience nous apprend que chacun met au

La ducheſſe de la Ferté diſoit un jour à Madame de Staal : *Il faut l'avouer, ma chere amie, je ne trouve que moi qui aye toujours raiſon* (5). Ecoutons le Talapoin, le Bonze, le Bramine, le Guebre, le Grec, l'Iman, l'hérétique : lorſque dans l'aſſemblée du peuple ils prêchent les uns contre les autres, chacun d'eux ne dit-il pas comme la ducheſſe de la Ferté : *Peuple, je vous l'aſſure, moi ſeul j'ai toujours raiſon ?* Chacun ſe croit donc un eſprit ſupérieur, & les ſots ne ſont pas ceux qui s'en croient le moins (6) : c'eſt ce qui a donné lieu au conte des quatre marchands qui viennent en foire, vendre de

---

rang des eſprits faux & des mauvais livres, tout homme & tout ouvrage qui combat ſes opinions ; qu'il voudroit impoſer ſilence à l'homme, & ſupprimer l'ouvrage. C'eſt un avantage que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné ſur eux aux hérétiques. Si dans un procès, diſent ces derniers, une partie défendoit à l'autre de faire imprimer des factums pour ſoutenir ſon droit, ne regarderoit-on pas cette violence de l'une des parties comme une preuve de l'injuſtice de ſa cauſe ?

(5) *Voyez les Mémoires de Madame de Staal.*

(6) Quelle préſomption, diſent les gens médiocres, que celle de ceux qu'on appelle gens d'eſprit ! quelle ſupériorité ne ſe croient-ils pas ſur les autres hommes ? Mais, leur répondroit-on, le cerf qui ſe vanteroit d'être le plus vîte des cerfs, ſeroit ſans doute un orgueilleux ; mais, ſans bleſſer la modeſtie, il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue : vous n'avez ni lu ni médité, comment pourriez-vous avoir autant d'eſprit qu'un homme qui s'eſt donné beaucoup de peine pour acquérir des connoiſſances ? Vous l'accuſez de préſomption ; & c'eſt vous qui, ſans étude & ſans réflexion, voulez marcher ſon égal. A votre avis, qui des deux eſt préſomptueux ?

la beauté, de la naissance, des dignités & de l'esprit, & qui trouvent tous le débit de leur marchandise, à l'exception du dernier qui se retire sans étrenner.

Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'esprit qu'en eux. Oui, répondrai-je, on voit des hommes en faire l'aveu; & cet aveu est d'une belle ame: cependant, ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur supérieur, qu'une *estime sur parole;* ils ne font que donner à l'opinion publique la préférence sur la leur, & convenir que ces personnes sont plus estimées, sans être intérieurement convaincus qu'elles soient plus estimables (7).

Un homme du monde conviendra, sans peine, qu'il est en géométrie fort inférieur aux Fontaine, aux d'Alembert, aux Clairaut, aux Euler; que dans la poésie il le cède aux Moliere, aux Racine, aux Voltaire: mais je dis en même-

---

(7) En poésie, Fontenelle seroit sans peine convenu de la supériorité du génie de Corneille sur le sien; mais il ne l'auroit pas sentie. Je suppose, pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de poésie, l'idée qu'il s'étoit formée de la perfection : il est certain qu'il n'auroit, en ce genre, proposé d'autres regles fines que celles qu'il avoit lui-même aussi bien observées que Corneille; qu'il devoit donc se croire intérieurement aussi grand poëte que qui que ce fût; & qu'en s'avouant inférieur à Corneille, il ne faisoit par conséquent que sacrifier son sentiment à celui du Public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'est pour eux qu'ils ont le plus de l'espèce d'estime que j'appelle *sentie;* mais, qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent, ce sentiment n'en existe pas moins en eux.

temps que cet homme sera d'autant mo
cas d'un genre, qu'il reconnoîtra plus de
rieurs en ce même genre, & que d'aill
se croira tellement dédommagé de la supé
qu'ont sur lui les hommes que je viens
ter, soit en cherchant à trouver de la fri
dans les arts & les sciences, soit par la v
de ses connoissances, le bon sens, l'usa
monde, ou par quelque autre avantage p
que tout pesé, il se croira aussi estimab
qui que ce soit (8).

Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer
homme, qui, par exemple, remplit les
offices de la magistrature, puisse se croir
tant d'esprit que Corneille? Il est vrai, r
drai-je, qu'il ne mettra personne, à cet é
dans sa confidence: cependant, lorsque, p
examen scrupuleux, l'on a découvert de
bien de sentimens d'orgueil nous sommes
nellement affectés & sans nous en apperce
& par combien d'éloges il faut être en
pour s'avouer à soi-même & aux autres la
fonde estime qu'on a pour son esprit, o
que le silence de l'orgueil n'en prouve
l'absence. Supposons, pour suivre l'exem
dessus rapporté, qu'au sortir de la coméd

(8) On se loue de tout : les uns vantent leur
dité sous le nom de bon sens ; d'autres louer
beauté; quelques-uns, enorgueillis de leurs rich
mettent ces dons du hasard sur le compte de leu
prit & de leur prudence ; la femme qui compte, l
avec son cuisinier, se croit aussi estimable qu'
vant. Il n'est pas jusqu'à l'imprimeur *in folio* qui m
prise l'imprimeur des *romans*, & qui ne se croi
supérieur au dernier que l'*in-folio* l'est en mass
brochure.

hasard rassemble trois praticiens; qu'ils viennent à parler de Corneille; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille est le plus grand génie du monde: cependant, si, pour se décharger du poids importun de l'estime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille est à la vérité un grand homme, mais dans un genre frivole; il est certain, si l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la poésie, que les deux autres praticiens pourroient se ranger à l'avis du premier: puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poésie: l'art de la procédure, diroit un autre, a bien ses ruses, ses finesses & ses combinaisons, comme tout autre art: Vraiment, répondroit le troisieme, il n'est point d'art plus difficile. Or, dans l'hypothèse très admissible, que, dans cet art si difficile, chacun de ces praticiens se crût le plus habile, sans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le résultat de cette conversation seroit que chacun d'eux se croiroit autant d'esprit que Corneille. Nous sommes par la vanité, & sur-tout par l'ignorance, tellement nécessités à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui (9). Du temps de Thé-

---

(9) Aucun art, aucun talent ne mérite la préférence sur un autre, qu'autant qu'il est réellement plus utile, soit pour amuser, soit pour instruire. Les comparaisons qu'on en fait dans le monde, & les éloges exclusifs qu'on leur prodigue, ne déterminent jamais la préférence qu'on voudroit leur faire obtenir; attendu que ceux avec qui l'on en parle & l'on en dispute,

mistocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du siecle présent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets pris sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la premiere part, adjugea la seconde à Thémistocle; & le peuple crut alors devoir décerner la premiere récompense à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il est donc certain que chacun a nécessairement de soi la plus haute idée; & qu'en conséquence on n'estime jamais dans autrui que son image & sa ressemblance.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit, considéré par rapport à un particulier, c'est que l'esprit n'est que l'assemblage des idées intéressantes pour ce particulier, soit comme instructives, soit comme agréables: d'où il suit que l'intérêt personnel, comme je m'étois proposé de le montrer, est, en ce genre, le seul juge du mérite des hommes.

---

sont toujours intérieurement bien décidés à n'accorder cette préférence qu'à l'art ou au talent qui flatte le plus l'intérêt de son penchant ou de sa vanité. Et cet intérêt ne peut être le même dans tous les hommes.



CHAPITRE V.

De la Probité, par rapport à une société particuliere.

Sous ce point de vue, je dis que la probité n'est que l'habitude plus ou moins grande des actions particulierement utiles à cette petite société. Ce n'est pas que certaines sociétés vertueuses ne paroissent souvent se dépouiller de leur propre intérêt pour porter sur les actions des hommes des jugemens conformes à l'intérêt public; mais elles ne font alors que satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu, & par conséquent qu'obéir, comme toute autre société, à la loi de l'intérêt personnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuses? Ils lui est aussi impossible d'aimer le bien pour le bien, que d'aimer le mal pour le mal (1).

(1) Les déclamations continuelles des moralistes contre la méchanceté des hommes, prouvent le peu de connoissance qu'ils en ont. Les hommes ne sont point méchans, mais soumis à leurs intérêts. Les cris des moralistes ne changeront certainement pas ce ressort de l'univers moral. Ce n'est donc point de la méchanceté des hommes dont il faut se plaindre, mais de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis l'intérêt particulier en opposition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous, c'est que leur législation & leur genre de vie leur inspiroient plus de probité.

Brutus ne sacrifia son fils au salut de Rome, que parce que l'amour paternel avoit sur lui moins de puissance que l'amour de la patrie; il ne fit alors que céder à sa plus forte passion: c'est elle qui, l'éclairant sur l'intérêt public, lui fit appercevoir, dans un parricide si généreux, si propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique ressource qui pût sauver Rome, & l'empêcher de retomber sous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonstances critiques où Rome se trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action servît de fondement à la vaste puissance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté.

Mais comme il est peu de Brutus & de sociétés composées de pareils hommes, c'est dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples, pour prouver que, dans chacune des sociétés, l'intérêt particulier est l'unique distributeur de l'estime accordée aux actions des hommes.

Pour s'en convaincre, qu'on jette les yeux sur un homme qui sacrifie tous ses biens pour sauver de la rigueur des lois un parent, assassin: cet homme passera certainement, dans sa famille, pour très vertueux, quoiqu'il soit réellement très injuste. Je dis très injuste, parce que, si l'espoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une nation, si la certitude du supplice est absolument nécessaire pour y entretenir l'ordre, il est évident qu'une grace accordée à un criminel est, envers le public, une injustice dont se rend complice celui qui sollicite une pareille grace (2).

---

(2) *Je ne suis coupable*, disoit Chilon mourant, *que*

Qu'un ministre, sourd aux sollicitations de ses parens & de ses amis, croye ne devoir élever aux premieres places que des hommes du premier mérite; ce ministre si juste passera certainement, dans sa société, pour un homme inutile, sans amitié, peut être même sans honnêteté. Il faut le dire à la honte du siècle; ce n'est presque jamais qu'à des injustices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux & bienfaisant, que lui prodigue la société dans laquelle il vit (3).

Que, par ses intrigues, un pere obtienne l'emploi de général pour un fils incapable de

---

d'un seul crime : c'est d'avoir, pendant ma magistrature, sauvé de la rigueur des lois un criminel, mon meilleur ami.

Je citerai encore, à ce sujet, un fait rapporté dans le Gulistan. Un Arabe va se plaindre au Sultan des violences que deux inconnus exerçoient dans sa maison. Le Sultan s'y transporte, fait éteindre les lumieres, saisir les criminels, envelopper leur tête d'un manteau; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le Sultan fait rallumer les flambeaux, considere les corps des criminels, leve les mains, & rend grace à Dieu. *Quelle faveur*, lui dit son Visir, *avez vous donc reçue du Ciel?... Visir*, répond le Sultan, *j'ai cru mes fils auteurs de ces violences; c'est pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrît d'un manteau le visage de ces malheureux; j'ai craint que la tendresse paternelle ne me fît manquer à la justice que je dois à mes sujets. Juge si je dois remercier le Ciel, maintenant que je me trouve juste, sans être parricide.*

(3) Le jour où Cléon l'Athénien eut part à l'administration publique, il assembla ses amis, & leur dit qu'il renonçoit à leur amitié; parce qu'elle pouvoit être pour lui une occasion de manquer à son devoir, & de commettre des injustices.

commander; ce pere sera cité, dans sa famille, comme un homme honnête & bienfaisant: cependant, quoi de plus abominable que d'exposer une nation, ou du moins plusieurs de ses provinces, aux ravages qui suivent une défaite, uniquement pour satisfaire l'ambition d'une famille?

Quoi de plus punissable que des sollicitations, contre lesquelles il est impossible qu'un souverain soit toujours en garde? De pareilles sollicitations, qui n'ont que trop souvent plongé les nations dans les plus grands malheurs, sont des sources intarissables de calamités; calamités auxquelles, peut-être, on ne peut soustraire les peuples qu'en brisant entre les hommes tous les liens de la parenté, & déclarant tous les citoyens enfans de l'état. C'est l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autorise une apparence de vertu, d'empêcher la subdivision d'un peuple en une infinité de familles ou de petites sociétés, dont les intérêts, presque toujours opposés à l'intérêt public éteindroient à la fin dans les ames toute espece d'amour pour la patrie.

Ce que j'ai dit prouve suffisamment que, devant le tribunal d'une petite société, l'intérêt est le seul juge du mérite des actions des hommes: aussi n'ajouterois-je rien à ce que je viens de dire, si je ne m'étois proposé l'utilité publique pour but principal de cet ouvrage. Or, je sens qu'un homme honnête, effrayé de l'ascendant que doit nécessairement avoir sur lui l'opinion des sociétés dans lesquelles il vit, peut craindre avec raison d'être, à son insu, souvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matiere, sans indiquer les moyens d'échapper aux séductions, & d'éviter les pieges que l'intérêt des sociétés particulieres tend à la probité des plus honnêtes gens,

& dans lesquels il ne l'a que trop souvent surprise.



CHAPITRE VI.

Des moyens de s'assurer de la vertu.

UN homme est juste, lorsque toutes ses actions tendent au bien public. Ce n'est point assez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un prince a mille places à donner; il faut les remplir; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'est donc uniquement de la justice (1) ou de l'injustice de ses choix que dépend sa vertu. Si, lorsqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par foiblesse, par sollicitation ou par paresse, à un homme médiocre, la préférence sur un homme supérieur; il doit se regarder comme injuste, quelques éloges d'ailleurs que donne à sa probité la société dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'est uniquement l'intérêt public qu'il faut consulter & croire, & non les hommes qui nous environnent. L'intérêt personnel leur fait trop souvent illusion.

---

(1) On couvroit, dans certains pays, d'une peau d'âne, les hommes en place, pour leur apprendre qu'ils ne doivent rien à ce qu'on appelle décence ou faveur, mais tout à la justice.

Dans les cours, par exemple, cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fausseté, & de sottise à la vérité, qu'on y regarde du moins comme une folie, & qu'on y doit toujours regarder comme telle?

Elle y est dangereuse; & les vertus nuisibles seront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grace qu'auprès des prince humains & bons, tels que les Louis XII, le Henri IV. Les comédiens avoient joué le premie sur le théâtre; les courtisans exhortoient le princ à les punir: *Non*, dit-il, *ils me rendent justice, ils me croient digne d'entendre la vérité:* exempl de modération imité depuis par Mr. le duc d'Orléans régent. Ce prince, forcé de mettre quelques impositions sur la province de Languedoc & fatigué des remontrances d'un député de états de cette province, lui répondit avec vivacité: *Et quelles sont vos forces pour vous oppose à mes volontés? Que pouvez-vous faire?....* *Obéir & haïr*, répliqua le député. Réponse noble, qui fait également honneur au député & au prince. Il étoit presque aussi difficile à l'u de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. Ce mêm prince avoit une maîtresse; un gentilhomme l lui avoit enlevée; le prince étoit piqué, & se favoris l'excitoient à la vengeance: *Punissez* disoient-ils, *un insolent.... Je sais*, leur répon dit-il, *que la vengeance m'est facile; un mot suf pour me défaire d'un rival, & c'est ce qui m'em pêche de le prononcer.*

Une pareille modération est trop rare; la vérité est ordinairement trop mal acueillie des princes & des grands, pour séjourner long-tem dans les cours. Comment habiteroit-elle un pay

où la plupart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens, habitués à la bassesse & à la flatterie, donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'usage du monde ? L'on apperçoit difficilement le crime où se trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne soient plus dangereuses, & par conséquent plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui ? Non que je prenne ici le parti des libelles : mais enfin une flatterie peut, à son insu, détourner un bon prince du chemin de la vertu ; lorsqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'est souvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever jusqu'au trône (2). Mais l'intérêt cachera toujours de pareilles vérités aux sociétés particulieres de la cour. Ce n'est, peut-être, qu'en vivant loin de ces sociétés qu'on peut se défendre des illusions qui les séduisent. Il est du moins certain que, dans ces mêmes sociétés, on ne peut conserver une vertu toujours forte & pure, sans avoir habituellement présent à l'esprit le principe de l'utilité publique (3), sans

---

(2) » Ce n'est point, dit le poëte Saadi, la voix timide des Ministres qui doit porter à l'oreille des Rois les plaintes des malheureux ; il faut que le cri du peuple puisse directement percer jusqu'au trône «.

(3) Conséquemment à ce principe, M. de Fontenelle a défini le mensonge : *Taire une vérité qu'on doit.* Un homme sort du lit d'une femme, il en rencontre le mari : *D'où venez-vous ?* lui dit celui-ci. Que lui répondre ? Lui doit-on alors la vérité ? *Non*, dit M. de Fontenelle, *parce qu'alors la vérité n'est utile à personne.* Or, la vérité elle-même est soumise au principe de l'utilité publique. Elle doit présider à la composition de l'histoire, à l'étude des sciences & des arts ; elle doit

avoir une connoiſſance profonde des véritabl intérêts de ce public, par conſéquent de la mo rale & de la politique. La parfaite probité n'e point le partage de la ſtupidité ; une probité ſa lumieres n'eſt, tout au plus, qu'une probité d'ir tention, pour laquelle le public n'a & ne do effectivement avoir aucun égard ; 1°. parce qu n'eſt point juge des intentions ; 2°. parce qu'il r prend, dans ſes jugemens, conſeil que de ſo intérêt.

S'il ſouſtrait à la mort celui qui, par malheu tue ſon ami à la chaſſe, ce n'eſt pas ſeuleme à l'innocence de ſes intentions qu'il fait grace puiſque la loi condamne au ſupplice la ſentinel qui s'eſt involontairement laiſſé ſurprendre a ſommeil. Le public ne pardonne, dans le premi cas, que pour ne point ajouter à la perte d'u citoyen celle d'un autre citoyen ; il ne punit, dar le ſecond, que pour prévenir les ſurpriſes & l malheurs auxquels l'expoſeroit une pareille in vigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à noblesſe de l'ame les lumieres de l'eſprit. Quicor que raſſemble en ſoi ces différens dons de la na ture, ſe conduit toujours ſur la bouſſole de l'utili publique. Cette utilité eſt le principe de toute les vertus humaines, & le fondement de tout les légiſlations. Elle doit inſpirer le légiſlateur

---

ſe préſenter aux grands, & même arracher le voi qui couvre en eux des défauts nuiſibles au public mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuiſe qu'à l'homme même. C'eſt l'affliger ſans utilité ; ſou prétexte d'être vrai, c'eſt être méchant & brutal ; c'e moins aimer la vérité, que ſe glorifier dans l'humilia tion d'autrui.

forcer les peuples à se soumettre à ses lois ; c'est enfin à ce principe qu'il faut sacrifier tous nos sentimens, jusqu'au sentiment même de l'humanité.

L'humanité publique est quelquefois impitoyable envers les particuliers (4). Lorsqu'un vaisseau est surpris par de longs calmes, & que la famine a, d'une voix impérieuse, condamné de tirer au sort la victime infortunée qui doit servir de pâture à ses compagnons, on l'égorge sans remords : ce vaisseau est l'emblême de chaque nation ; tout devient légitime & même vertueux pour le salut public.

La conclusion de ce que je viens de dire, c'est qu'en fait de probité, ce n'est point des sociétés où l'on vit dont il faut prendre conseil ; mais uniquement de l'intérêt public : qui le consulteroit toujours, ne feroit jamais que des actions ou immédiatement utiles au public, ou avantageuses aux particuliers, sans être nuisibles à l'état. Or, de pareilles actions lui sont toujours utiles.

L'homme qui secourt le mérite malheureux, donne, sans contredit, un exemple de bienfaisance conforme à l'intérêt général ; il acquitte la taxe que la probité impose à la richesse.

---

(4) C'est ce principe qui, chez les Arabes, a consacré l'exemple de sévérité que donna le fameux Ziad, gouverneur de Basra. Après avoir inutilement tenté de purger cette ville des assassins qui l'infestoient, il se vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit, la nuit, dans les rues. L'on y arrêta un étranger ; il est conduit devant le tribunal du gouverneur ; il essaye de le fléchir par ses larmes : *Malheureux étranger*, lui dit Ziad, *je dois te paroître injuste, en punissant une contravention à des ordres que tu as pu ignorer ; mais le salut de Basra dépend de ta mort : je pleure, & te condamne.*

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine qu les trésors de la vertueuse opulence.

Qui se conduit par ce princpe, peut se ren dre à lui-même un témoignage avantageux de s probité, peut se prouver qu'il mérite réellemen le titre d'honnête homme : je dis mériter ; car pour obtenir quelque réputation en ce genre il ne suffit pas d'être vertueux ; il faut de plus se trouver, comme les Codrus & les Régulus heureusement placé dans des temps, des cir constances & des postes où nos actions puissen beaucoup influer sur le bien public. Dans tout autre position, la probité d'un citoyen, toujour ignoré du public, n'est pour ainsi dire, qu'un qualité de société particuliere, à l'usage seule ment de ceux avec lesquels il vit.

C'est uniquement par ses talens qu'un homm privé peut se rendre utile & recommandable sa nation. Qu'importe au public la probité d'u particulier (5) ? cette probité ne lui est de pres qu'aucune utilité (6). Aussi juge-t-il les vivan comme la postérité juge les morts : elle ne s'in forme point si Juvenal étoit méchant, Ovid débauché, Annibal cruel, Lucrece impie, Ho race libertin, Auguste dissimulé, & César l

(5) Le Public doit des éloges à la probité d'un par ticulier ; mais il n'aime véritablement que l'espèce di probité qui lui est utile. La premiere sert à l'exemple & quand elle n'est point nuisible à la société, elle es le germe de la probité utile au public, & concour du moins à l'harmonie générale.

(6) Il est permis de faire l'éloge de son cœur, & non celui de son esprit : c'est que le premier ne tire pas à conséquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du public.

femme de tous les maris : c'eſt uniquement leurs talens qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent, avec fureur, contre les vices domeſtiques d'un homme illuſtre, prouvent moins leur amour pour le bien public, que leur envie contre les talens : envie qui prend ſouvent, à leurs yeux, le maſque d'une vertu ; mais qui n'eſt, le plus ſouvent, qu'une envie déguiſée ; puiſqu'en général, ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme ſans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice, que d'honnêtes gens auroient à rougir des ſentimens dont ils ſe targuent, ſi on leur en découvroit le principe & la baſſeſſe !

Peut-être le public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu ; peut-être nos auteurs ſont-ils quelquefois plus ſoigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de leurs mœurs, & prennent-ils exemple ſur Averroës, ce philoſophe, qui ſe permettoit, dit-on, des friponneries, qu'il regardoit non-ſeulement comme peu nuiſibles, mais même comme utiles à ſa réputation : il donnoit, diſoit-il, par-là le change à ſes rivaux, détournoit adroitement ſur ſes mœurs les critiques qu'ils euſſent faites de ſes ouvrages ; critiques qui, ſans doute auroient porté à ſa gloire de plus dangereuſes atteintes.

J'ai, dans ce chapitre, indiqué le moyen d'échapper aux ſéductions des ſociétés particulieres, de conſerver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différens ; & ce moyen conſiſte à prendre dans toutes ſes démarches conſeil de l'intérêt public.



CHAPITRE VII.

De l'esprit, par rapport aux sociétés particu

Ce que j'ai dit de l'esprit par rapport
seul homme, je le dis de l'esprit considér
rapport aux sociétés particulieres. Je ne
terai donc point, à ce sujet, le détail fat
de mes preuves; je montrerai seulement, p
nouvelles applications du même principe
chaque société, comme chaque particulier,
time ou ne méprise les idées des autres so
que par la convenance ou la disconvenanc
ces idées ont avec ses passions, son genre
prit, & enfin le rang que tiennent dans le m
ceux qui composent cette société.

Qu'on produise un fakir dans un cercle
Carites; ce fakir n'y sera-t-il pas regardé
cette pitié méprisante que des ames sensuel
douces ont pour un homme qui perd des p
réels, pour courir après des biens imagin
Que je fasse pénétrer un conquérant dans
traite des philosophes: qui doute qu'il ne
de frivolités leurs spéculations les plus profo
qu'il ne les considere avec le mépris dédai
qu'une ame qui se dit grande, a pour des
qu'elle croit petites, & que la puissance a
la foiblesse. Mais qu'à son tour, je transpo
conquérant au portique: Orgueilleux, lu
le stoïcien outragé, toi qui méprises des
plus hautes que la tienne, apprends que l

de tes desirs est ici celui de nos mépris ; que rien ne paroît grand sur la terre, à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique, c'est du pied des cedres, où s'assied le voyageur, que leur faîte semble toucher aux cieux ; du haut des nues, où plane l'aigle, les hautes futaies rampent comme la bruyere, & n'offrent aux yeux du roi des airs qu'un tapis de verdure déployé sur dés plaines. C'est ainsi que l'orgueil blessé du stoïcien se vengera du dédain de l'ambitieux, & qu'en général se traiteront tous ceux qui seront animés de passions différentes.

Qu'une femme jeune, belle, galante, telle enfin que l'histoire nous peint cette célebre Cléopatre, qui, par la multiplicité de ses beautés, les charmes de son esprit, la variété de ses caresses, faisoit goûter chaque jour à son amant les délices de l'inconstance, & dont enfin la premiere jouissance n'étoit, dit Echard, qu'une premiere faveur ; qu'une telle femme se trouve dans une assemblée de ces prudes, dont la vieillesse & la laideur assurent la chasteté ; on y méprisera ses graces & ses talens : à l'abri de la séduction, sous l'égide de la laideur, ces prudes ne sentent pas combien l'ivresse d'un amant est flatteuse ; avec quelle peine, quand on est belle, on résiste au desir de mettre un amant dans la confidence de mille appas secrets : elles se déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme, & mettront ses foiblesses au rang des plus grands crimes. Mais, si l'une de ces prudes se présente à son tour dans un cercle de coquettes, elle y sera traitée sans aucun des ménagemens que la jeunesse & la beauté doivent à la vieillesse & à la laideur. Pour se venger de sa pruderie, on lui dira que la belle qui céde à

l'amour, & la laide qui lui résiste, ne font toutes deux qu'obéir au même principe de vanité; que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ses attraits, l'autre fuit un délateur de ses disgraces; &, qu'animées toutes deux par le même motif, entre la prude & la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les passions différentes s'insultent réciproquement; & pourquoi le glorieux, qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne, & qui voudroit le voir ramper à ses pieds, est à son tour méprisé des gens éclairés. Insensé, lui diroient-ils volontiers, homme sans mérite & même sans orgueil, de quoi t'applaudis-tu? Des honneurs qu'on te rend? mais ce n'est point à ton mérite, c'est à ton faste & à ta puissance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même; si tu brilles, c'est de l'éclat que réfléchit sur toi la faveur du souverain. Regarde ces vapeurs qui s'élevent de la fange des marécages; soutenues dans les airs, elles s'y changent en nuages éclatans; elles brillent comme toi, mais d'une splendeur empruntée du soleil; l'astre se couche, l'éclat du nuage a disparu.

Si des passions contraires excitent le mépris respectif de ceux qu'elles animent, trop d'opposition dans les esprits produit à peu près le même effet.

Nécessités, comme je l'ai prouvé dans le chapitre IV, à ne sentir dans les autres que les idées analogues à nos idées, comment admirer un genre d'esprit trop différent du nôtre? Si l'étude d'une science ou d'un art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de difficul-

tés, que nous ignorerions sans cette étude, c'est donc pour la science & l'art que nous cultivons, que nous avons nécessairement le plus de cette estime que j'appelle *sentie*.

Notre estime pour les autres arts ou sciences, est toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la science ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le géometre a communément plus d'estime pour le physicien que pour le poëte, qui doit en accorder davantage à l'orateur qu'au géometre.

C'est aussi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illustres, en des genres différens, faire très peu de cas les uns des autres. Pour se convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part, (car il n'y a point de dette plus fidélement acquittée que le mépris) prêtons l'oreille aux discours qui échappent aux gens d'esprit.

Semblables aux vendeurs de Mithridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à soi, & croit les mériter seul. Le romancier se persuade que c'est son genre d'ouvrage qui suppose le plus d'invention & de délicatesse dans l'esprit; le métaphysicien se voit comme la source de l'évidence & le confident de la nature : moi seul, dit-il, je puis généraliser les idées, & découvrir le germe des événemens qui se développent journellement dans le monde physique & moral; & c'est par moi seul que l'homme peut être éclairé. Le poëte, qui regarde les metaphysiciens comme des fous sérieux, les assure que, s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'est retirée, ils n'ont, pour y puiser, que le seau des Danaïdes; que

les découvertes de leur esprit sont douteuses; mais que les agrémens du sien sont certains.

C'est par de tels discours que ces trois hommes se prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres; & si, dans une pareille contestation, ils prenoient un politique pour arbitre: apprenez, leur diroit-il à tous, que les sciences & les arts ne sont que de sérieuses bagatelles & de difficiles frivolités. L'on peut appliquer dans l'enfance, pour donner plus d'exercice à son esprit: mais c'est uniquement la connoissance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & sensé; tout autre objet est petit, & tout ce qui est petit est méprisable : d'où il concluroit que lui seul est digne de l'admiration universelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, supposons qu'un physicien prêtât l'oreille à cette conclusion : tu te trompes, repliqueroit-il à ce politique. Si l'on ne mesure la grandeur de l'esprit que par la grandeur des objets qu'il considere, c'est moi seul qu'on doit réellement estimer. Une seule de mes découvertes change les intérêts des peuples. J'aimante une aiguille, je l'enferme dans une boussole; l'Amérique se découvre, l'on fouille ses mines, mille vaisseaux chargés d'or fendent les mers, abordent en Europe, & la face du monde politique est changée. Toujours occupé de grands objets, si je me recueille dans le silence & la solitude, ce n'est point pour y étudier les petites révolutions des gouvernemens, mais celles de l'univers; ce n'est point pour y pénétrer les frivoles secrets des cours, mais ceux de la nature : je découvre comment les mers ont formé les montagnes, & se sont répandues sur la terre; je mesure, & la

force qui meut les astres, & l'étendue des cercles lumineux qu'ils décrivent dans l'azur du ciel : je calcule leur masse, je la compare à celle de la terre, & je rougis de la petitesse du globe. Or, si j'ai tant de honte de la ruche, juge du mépris que j'ai pour l'insecte qui l'habite : le plus grand législateur n'est à mes yeux que le roi des abeilles.

Voilà par quels raisonnemens chacun se prouve à lui-même qu'il est possesseur du genre d'esprit le plus estimable ; & comment, excités par le desir de le prouver aux autres, les gens d'esprit se déprisent réciproquement, sans s'appercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inspire pour ses pareils, devient le jouet & la risée de ce même public dont il devroit être l'admiration.

Au reste, c'est en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour son esprit. On se moque d'un fleuriste immobile près d'une plate-bande de tulipes ; il tient les yeux toujours fixés sur leurs calices ; il ne voit rien d'admirable sur la terre, que la finesse & le mêlange des couleurs dont il a, par sa culture, forcé la nature à les peindre : chacun est ce fleuriste ; s'il ne mesure l'esprit des hommes que sur la connoissance qu'ils ont des fleurs, nous ne mesurons pareillement notre estime pour eux que sur la conformité de leurs idées avec les nôtres.

Notre estime est tellement dépendante de cette conformité d'idées, que personne ne peut s'examiner avec attention sans s'appercevoir que, si, dans tous les instans de la journée, il n'estime point le même homme précisément au même degré, c'est toujours à quelques-unes de ces

contradictions, inévitables dans le commerc
time & journalier, qu'il doit attribuer la p
tuelle variation du thermometre de son est
aussi tout homme dont les idées ne sont
analogues à celles de la société, en est-il tou
méprisé.

Le philosophe, qui vivra avec des petits-
tres, sera l'imbécille & le ridicule de leu
ciété; il s'y verra joué par le plus mauvais l
fon, dont les plus fades quolibets pass
pour d'excellens mots: car le succès des pla
teries dépend moins de la finesse d'esprit de
auteur, que de son attention à ne ridic
que les idées désagréables à la société. Il e
des plaisanteries comme des ouvrages de
elles sont toujours admirées de la cabale.

Le mépris injuste des sociétés particulier
unes pour les autres, est donc, comme le m
de particulier à particulier, uniquement l'ef
de l'ignorance & de l'orgueil: orgueil sans
condamnable, mais nécessaire & inhérent
nature humaine. L'orgueil est le germe de
de vertus & de talens, qu'il ne faut ni es
de le détruire, ni même tenter de l'affo
mais seulement de le diriger aux choses h
tes. Si je me moque ici de l'orgueil de cer
gens, je ne le fais sans doute que par un
orgueil, peut-être mieux entendu que l
dans ce cas particulier, comme plus con
à l'intérêt général: car la justice de nos jug
& de nos actions n'est jamais que la renc
heureuse de notre intérêt avec l'intérê
blic (1).

(1) L'intérêt ne nous présente des objets q

Si l'estime que les diverses sociétés ont pour certains sentimens & certaines sciences, est différente selon la diversité des passions & du genre d'esprit de ceux qui les composent : qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produise à peu près le même effet ; & que des idées, agréables aux gens d'un certain rang, ne soient ennuyeuses pour des hommes d'un autre état ? Qu'un homme de guerre, un négociant dissertent devant des gens de robe ; l'un, sur l'art des sieges, des campemens & des évolutions militaires ; l'autre, sur le commerce de l'indigo, de la soie, du sucre & du cacao ; ils seront écoutés avec moins de plaisir & d'avidité, que l'homme qui, plus au fait des intrigues du palais, des prérogatives de la magistrature, & de la maniere de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur esprit ou de leur vanité rend plus particuliérement intéressans pour eux.

En général, on méprise jusqu'à l'esprit dans un homme d'un état inférieur au sien. Quelque mérite qu'ait un bourgeois, il sera toujours méprisé d'un homme en place, si cet homme en

---

faces sous lesquelles il nous est utile de les appercevoir. Lorsqu'on en juge conformément à l'intérêt public, ce n'est pas tant à la justesse de son esprit, à la justice de son caractere qu'il en faut faire honneur, qu'au hasard qui nous place dans des circonstances où nous avons intérêt de voir comme le public. Qui s'examine profondément, se surprend trop souvent en erreur pour n'être pas modeste. Il ne s'enorgueillit point de ses lumieres, il ignore sa supériorité. L'esprit est comme la santé ; quand on en a, l'on ne s'en apperçoit point.

place eſt ſtupide; *quoiqu'il n'y ait*, dit Domat, *qu'une diſtinction civile entre le bourgeois & le grand ſeigneur, & une diſtinction naturelle entre l'homme d'eſprit & le grand ſeigneur ſtupide.*

C'eſt donc toujours l'intérêt perſonnel, modifié ſelon la différence de nos beſoins, de nos paſſions, de notre genre d'eſprit & de nos conditions, qui, ſe combinant dans les diverſes ſociétés d'un nombre infini de manieres, produit l'étonnante diverſité des opinions.

C'eſt conſéquemment à cette variété d'intérêt que chaque ſociété a ſon ton, ſa maniere particuliere de juger, & ſon grand eſprit, dont elle feroit volontiers un Dieu, ſi la crainte des jugemens du public ne s'oppoſoit à cette apothéoſe.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'aſſortir. Auſſi n'eſt-il point de ſtupide, s'il apporte une certaine attention au choix de ſa ſociété, qui n'y puiſſe paſſer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par des admirateurs ſinceres; auſſi n'eſt-il point d'homme d'eſprit, s'il ſe répand dans différentes ſociétés, qui ne s'y voie ſucceſſivement traité de fou, de ſage, d'agréable, d'ennuyeux, de ſtupide & de ſpirituel.

La concluſion générale de ce que je viens de dire, c'eſt que l'intérêt perſonnel eſt dans chaque ſociété l'unique appréciateur du mérite des choſes & des perſonnes. Il ne me reſte plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des ſociétés particulieres, telles que celles du grand monde, ne ſont pas toujours les plus eſtimés du public.

CHAPITRE VIII.

De la différence des jugemens du public, & de ceux des sociétés particulieres.

POUR découvrir la cause des jugemens différens que portent sur les mêmes gens le public & les sociétés particulieres, il faut observer qu'une nation n'est que l'assemblage des citoyens qui la composent; que l'intérêt de chaque citoyen est toujours, par quelque lien, attaché à l'intérêt public; que semblable aux astres, qui suspendus dans les déserts de l'espace, y sont mus par deux mouvemens principaux, dont le premier plus lent (1) leur est commun avec tout l'univers, & le second plus rapide leur est particulier; chaque société est aussi mue par deux différentes especes d'intérêt.

Le premier, plus foible, lui est commun avec la société générale, c'est-à dire, avec la nation; & le second, plus puissant, lui est absolument particulier.

Conséquemment à ces deux sortes d'intérêt, il est deux sortes d'idées propres à plaire aux sociétés particulieres.

L'une, dont le rapport, plus immédiat à l'intérêt public, a pour objet le commerce, la politique, la guerre, la législation, les sciences & les arts: cette espece d'idées intéressantes pour

(1) Système des anciens Philosophes.

chacun d'eux en particulier, est en conséquence la plus généralement, mais la plus foiblement estimée de la plupart des sociétés. Je dis de la plupart, parce qu'il est des sociétés, telles que les sociétés académiques, pour qui les idées le plus généralement utiles sont les idées le plus particuliérement agréables, & dont l'intérêt personnel se trouve par ce moyen confondu avec l'intérêt public.

L'autre espece d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque société, c'est-à-dire, à ses goûts, à ses aversions, à ses projets, à ses plaisirs. Plus intéressante & plus agréable, par cette raison, aux yeux de cette société, elle est communément assez indifférente à ceux du public.

Cette distinction admise, quiconque acquiert un très grand nombre d'idées de cette derniere espece, c'est-à-dire, d'idées particuliérement intéressantes pour les sociétés où il vit, y doit être en conséquence regardé comme très spirituel: mais que cet homme s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place, il ne lui paroîtra souvent qu'un homme très médiocre. C'est une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéressantes, il sera moins agréable aux sociétés dans lesquelles il vit; il y paroîtra même quelquefois & lourd & déplacé: mais qu'il s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme supérieur. C'est un colosse monstrueux & même désagréable dans l'attelier du sculpteur, qui, éle-

vé

vé dans la place publique, devient l'admiration des citoyens.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en soi les idées de l'une & de l'autre espece, & n'obtiendroit-on pas à la fois l'estime de la nation & celle des gens du monde ? C'est, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut se livrer pour acquérir des idées intéressantes pour le public, ou pour les sociétés particulieres, est absolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matiere, mais voltiger incessamment de sujets en sujets; il faut avoir des connoissances très variées, & dès-lors très superficielles; savoir de tout, sans perdre son temps à savoir parfaitement une chose; & donner par conséquent à son esprit plus de surface que de profondeur.

Or le public n'a nul intérêt d'estimer des hommes superficiellement universels: peut-être même ne leur rend-il point une exacte justice, & ne se donne-t-il jamais la peine de prendre le toisé d'un esprit partagé en trop de genres différens.

Uniquement intéressé à estimer ceux qui se rendent supérieurs en un genre, & qui avancent à cet égard l'esprit humain, le public doit faire peu de cas de l'esprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'estime générale, donner à son esprit plus de profondeur que de surface, & concentrer, pour ainsi dire, dans un seul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de son esprit. Eh! comment se partager entre ces deux genres d'étude, puisque la vie qu'il faut mener pour suivre l'un ou l'autre, est entiérement dif-

férente ? L'on n'a donc l'une de ces especes d'esprit qu'exclusivement à l'autre.

Si, pour acquérir des idées intéressantes pour le public, il faut, comme je le prouverai dans les chapitres suivans, se recueillir dans le silence & la solitude ; il faut, au contraire, pour présenter aux sociétés particulieres les idées les plus agréables pour elles, se jeter absolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre sans se remplir la tête d'idées fausses & puériles : je dis fausses, parce que tout homme qui ne connoît qu'une seule façon de penser, regarde nécessairement la société comme l'univers par excellence ; il doit imiter les nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur religion, & même leurs habillemens différens ; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de la société, & tomber en conséquence dans les erreurs les plus grossieres. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des sociétés particulieres, doit nécessairement attacher trop d'estime & d'importance à des fadaises.

Or, qui peut se flatter d'échapper à cet égard aux pièges de l'amour-propre, lorsqu'on voit qu'il n'est point de procureur dans son étude, de conseiller dans sa chambre, de marchand dans son comptoir, d'officier dans sa garnison, qui ne croye l'univers occupé de ce qui l'intéresse [2] ?

---

(2) Quel plaideur ne s'extasie pas à la lecture de son factum, & ne la regarde pas comme plus sérieuse & plus importante que celle des ouvrages de Fontenelle & de tous les philosophes qui ont écrit sur la connoiss-

Chacun peut s'appliquer ce conte de la mere *Jésus*, qui, témoin d'une dispute entre la Discrète & la Supérieure, demande au premier qu'elle trouve au parloir : *Savez-vous que la mere Cécile & la mere Thérese viennent de se brouiller ? Mais vous êtes surpris ? Quoi ! tout de bon, vous ignoriez leur querelle ? Et d'où venez-vous donc ?* Nous sommes tous, plus ou moins, la mere Jésus : ce dont notre société s'occupe, c'est ce dont tous les hommes doivent s'occuper ; ce qu'elle pense, croit & dit, c'est l'univers entier qui le pense, le croit & le dit.

Comment un courtisan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales, des intrigues de la cour, de ceux qui s'élevent en

---

sance du cœur & de l'esprit humain ? Les ouvrages de ces derniers, dira-t-il, sont amusans, mais frivoles, & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire sentir quelle importance chacun met à ses occupations, je citerai quelques lignes de la préface d'un livre intitulé : *Traité du Rossignol*. C'est l'auteur qui parle.

» J'ai, dit-il, employé vingt ans à la composition de cet ouvrage : aussi les gens qui pensent comme il faut, ont toujours senti que le plus grand plaisir & le plus pur qu'on puisse goûter en ce monde, est celui qu'on ressent en se rendant utile à la société : c'est le point de vue qu'on doit avoir dans toutes ses actions ; & celui qui ne s'emploie pas, dans tout ce qu'il peut, pour le bien général, semble ignorer qu'il est autant né pour l'avantage des autres que pour le sien propre. Tels sont les motifs qui m'ont engagé à donner au Public ce *Traité du Rossignol* «. L'auteur ajoute, quelques lignes après : » L'amour du bien public, qui m'a engagé à mettre au jour cet ouvrage, ne m'a pas laissé oublier qu'il devoit être écrit avec franchise & sincérité «.

crédit ou qui tombent en disgrace, & qui, dans le cercle étendu de ses sociétés, ne voit personne qui ne soit plus ou moins affecté des mêmes idées; comment, dis-je, ce courtisan ne se persuaderoit-il pas que les intrigues de la cour sont pour l'esprit humain les objets les plus dignes de méditation, & les plus généralement intéressans ? Peut-il imaginer que, dans la boutique la plus voisine de son hôtel, on ne connoît ni lui, ni tous ceux dont il parle; qu'on n'y soupçonne pas même l'existence des choses qui l'occupent si vivement; que, dans un coin de son grenier, loge un philosophe, auquel les intrigues & les cabales que forme un ambitieux pour se faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroissent aussi puériles & moins sensées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boîte de dragées, & pour qui enfin les ambitieux ne sont que de vieux enfans qui ne croyent pas l'être ?

Un courtisan ne devinera jamais l'existence de pareilles idées : s'il venoit à la soupçonner, il seroit comme ce Roi du Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur souverain, & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des Rois, trouva cette réponse si ridicule, qu'il en pâma de rire.

Il est vrai qu'en général les Grands ne sont pas sujets à de pareils soupçons; chacun d'eux croit tenir un grand espace sur la terre, & s'imagine qu'il n'y a qu'une seule façon de penser qui doit faire loi parmi les hommes, & que cette façon de penser est renfermée dans sa société. Si de temps en temps il entend dire qu'il est des opinions différentes des siennes; il ne les apperçoit, pour ainsi dire, que dans un lointain

confus; il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très petit nombre d'insensés. Il est, à cet égard, aussi fou que ce géographe Chinois, qui, plein d'un orgueilleux amour pour sa patrie, dessina une mappemonde, dont la surface étoit presque entiérement couverte par l'Empire de la Chine, sur les confins de laquelle on ne faisoit qu'appercevoir l'Asie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. Chacun est tout dans l'univers; les autres n'y sont rien.

On voit donc que, forcé, pour se rendre agréable aux sociétés particulieres, de se répandre dans le monde, de s'occuper de petits intérêts, & d'adopter mille préjugés, on doit insensiblement charger sa tête d'une infinité d'idées absurdes & ridicules aux yeux du public.

Au reste, je suis bien aise d'avertir que je n'entends point ici, par les gens du monde, uniquement les gens de la Cour: les Turenne, les Richelieu, les Luxembourg, les la Rochefoucault, les Retz, & plusieurs autres hommes de leur espece, prouvent que la frivolité n'est pas l'apanage nécessaire d'un rang élevé; & qu'il faut uniquement entendre par hommes du monde, tous ceux qui ne vivent que dans son tourbillon.

Ce sont ceux-là que le public, avec tant de raison, regarde comme des gens absolument vides de sens; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles & exclusives sur le *bon ton* & le *bel usage*. Je choisis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop souvent son cailletage pour esprit, & le bon sens pour sottise.

CHAPITRE IX.

Du bon ton & du bel usage.

TOUTE société, divisée d'intérêt & de goût, s'accuse respectivement de *mauvais ton;* ce des jeunes gens déplaît aux vieillards; celui l'homme passionné à l'homme froid, & ce du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre plaire également dans toute société, en ce il n'est point d'homme de *bon ton.* Pour l'être il faudroit avoir toutes les connoissances, to les genres d'esprit, & peut-être tous les jargo différens; supposition impossible à faire. L'o ne peut donc entendre par ce mot de *bon t* que le genre de conversation dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doit plaire généralement. Or, le *bon ton*, ainsi défini, n'appartient à nulle classe d'homme en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puisées dans des arts & des sciences telles que la métaphysique, la guerre, la morale, le commerce, la politique, présentent toujours à l'esprit des objets intéressans pour l'humanité. Ce genre de conversation, sans contredit le plus généralement intéressant, n'est pas, comme je l'ai dit, le plus agréable pour chaque société en particulier. Chacune d'elles regarde son ton comme supérieur à celui des gens d'esprit; & celui des gens d'esprit comme supérieur à toute autre espece de ton.

Les sociétés sont à cet égard comme les paysans de diverses provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation; mais qui préferent la langue nationale au patois des autres provinces. Le *bon ton* est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien; & ce ton est celui des gens d'esprit.

J'avouerai cependant, à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes classes d'hommes, en choisir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce seroit, sans contredit, à celle des gens de Cour; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde : tous deux, si j'ose m'exprimer ainsi, parlent souvent à vide, & n'ont peut-être en fait d'idées, aucun avantage l'un sur l'autre; mais le dernier, par la position où il se trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéressantes.

En effet, si les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractere des Rois ont beaucoup d'influence sur le bonheur ou le malheur public; si toute connoissance à cet égard est intéressante, la conversation d'un homme attaché à la Cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe sans parler souvent de ses maîtres, est donc nécessairement moins insipide que celle du bourgeois. D'ailleurs les gens du monde étant en général fort au-dessus des besoins, & n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir, il est encore certain que leur conversation doit à cet égard profiter des avantages de leur état : c'est ce qui rend en général les femmes de la Cour si supérieures aux autres femmes en graces, en esprit, en agrémens, & pourquoi

la classe des femmes d'esprit n'est presque com-posée que de femmes du monde.

Mais si le ton de la Cour est supérieur à cel- de la bourgeoisie, les Grands, n'ayant cepen-dant pas toujours à citer des anecdotes curieu-ses sur la vie privée des Rois, leur conversatio doit le plus communément rouler sur les pré-rogatives de leurs charges, sur celles de leur naissance, sur leurs aventures galantes, & sur les ridicules donnés ou rendus à un souper : o de pareilles conversations doivent être insipides la plupart des sociétés.

Les gens du monde sont donc, vis-à-v d'elles, précisément dans le cas des gens fort-ment occupés d'un métier ; ils en font l'uniq & perpétuel sujet de leur conversation : en con-séquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce q c'est toujours par un mot de mépris qu'un en-nuyé se venge d'un ennuyeux.

On me répondra peut-être qu'aucune socié n'accuse les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plupart des sociétés se taisent à cet égard, c'est que la naissance & les dignités leur en im-posent, les empêchent de manifester leurs sen-timens, & souvent même de se les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on in-terroge sur ce sujet un homme de bon sens : le ton du monde, dira-t-il, n'est le plus souvent qu'un persifflage ridicule. Ce ton, usité à la Cour, y fut sans doute introduit par quelque intrigant, qui, pour voiler ses menées, vouloit parler sans rien dire : dupes de ce persifflage, ceux qui le suivirent, sans avoir rien à cacher, emprunterent le jargon du premier, & crurent dire quelque chose, lorsqu'ils prononçoient des mots assez mélodieusement arrangés. Les gens en

en place, pour détourner les Grands des affaires sérieuses, & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *esprit*, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, si, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots si admirés dans la bonne compagnie, on les traduisoit dans une autre langue, la traduction dissiperoit le prestige, & la plupart de ces bons mots se trouveroient vides de sens. Aussi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillans, un dégoût très marqué, & répete-t-on souvent ce vers de la comédie :

Quand le bon ton *paroît, le* bon sens *se retire.*

Le vrai *bon ton* est donc celui des gens d'esprit, de quelque état qu'ils soient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde, attachés à de trop petites idées, soient à cet égard inférieurs aux gens d'esprit : ils leur sont du moins supérieurs dans la maniere d'exprimer leurs idées. Leur prétention à cet égard paroît, sans contredit, mieux fondée. Quoique les mots en eux-mêmes ne soient ni nobles, ni bas, & que, dans un pays où le peuple est respecté, comme en Angleterre, on ne fasse, ni ne doive faire cette distinction : dans un état monarchique, où l'on n'a nulle considération pour le peuple, il est certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre de ces dénominations, selon qu'ils sont usités ou rejetés à la cour ; & qu'ainsi l'expression des gens du monde doit toujours être élégante ; aussi l'est-elle. Mais la plupart des courtisans ne s'exerçant que sur des

matieres frivoles, le dictionnaire de la langue noble est, par cette raison, très court, & ne suffit pas même au genre du roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire, se trouveroient souvent fort inférieurs aux gens de lettres (3).

A l'égard des sujets qu'on regarde comme sérieux, & qui tiennent aux arts & à la philosophie, l'expérience nous apprend que, sur de tels sujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs pensées (4) : d'où il résulte qu'à l'égard même de l'expression, ils n'ont nulle supériorité sur les gens d'esprit, & qu'ils n'en ont à cet égard sur le commun des hommes, que dans des matieres frivoles sur lesquelles ils sont très exercés, & dont ils ont fait une étude, &, pour ainsi dire, un art particulier; supériorité qui n'est pas encore bien constatée, & que presque tous les hommes s'exagerent, par

---

(3) Ce qui fait le plus d'illusion en faveur des gens du monde, c'est l'air aisé, le geste dont ils accompagnent le discours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne nécessairement l'avantage du rang; ils sont, à cet égard, ordinairement fort supérieurs aux gens de lettres. Or, la déclamation, comme le dit Aristote, est la premiere partie de l'éloquence; ils peuvent donc, par cette raison, avoir, dans des conversations frivoles, l'avantage sur les gens de lettres; avantage qu'ils perdent lorsqu'ils écrivent, non-seulement parce qu'ils ne sont plus alors soutenus du prestige de la déclamation, mais parce que leurs écrits n'ont jamais que le style de leurs conversations, & qu'on écrit presque toujours mal, lorsqu'on écrit comme on parle.

(4) Je ne parle, dans ce chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'esprit n'est point exercé.

le respect méchanique qu'ils ont pour la naissance & pour les dignités.

Au reste, quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention exclusive au *bon ton*, ce ridicule est moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne persuaderoit-il pas aux Grands qu'eux & les gens de leur espece sont doués de l'esprit le plus propre à plaire dans la conversation, puisque ce même orgueil a bien persuadé à tous les hommes en général que la nature n'avoit allumé le soleil que pour féconder dans l'espace ce petit point nommé la Terre, & qu'elle n'avoit semé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits?

On est vain, méprisant, &, par conséquent, injuste, toutes les fois qu'on peut l'être impunément. C'est pourquoi tout homme s'imagine que, sur la terre, il n'est point de partie du monde; dans cette partie du monde, de nation; dans la nation, de province; dans la province, de ville; dans la ville, de société, comparable à la sienne; qui ne se croye encore l'homme supérieur de la société, & qui, de proche en proche, ne se surprenne en s'avouant à lui-même qu'il est le premier homme de l'univers (5). Aussi, quelque folles que soient les prétentions exclusives au *bon ton*, & quelque ridicule que le public donne à ce sujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente & saine philosophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remedes inutiles.

(5) Voyez *le Pédant joué*, comédie de Cyrano de Bergerac.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connoît de l'univers que le rocher ſur lequel il eſt attaché, ne peut juger de ſon étendue; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite ſociété, qui ſe voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connoît qu'une ſeule opinion, poûrroit-il juger du mérite des choſes?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires. L'univers ne nous eſt connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque ſe renferme dans une ſociété, ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, ſur-tout s'ils flattent ſon orgueil.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendue chere?

C'eſt par un effet de la même vanité que les gens du monde ſe croyent les ſeuls poſſeſſeurs du *bel uſage*, qui, ſelon eux, eſt le premier des mérites, & ſans lequel il n'en eſt aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet uſage, qu'ils regardent comme l'uſage du monde par excellence, n'eſt que l'uſage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le roi éternue, tous les courtiſans ſont, par politeſſe, obligés d'éternuer, & où, l'éternuement gagnant de la cour à la ville, & de la ville aux provinces, tout l'empire paroît affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des courtiſans qui ne ſe piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes, qui ne ſe regardent, à cet égard, comme les poſſeſſeurs uniques du bel uſage, & qui ne traitent de mauvaiſe compagnie, ou de nations barbares, tous les particuliers & tous les

peuples dont l'éternuement leur paroît moins harmonieux ?

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité consiste à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le visage, & ne jamais cracher devant son supérieur ?

Les Chiriguanes ne soutiendront-ils pas qu'il faut des culottes, mais que le bel usage est de les porter sous le bras, comme nous portons nos chapeaux ?

Les habitans des Philippines ne diront-ils pas que ce n'est point au mari à faire éprouver à sa femme les premiers plaisirs de l'amour ; que c'est une peine dont il doit, en payant, se décharger sur quelque autre ? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'est encore lors de son mariage, est une fille sans mérite, qui n'est digne que de mépris ?

Ne soutient-on pas au Pégu qu'il est du bel usage & de la décence, qu'un éventail à la main, le roi s'avance dans la salle d'audience, précédé de quatre jeunes gens des plus beaux de la cour, & qui, destinés à ses plaisirs, sont en même temps ses interprètes & les hérauts qui déclarent ses volontés ?

Que je parcoure toutes les nations, je trouverai par-tout des usages différens (6), & chaque

(6) Au royaume de Juida, lorsque les habitans se rencontrent, ils se jettent en bas de leurs hamachs, se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baisent la terre, frappent des mains, se font des complimens ; & se relevent : les agréables du pays croient certainement que leur maniere de saluer est la plus polie.

peuple, en particulier, se croira nécessairement en possession du *meilleur usage*. Or, s'il n'est rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde ; qu'ils fassent quelque retour sur eux-mêmes : ils verront que sous d'autres noms c'est d'eux-mêmes dont ils se moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle ici *usage du monde*, loin de plaire universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement, qu'on transporte successivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre le petit-maître le plus savant dans ce composé de gestes, de propos & de manieres, appellé *usage du monde*, & l'homme sensé, que son ignorance, à cet égard, fait traiter de stupide ou de mauvaise compagnie ; il est certain que ce dernier passera, chez ces divers peuples, pour plus instruit du véritable *usage du monde* que le premier.

Quel est le motif d'un pareil jugement ? C'est que la raison, indépendante des modes & des

---

Les habitans des Manilles disent que la politesse exige qu'en saluant, on plie le corps très bas, qu'on mette ses deux mains sur ses joues, qu'on leve une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le sauvage de la nouvelle Orléans soutient que nous manquons de politesse envers nos Rois : » Lorsque je me présente, dit-il, au grand chef, je le salue par un hurlement, puis je pénètre au fond de sa cabane, sans jeter un seul coup-d'œil sur le côté droit, où le Chef est assis. C'est là que je renouvelle mon salut, en levant mes bras sur ma tête, & en hurlant trois fois. Le Chef m'invite à m'asseoir par un petit soupir : je le remercie par un nouveau hurlement. A chaque question du Chef, je hurle une fois avant que de répondre, & je prends congé de lui, en faisant traîner mon hurlement jusqu'à ce que je sois hors de sa présence «.

coutumes d'un pays, n'eſt nulle part étrangere & ridicule; c'eſt qu'au contraire l'uſage d'un pays, inconnu à un autre pays, rend toujours l'obſervateur de cet uſage d'autant plus ridicule, qu'il y eſt plus exercé, & s'y eſt rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air peſant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont ſouvent joué l'étourderie; qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Eſpagnols, nos petits-maîtres ne paroiſſent d'autant plus ridicules, qu'ils ſeront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel uſage?*

Il eſt donc certain, du moins ſi l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger, que ce qu'ils appellent *uſage du monde*, loin de réuſſir univerſellement, doit au contraire, déplaire le plus généralement; & que cet uſage eſt auſſi différent du vrai *uſage du monde*, toujours fondé ſur la raiſon, que la civilité l'eſt de la vraie politeſſe.

L'une ne ſuppoſe que la ſcience des manieres, & l'autre un ſentiment, fin, délicat & habituel, de bienveillance pour les hommes.

Au reſte, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions excluſives au *bon ton* & au *bel uſage*, il eſt ſi difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les ſociétés du grand monde, ſans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'eſprit, les plus en garde à cet égard, ne ſont pas toujours ſûrs de s'en défendre. Auſſi n'eſt-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le public à placer les agréables au rang des eſprits faux & petits; je dis petits, parce que l'eſprit, qui n'eſt ni grand ni petit, en ſoi, em-

prunte toujours l'une ou l'autre de ces dénominations, de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considere, & que les gens du monde ne peuvent gueres s'occuper que de petits objets.

Il résulte, des deux chapitres précédens, que l'intérêt public est presque toujours différent de celui des sociétés particulieres; qu'en conséquence, les hommes les plus estimés de ces sociétés ne sont pas toujours les plus estimables aux yeux du public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'estime de la part du public, doivent, par leur maniere de vivre & de penser, être souvent désagréables aux sociétés particulieres.

CHAPITRE X.

Pourquoi l'homme admiré du public, n'est pas toujours estimé des gens du monde.

POUR plaire aux sociétés particulieres, il n'est pas nécessaire que l'horison de nos idées soit fort étendu; mais il faut connoître ce qu'on appelle le monde, s'y répandre, l'étudier: au contraire, pour s'illustrer dans quelque art ou quelque science que ce soit, & mériter en conséquence l'estime du public, il faut, comme je l'ai dit plus haut, faire des études très différentes.

Supposons des hommes curieux de s'instruire dans la science de la morale. Ce n'est que par le secours de l'histoire & sur les aîles de la mé-

ditation; qu'ils pourront, selon les forces inégales de leur esprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des villes, l'autre des nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'est qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle se réduit insensiblement, devant un philosophe, à un petit espace, & qu'elle prend à ses yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoise, d'Angloise, de Françoise, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'est de-là que, venant à considérer le spectacle des mœurs, des lois, des coutumes, des religions, & des passions différentes, un homme, devenu presque insensible à l'éloge comme à la satyre des nations, peut briser tous les liens des préjugés, examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, passer sans étonnement du serrail à la chartreuse, contempler avec plaisir l'étendue de la sottise humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne; l'un pour se moquer de la légéreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or, de pareilles idées ne se présentent que dans le silence & la solitude. Si les Muses, disent les poëtes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'est qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les villes; & que les réflexions qu'un homme détaché des petits intérêts des sociétés, y fait sur lui-même, sont des réflexions qui, faites sur l'homme en général, appartiennent & plaisent à l'humanité. Or, dans cette solitude où l'on est, comme malgré soi, porté vers l'étude

des arts & des sciences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits, qui sont l'entretien journalier des gens du monde?

Aussi nos Corneille & nos La Fontaine ont-ils quelquefois paru insipides dans nos soupers de bonne compagnie; leur bonhommie même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient-ils, sous le manteau de la simplicité, reconnoître l'homme illustre? Il est peu de connoisseurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la simplicité d'Agricola, cherchoient le grand homme sous son extérieur modeste, sans pouvoir l'y reconnoître; on sent que, trop heureux d'échapper au mépris des sociétés particulieres, le grand homme, sur-tout s'il est modeste, doit renoncer à l'*estime sentie* de la plupart d'entre elles. Aussi n'est-il que foiblement animé du desir de leur plaire. Il sent confusément que l'estime de ces sociétés ne prouveroit que l'analogie de ses idées avec les leurs; que cette analogie seroit souvent peu flatteuse, & que l'estime publique est la seule digne d'envie, la seule desirable, puisqu'elle est toujours un don de la reconnoissance publique, &, par conséquent, la preuve d'un mérite réel. C'est pourquoi le grand homme, incapable d'aucun des efforts nécessaires pour plaire aux sociétés particulieres, trouve tout possible pour mériter l'estime générale. Si l'orgueil de commander aux rois dédommageoit les Romains de la dureté de la discipline militaire, le noble plaisir d'être estimé console les hommes illustres des injustices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette estime? ils se croient les possesseurs du bien le plus desiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte

pour l'opinion publique, chacun cherche à s'estimer soi-même, & se croit d'autant plus estimable qu'il se voit plus généralement estimé.

Si les besoins, les passions, & sur-tout la paresse n'étouffoient en nous ce desir de l'estime, il n'est personne qui ne fît des efforts pour la mériter, & qui ne desirât le suffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de soi. Aussi le mépris de la réputation, & le sacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune & à la considération, est-il toujours inspiré par le désespoir de se rendre illustre.

On doit vanter ce qu'on a, & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'est un effet nécessaire de l'orgueil; on le révolteroit, si l'on ne paroissoit pas sa dupe. Il seroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme sur les vrais motifs de ses dédains; aussi le mépris ne se porte-t-il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me soit permis de l'observer en passant) lorsqu'il n'est pas né méchant, & lorsque les passions n'offusquent pas les lumieres de sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent, qu'il sera plus éclairé. C'est une vérité dont je me refuse d'autant moins la preuve, qu'en rendant justice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis dans les motifs même de son indulgence, faire plus nettement appercevoir la cause du peu de cas qu'il fait de l'estime des sociétés particulieres, & en conséquence du peu de succès qu'il doit y avoir.

Si le grand homme est toujours le plus indulgent; s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume

adouciſſant de la pitié, & s'il eſt lent à les appercevoir; c'eſt que la hauteur de ſon eſprit ne lui permet pas de s'arrêter ſur les vices & les ridicules d'un particulier, mais ſur ceux des hommes en général. S'il en conſidére les défauts, ce n'eſt point de l'œil malin & toujours injuſte de l'envie; mais de cet œil ſerein avec lequel s'examineroient deux hommes, qui, curieux de connoître le cœur & l'eſprit humain, ſe regarderoient réciproquement comme deux ſujets d'inſtruction & deux cours vivans d'expérience morale: bien différens, à cet égard, de ces demi-eſprits, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poiſon de la jalouſie, & qui, ſans ceſſe à l'affut des défauts d'autrui, perdroient tout leur petit mérite, ſi les hommes perdoient leurs ridicules. Ce n'eſt point à de pareilles gens qu'appartient la connoiſſance de l'eſprit humain. Ils ſont faits pour étendre la célébrité des talens, par les efforts qu'ils ſont pour les étouffer. Le mérite eſt comme la poudre; ſon exploſion eſt d'autant plus forte, qu'elle eſt plus comprimée. Au reſte, quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils ſont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La préſence du mérite les importune; s'ils l'attaquent comme un ennemi, & s'ils ſont méchans, c'eſt qu'ils ſont malheureux; c'eſt qu'ils pourſuivent, dans les talens, l'offenſe que le mérite fait à leur vanité: leurs crimes ne ſont que des vengeances.

Un autre motif d'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoiſſance qu'il a de l'eſprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foibleſſe; au milieu des applaudiſſemens d'un aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de ſe retourner vers ſon ami pour lui demander

s'il n'a pas dit une grande sottise, que, toujours en garde contre sa vanité, il excuse volontiers dans les autres des erreurs dans lesquelles il est quelquefois tombé lui-même. Il sent que c'est à la multitude des sots qu'on doit la création du mot *homme d'esprit*; & qu'en reconnoissance, il doit donc écouter, sans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers se vantent, entre eux & en secret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du mépris qu'il ont, disent-ils, pour l'esprit: ils sont semblables à ces fanfarons d'impiété, qui ne blasphêment qu'en tremblant.

La derniere cause de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la vue nette qu'il a de la nécessité des jugemens humains. Il sait que nos idées sont, si j'ose le dire, des conséquences si nécessaires des sociétés où l'on vit, des lectures qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence supérieure pourroit également, & par les objets qui se sont présentés à nous, deviner nos pensées; &, par nos pensées, deviner le nombre & l'espece des objets que le hasard nous a offerts.

L'homme d'esprit sait que les hommes sont ce qu'ils doivent être; que toute haine contre eux est injuste; qu'un sot porte des sottises, comme le sauvageon des fruits amers; que l'insulter, c'est reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive; que, si l'homme médiocre est stupide à ses yeux, il est fou à ceux de l'homme médiocre: car, si tout fou n'est pas homme d'esprit, du moins tout homme d'esprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence sera donc toujours l'effet de la lumiere, lorsque les passions n'en intercepteront pas l'action. Mais

cette indulgence, principalement fondée ſur la hauteur d'ame qu'inſpire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très indifférent à l'eſtime des ſociétés particulieres. Or, cette indifférence, jointe aux genres différens de vie & d'étude néceſſaires pour plaire, ſoit au public, ſoit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, fera preſque toujours de l'homme de mérite, un homme aſſez déſagréable aux gens du monde.

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit par rapport aux ſociétés particulieres, c'eſt qu'uniquement ſoumiſe à ſon intérêt, chaque ſociété meſure ſur l'échelle de ce même intérêt le degré d'eſtime qu'elle accorde aux différens genres d'idées & d'eſprits. Il en eſt des petites ſociétés comme d'un particulier. A-t-il un procès? ſi ce procès eſt conſidérable, il recevra ſon avocat avec plus d'empreſſement, plus de témoignages de reſpect & d'eſtime, qu'il ne recevroit Deſcartes, Locke ou Corneille. Le procès eſt-il accommodé? c'eſt à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de ſa poſition décidera de la différence de ces réceptions.

Je voudrois, en finiſſant ce chapitre, pouvoir raſſurer le très petit nombre de gens modeſtes, qui, diſtraits par des affaires ou par le ſoin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talens, & ne peuvent, conſéquemment aux principes ci-deſſus établis, ſavoir ſi quant à l'eſprit, ils ſont réellement dignes d'eſtime. Quelque deſir que j'aye, à cet égard, de leur rendre juſtice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand eſprit, ſans ſe diſtinguer par aucun talent, eſt préciſément dans le cas d'un homme qui ſe dit noble ſans avoir

des titres de nobleſſe. Le public ne connoît & n'eſtime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes ? il demande au militaire : quelle victoire avez-vous remportée ? A l'homme en place : quel ſoulagement avez-vous apporté aux miſeres du peuple ? Au particulier : par quel ouvrage avez-vous éclairé l'humanité ? Qui n'a rien à répondre à ces queſtions, n'eſt ni connu, ni eſtimé du public.

Je ſais que, ſéduits par les preſtiges de la puiſſance, par le faſte qui l'environne, par l'eſpoir des graces dont un homme en place eſt le diſtributeur, un grand nombre d'hommes reconnoiſſent machinalement un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, auſſi paſſagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en impoſent point à la ſaine partie du public. A l'abri de toute ſéduction, exempt de tout intérêt, le public juge comme l'étranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme diſtingué par ſes talens : c'eſt celui-là ſeul qu'il recherche avec empreſſement ; empreſſement toujours flatteur pour quiconque en eſt l'objet *(1)*. Lorſqu'on n'eſt point conſtitué en dignité, c'eſt le ſigne certain d'un mérite réel.

---

(1) Nul éloge n'a plus flatté M. de Fontenelle, que la queſtion d'un Suédois, qui, entrant à Paris, demande aux gens de la barriere la demeure de M. de Fontenelle ; ces commis ne la lui peuvent enſeigner. *Quoi* ! dit-il, *vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illuſtres citoyens ? vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

Qui veut ſavoir exactement ce qu'il vaut, ne peut donc l'apprendre que du public, & doit par conſéquent s'expoſer à ſon jugement. On ſait les ridicules qu'à cet égard l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'auteurs, à l'eſtime de leur nation : mais ces ridicules ne ſont nulle impreſſion ſur l'homme de mérite; il les regarde comme un effet de la jalouſie de ces petits eſprits qui s'imaginant que, ſi perſonne ne faiſoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce ſoit, ne peuvent ſouffrir qu'on produiſe de pareils titres. Sans ces titres cependant, perſonne ne mérite, ni n'obtient l'eſtime du public.

Qu'on jette les yeux ſur tous ces grands eſprits ſi vantés dans les ſociétés particulieres; on verra que, placés par le public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'eſprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils ſont de prouver leur ſottiſe, même par de mauvais ouvrages. Auſſi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là même qui promettent le plus, ne ſont, ſi je l'oſe dire, en eſprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que ſoit cette vérité, & quelque raiſon qu'ayent les gens modeſtes de douter d'un mérite qui n'a pas paſſé par la coupelle du public, il eſt pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'eſprit, ſe croire réellement digne de l'eſtime générale; 1°. lorſque c'eſt pour les gens les plus eſtimés du public & des nations étrangeres qu'il ſe ſent le plus d'attrait; 2°. lorſqu'il eſt loué [2], comme dit

(2) Le degré d'eſprit néceſſaire pour nous plaire,

Cicéron

Cicéron, par un homme déja loué; 3°. lorsqu'enfin il obtient l'estime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places, ont déja fait éclater de grands talens : leur estime pour lui suppose une grande analogie entre leurs idées & les siennes; & cette analogie peut être regardée, sinon comme une preuve complète, du moins comme une assez grande probabilité que, s'il se fût comme eux exposé aux regards du public, il eût eu comme eux quelque part à son estime.



CHAPITRE XI.

De la probité, par rapport au public.

Ce n'est plus de la probité par rapport à un particulier ou une petite société, mais de la vraie probité, de la probité considérée par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre. Cette espèce de probité est la seule qui réellement en mérite, & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'est qu'en considérant la probité sous ce point de vue, qu'on peut se former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

Or, sous cet aspect, je dis que le public, comme les sociétés particulieres, est, dans ses

---

est une mesure assez exacte du degré d'esprit que nous avons.

jugemens, uniquement déterminé par le motif de ſon intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui ſont utiles; & qu'il ne proportionne point ſon eſtime pour telle ou telle action ſur le degré de force, de courage ou de généroſité, néceſſaire pour l'exécuter; mais ſur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la préſence d'une armée, un homme ſe batte ſeul contre trois hommes bleſſés; cette action, ſans doute eſtimable, n'eſt cependant qu'une action dont mille de nos grenadiers ſont capables, & pour laquelle ils ne feroient jamais cités dans l'hiſtoire; mais que le ſalut d'un empire, qui doit ſubjuguer l'univers, ſe trouve attaché au ſuccès de ce combat, Horace eſt un héros : l'admiration de ſes concitoyens, & ſon nom célébré dans l'hiſtoire, paſſe aux ſiècles les plus reculés.

Que deux perſonnes ſe précipitent dans un gouffre; c'eſt une action commune à Sapho & à Curtius : mais la premiere s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour, & le ſecond pour ſauver Rome; Sapho eſt une folle, & Curtius un héros. En vain quelques philoſophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie; le public, plus éclairé qu'eux ſur ſes véritables intérêts, ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le ſont à ſon profit.



CHAPITRE XII.

De l'esprit, par rapport au public.

APPLIQUONS à l'esprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que, toujours le même dans ses jugemens, le public ne prend jamais conseil que de son intérêt ; qu'il ne proportionne point son estime pour les différens genres d'esprit à l'inégale difficulté de ces genres, c'est-à-dire, au nombre & à la finesse des idées nécessaires pour y réussir, mais seulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un Général ignorant gagne trois batailles sur un Général encore plus ignorant que lui, il sera, du moins pendant sa vie, revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand peintre, que par une grande supériorité sur des hommes habiles, & qu'en excellant dans un art, sans doute moins nécessaire, mais peut-être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus difficile, parce qu'à l'ouverture de l'histoire, on voit une infinité d'hommes, tels que les Epaminondas, les Lucullus, les Alexandre, les Mahomet, les Spinola, les Cromwel, les Charles XII, obtenir la réputation de grands capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées, & qu'aucun peintre, quelque heureuse disposition qu'il ait reçue de la nature, n'est cité entre les peintres illustres, s'il n'a du moins consommé

dix ou douze ans de sa vie en études préliminaires de cet art. Pourquoi donc accorder plus d'estime au général ignorant qu'au peintre habile ?

Cet inégal partage de gloire, si injuste en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur nation. Qu'on se demande encore pourquoi le public donne au négociateur habile le titre d'esprit supérieur qu'il refuse à l'avocat célèbre ? L'importance des affaires dont on charge le premier prouve-t-elle en lui quelque supériorité d'esprit sur le second ? Ne faut-il pas souvent autant de sagacité & de finesse pour discuter les intérêts & terminer les procès de deux seigneurs de paroisse, que pour pacifier deux nations ? Pourquoi donc le public, si avare de son estime envers l'avocat, en est-il si prodigue envers le négociateur ? C'est que le public, toutes les fois qu'il n'est pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque superstition, est, sans s'en appercevoir, capable de faire, sur ce qui l'intéresse, les raisonnemens les plus fins. L'instinct, qui lui fait tout rapporter à son intérêt, est comme l'éther, qui pénetre tous les corps sans y faire aucune impression sensible. Il a moins besoin de peintres & d'avocats célèbres, que de généraux & de négociateurs habiles ; il attachera donc aux talens de ces derniers le prix d'estime nécessaire pour engager toujours quelque citoyen à les acquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra toujours l'intérêt présider à la distribution que le public fait de son estime.

Lorsque les Hollandois érigent une statue à ce Guillaume Buckelst qui leur avoit donné le

ſecret de ſaler & d'encaquer les harengs, ce n'eſt point à l'étendue de génie néceſſaire pour cette découverte qu'ils déferent cet honneur, mais à l'importance du ſecret & aux avantages qu'il procure à la nation.

Dans toute découverte, cet avantage en impoſe tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens ſenſés.

Lorſque les petits Auguſtins députerent à Rome pour obtenir du ſaint Siège la permiſſion de ſe couper la barbe, qui ſait ſi le pere Euſtache n'employa pas dans cette négociation autant de fineſſe & d'eſprit que le préſident Jeannin dans ſes négociations de Hollande? Perſonne ne peut rien affirmer à ce ſujet. A quoi donc attribuer le ſentiment du rire ou de l'eſtime qu'excitent ces deux négociations différentes, ſi ce n'eſt à la différence de leurs objets? Nous ſuppoſons toujours de grandes cauſes à de grands effets. Un homme occupe une grande place; par la poſition où il ſe trouve, il opere de grandes choſes avec peu d'eſprit: cet homme paſſera, près de la multitude, pour ſupérieur à celui qui, dans un poſte inférieur & des circonſtances moins heureuſes, ne peut qu'avec beaucoup d'eſprit exécuter de petites choſes. Ces deux hommes feront comme des poids inégaux appliqués à différens points d'un long levier, où le poids plus léger, placé à une des extrémités, enleve un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or, ſi le public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après ſon intérêt, & s'il eſt indifférent à toute autre eſpèce de conſidération; ce même public, admirateur enthouſiaſte des arts qui lui ſont utiles, ne doit point exiger des ar-

tistes qui les cultivent, ce haut degré de perfection auquel il veut absolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des arts moins utiles, & dans lesquels il est souvent plus difficile de réussir. Aussi les hommes, selon qu'ils s'appliquent à des arts plus ou moins utiles, sont-ils comparables à des outils grossiers, ou à des bijoux : les premiers sont toujours jugés bons, quand l'acier en est bien trempé, & les seconds ne sont estimés qu'autant qu'ils sont parfaits. C'est pourquoi notre vanité est en secret toujours d'autant plus flattée d'un succès, que nous obtenons ce succès dans un genre moins utile au public, où l'on mérite plus difficilement son approbation, dans lequel enfin la réussite suppose nécessairement plus d'esprit & de mérite personnel.

En effet, de quelles préventions différentes le public n'est-il pas affecté, lorsqu'il pese le mérite ou d'un auteur, ou d'un général ? Juge-t-il le premier ? il le compare à tous ceux qui ont excellé dans son genre, & ne lui accorde son estime qu'autant qu'il surpasse ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un général ? il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion, les César, ou les Sertorius. Qu'un poëte dramatique fasse une bonne tragédie sur un plan déja connu, c'est, dit-on, un plagiaire méprisable ; mais qu'un général se serve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des stratagêmes d'un autre général, il n'en paroît souvent que plus estimable.

Qu'un auteur remporte un prix sur soixante concurrens, si le public n'avoue point le mérite de ces concurrens, ou si leurs ouvrages

ſont foibles, l'auteur & ſon ſuccès ſont bientôt oubliés.

Mais quand le général a triomphé, le public, avant que de le couronner, a-t-il jamais conſtaté l'habileté & la valeur des vaincus? Exige-t-il d'un général ce ſentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de Mr. de Turenne, détermina Mr. de Montecuculli à quitter le commandement des armées? *On ne peut plus*, diſoit-il, *m'oppoſer d'ennemi digne de moi.*

Le public peſe donc à des balances très différentes le mérite d'un auteur & celui d'un général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité, que ſouvent il admire dans l'autre? C'eſt qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un écrivain, & qu'il en peut tirer de très grands de celle d'un général, dont l'ignorance eſt quelquefois couronnée du ſuccès. Il eſt donc intéreſſé à priſer dans l'un ce qu'il mépriſe dans l'autre.

D'ailleurs, ſi le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & ſi les grandes places ſont rarement remplies par de grands hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entrepriſes toute la prudence & l'activité dont ils ſont capables, il faut néceſſairement les flatter de l'eſpoir d'une grande gloire. Cet eſpoir ſeul peut élever juſqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y euſſent jamais atteint, ſi le public, trop ſévere appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de ſon eſtime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cauſe de l'indulgence ſecrète avec laquelle le public juge les gens en place; indulgence quelquefois aveugle dans le peuple,

mais toujours éclairée dans l'homme d'esprit. Il sait que les hommes sont les disciples des objets qui les environnnent; que la flatterie, assidue auprès des grands, préside à toutes les instructions qu'on leur donne; & qu'ainsi l'on ne peut, sans injustice, leur demander autant de talens & de vertus qu'on en exige d'un particulier.

Si le spectateur éclairé siffle au théâtre François ce qu'il applaudit aux Italiens; si dans une belle femme & un joli enfant tout est grace, esprit & gentillesse; pourquoi ne pas traiter les grands avec la même indulgence? On peut légitimement admirer en eux des talens qu'on trouve communément chez un particulier obscur, parce qu'il leur est plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs, comme les jolies femmes par les galans; occupés d'ailleurs de mille plaisirs, distraits par mille soins, ils n'ont point, comme un philosophe, le loisir de penser, d'acquérir un grand nombre d'idées [1], ni de reculer, & les bornes de leur esprit, & celles de l'esprit humain. Ce n'est point aux grands qu'on doit les découvertes dans les arts & les sciences; leur main n'a pas levé le plan de la

---

(1) C'est vraisemblablement ce qui a fait avancer à M. Nicole que Dieu avoit fait le don de l'esprit aux gens d'une condition commune, *pour les dédommager*, disoit-il, *des autres avantages que les Grands ont sur eux*. Quoi qu'en dise M. Nicole, je ne crois pas que Dieu ait condamné les Grands à la médiocrité. Si la plupart d'entr'eux sont peu éclairés, c'est par choix, c'est qu'ils sont ignorans, & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'est pas de l'intérêt des petits que les Grands soient sans lumieres.

terre & du ciel, n'a point conſtruit des vaiſſeaux, édifié des palais, forgé le ſoc des charrues, ni même écrit les premieres lois : ce ſont les philoſophes qui, de l'état de ſauvage, ont porté les ſociétés au point de perfection où maintenant elles ſemblent parvenues. Si nous n'euſſions été ſecourus que par les lumieres des hommes puiſſans, peut-être n'auroit-on point encore de bled pour ſe nourrir, ni de ciſeaux pour ſe faire les ongles.

La ſupériorité d'eſprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le diſcours ſuivant, d'un certain concours de circonſtances où les petits ſont rarement placés, mais dans lequel il eſt preſque impoſſible que les grands ſe rencontrent. On doit donc juger les grands avec indulgence, & ſentir que, dans une grande place, un homme médiocre eſt un homme très rare.

Auſſi le public, ſurtout dans les temps de calamités, leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point déſeſpéré du ſalut de la république! En des circonſtances pareilles à celles où ſe trouvoient alors les Romains, l'homme d'un vrai mérite eſt un dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours; ſi ce héros, élu général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois, qu'il vainquit au pied du capitole; Camille, pareil alors à cent autres capitaines, n'eût point eu le titre de ſecond fondateur de Rome. Si dans des temps de proſpérité, Mr. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un

moment où la France n'eût point été ouverte à l'ennemi, la victoire eût été moins importante, la reconnoissance du public moins vive, & la gloire du Général moins grande.

La conclusion de ce que j'ai dit, c'est que le public ne juge que d'après son intérêt : perd-on cet intérêt de vue ? nulle idée nette de la probité, ni de l'esprit.

Si les nations enchaînées sous un pouvoir despotique, sont le mépris des autres nations; si, dans les empires du Mogol & de Maroc, on voit très peu d'hommes illustres; c'est que l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en soi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considere. Or, dans la plupart des gouvernemens arbitraires, les citoyens ne peuvent, sans déplaire au despote, s'occuper de l'étude du droit de nature, du droit public, de la morale & de la politique. Ils n'osent remonter, en ce genre, jusqu'aux premiers principes de ces sciences, ni s'élever à de grandes idées; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands esprits. Mais, si tous les jugemens du public sont soumis à la loi de son intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général, la cause de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du public. Pour cet effet, je poursuis le parallele commencé entre le général & l'auteur, & je me fais cette question : Si l'art militaire, de tous les arts, est le plus utile, pourquoi tant de Généraux, dont la gloire éclipsoit, de leur vivant, celle de tous les hommes illustres en d'autre

genres, ont-ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, ensevelis dans la même tombe, lorsque la gloire des auteurs, leurs contemporains, conserve encore son premier éclat? La réponse à cette question, c'est que, si l'on en excepte les capitaines qui ont réellement perfectionné l'art militaire, & qui, tels que les Pyrrhus, les Annibal, les Gustave, les Condé, les Turenne, doivent, en ce genre, être mis au rang des modèles & des inventeurs; tous les Généraux moins habiles que ceux-là, cessant, à leur mort, d'être utiles à leur nation, n'ont plus de droit à sa reconnoissance, ni, par conséquent, à son estime. Au contraire, en cessant de vivre, les auteurs n'ont pas cessé d'être utiles au public; ils ont laissé entre ses mains les ouvrages qui leur avoient déja mérité son estime: or, comme la reconnoissance doit subsister autant que le bienfait, leur gloire ne peut s'éclipser qu'au moment que leurs ouvrages cesseront d'être utiles à leur patrie. C'est donc uniquement à la différente & inégale utilité dont l'Auteur & le Général paroissent au public après leur mort, qu'on doit attribuer cette successive supériorité de gloire, qu'en des temps différens ils obtiennent tour-à-tour l'un sur l'autre.

Voilà par quelle raison tant de rois, déifiés sur le trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort: voilà pourquoi le nom des écrivains illustres, qui, de leur vivant, se trouve si rarement à côté de celui des princes, s'est, à la mort de ces écrivains, si souvent confondu avec ceux des plus grands rois; pourquoi le nom de Confucius est plus connu, plus respecté en Europe que celui d'aucun des em-

pereurs de la Chine; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguſte.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des temps; qu'on ſe demande pourquoi le ſavant illuſtre eſt moins eſtimé de ſa nation que le miniſtre habile; & par quelle raiſon un Roſny, plus honoré chez nous qu'un Deſcartes, eſt moins conſidéré de l'étranger : c'eſt, répondrai-je, qu'un grand miniſtre n'eſt gueres utile qu'à ſon pays; & qu'en perfectionnant l'inſtrument propre à la culture des arts & des ſciences, en habituant l'eſprit humain à plus d'ordre & de juſteſſe, Deſcartes s'eſt rendu plus utile à l'univers, & doit par conſéquent en être plus reſpecté.

Mais, dira-t-on, ſi dans tous leurs jugements, les nations ne conſultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le laboureur & le vigneron, plus utiles ſans doute que le poëte & le géomètre, en ſeroient-ils moins eſtimés?

C'eſt que le public ſent confuſément que l'eſtime eſt, entre ſes mains, un tréſor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une diſtribution ſage & ménagée; que, par conſéquent, il ne doit point attacher d'eſtime à des travaux dont tous les hommes ſont capables. L'eſtime, alors devenue trop commune, perdroit, pour ainſi dire, toute ſa vertu; elle ne féconderoit plus les germes d'eſprit & de probité répandus dans toutes les ames, & ne produiroit plus enfin ces hommes illuſtres dans tous les genres, qu'anime à la pourſuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le public apperçoit donc qu'à l'égard de l'agriculture, c'eſt l'art & non l'artiſte qu'il doit honorer; & que, s'il a

jadis, ſous les noms de Cérès & de Bacchus, déifié le premier laboureur & le premier vigneron, cet honneur, ſi juſtement accordé aux inventeurs de l'agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout pays où le payſan n'eſt point ſurchargé d'impôts, l'eſpoir du gain attaché à celui de la récolte, ſuffit pour l'engager à la culture des terres; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déja fait voir Mr. Duclos [2], il eſt de l'intérêt des nations de proportioner leur eſtime, non-ſeulement à l'utilité d'un art, mais encore à ſa difficulté.

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de la *Bibliothèque orientale*, ne ſoit auſſi inſtructif, auſſi agréable, &, par conſéquent, auſſi utile qu'une excellente tragédie? Pourquoi donc le public a-t-il plus d'eſtime pour le poëte tragique que pour le ſavant compilateur? C'eſt qu'aſſuré, par le grand nombre des entrepriſes comparé au petit nombre des ſuccès, de la difficulté du genre dramatique, le public ſent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon & des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs ſuccès, & qu'au contraire, il ſuffit d'honorer les ſimples compilateurs du plus foible genre d'eſtime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes ſont capables, & qui ne ſont proprement que l'œuvre du temps & de la patience.

---

(2) Voyez ſon excellent ouvrage, intitulé: *Conſidérations ſur les Mœurs de ce ſiècle.*

Parmi les savans, tous ceux qui, totalement privés des lumieres philosophiques, ne font que rassembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, sont, par rapport à l'homme d'esprit, ce que les tireurs de pierre sont par rapport à l'architecte; ce sont eux qui fournissent les matériaux des édifices; sans eux, l'architecte seroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons architectes; tous sont propres à tirer la pierre : il est donc de l'intérêt du public d'accorder aux premiers une paye d'estime proportionnée à la difficulté de leur art. C'est par ce même motif, & parce que l'esprit d'invention & de systême ne s'acquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations, qu'on attache plus d'estime à ce genre d'esprit qu'à tout autre; & qu'enfin, dans tous les genres d'une utilité à-peu-près pareille, le public proportionne toujours son estime à l'inégale difficulté de ces divers genres.

Je dis d'une utilité à-peu-près pareille; parce que, s'il étoit possible d'imaginer une sorte d'esprit absolument inutile, quelque difficile qu'il fût d'y exceller, le public n'accorderoit aucune estime à un pareil talent; il traiteroit celui qui l'auroit acquis, comme Alexandre traita cet homme, qui devant lui, dardoit, dit-on, avec une adresse merveilleuse, des grains de millet à travers le trou d'une aiguille, & qui n'obtint de l'équité du prince qu'un boisseau de millet pour récompense.

La contradiction, qu'on croit quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugemens du public, n'est donc jamais qu'apparente. L'inté-

rêt public, comme je m'étois proposé de le prouver, est donc le seul distributeur de l'estime accordée aux différentes sortes d'esprit.



CHAPITRE XIII.

De la probité, par rapport aux siecles & aux peuples divers.

DANS tous les siecles & les pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à sa nation. Quelque certaine que soit cette proposition, pour en faire sentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes & précises de la vertu.

Pour cet effet, j'exposerai les deux sentimens qui, sur ce sujet, ont jusqu'à présent partagé les moralistes.

Les uns soutiennent que nous avons de la vertu une idée absolue & indépendante des siecles & des gouvernemens divers; que la vertu est toujours une, & toujours la même. Les autres soutiennent, au contraire, que chaque nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais inintelligibles du platonisme. La vertu, selon eux, n'est autre chose que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau essentiel. Mais ce beau est un mystere, dont ils ne peuvent donner l'idée précise: aussi n'établissent-ils point leur systême sur la connoissance que l'histoire nous donne du cœur & de l'esprit humain.

Les seconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raisonnemens, c'est-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers, font voir qu'une action vertueuse au Nord, est vicieuse au Midi, & en concluent que l'idée de la vertu est purement arbitraire.

Telles sont les opinions de ces deux especes de philosophes. Ceux-là, pour n'avoir pas consulté l'histoire, errent encore dans le dédale d'une métaphysique de mots : ceux-ci, pour n'avoir point assez profondément examiné les faits que l'histoire présente, ont pensé que le caprice seul décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux sectes de philosophes se sont également trompées ; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient considéré d'un œil attentif l'histoire du monde. Alors ils auroient senti que les siecles doivent nécessairement amener, dans le physique & le moral, des révolutions qui changent la face des empires ; que, dans les grands bouleversemens, les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changemens ; que les mêmes actions peuvent lui devenir successivement utiles & nuisibles, &, par conséquent, prendre tour-à-tour le nom de vertueuses & de vicieuses.

Conséquemment à cette observation, s'ils eussent voulu se former de la vertu une idée purement abstraite & indépendante de la pratique, ils auroient reconnu que, par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre que le desir du bonheur général ; que, par conséquent, le bien public est l'objet de la vertu, & que les actions qu'elle commande sont les moyens dont elle se sert pour

remplir cet objet; qu'ainsi l'idée de la vertu n'est point arbitraire; que, dans les siecles & les pays divers, tous les hommes, du moins ceux qui vivent en société, ont dû s'en former la même idée; & qu'enfin, si les peuples se la représentent sous des formes différentes, c'est qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle se sert pour remplir son objet.

Cette définition de la vertu en donne, je pense, une idée nette, simple, & conforme à l'expérience; conformité qui peut seule constater la vérité d'une opinion.

La pyramide de Vénus-Uranie, dont la cime se perdoit dans les cieux, & dont la base étoit appuyée sur la terre, est l'emblême de tout systême, qui s'écroule à mesure qu'on l'édifie, s'il ne porte sur la base inébranlable des faits & de l'expérience. C'est aussi sur des faits, c'est-à-dire, sur la folie & la bizarrerie jusqu'à présent inexplicables des lois & des usages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque stupides qu'on suppose les peuples, il est certain qu'éclairés par leurs intérêts, ils n'ont point adopté sans motifs les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diversité des intérêts des peuples: en effet, s'ils ont toujours confusément entendu, par le mot de vertu, le desir du bonheur public; s'ils n'ont en conséquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la patrie; & si l'idée d'utilité a toujours été secrétement associée à l'idée de vertu; on peut assurer que les coutumes les plus ridicules, & même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour

fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte ; l'on n'y punissoit que la mal-adresse du voleur surpris (1) : quoi de plus bizarre que cette coutume ? Cependant, si l'on se rappelle les lois de Lycurgue, & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent dans une république où les lois ne donnoient cours qu'à une monnoie d'un fer lourd & cassant, on sentira que les vols de poules & de légumes étoient les seuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adresse, souvent niés avec fermeté (2), de pareils vols entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance : la loi qui permettoit le vol, pouvoit donc être très utile à ce peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahison des Ilotes, que de l'ambition des Perses, & qui ne pouvoit opposer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces

(1) Le vol est pareillement en honneur au royaume de Congo ; mais il ne doit point être fait à l'insu du possesseur de la chose volée : il faut tout ravir de force. Cette coutume, disent-ils, entretient le courage des peuples. Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le vol ; & leur maniére de vivre exigeoit qu'on le punît sévérement : leurs troupeaux erroient çà & là dans les plaines ; quelle facilité à dérober, & quel désordre, si l'ón eût toléré de pareils vols ! Aussi, dit Aristote, a-t-on chez eux établi la loi pour gardienne des troupeaux.

(2) Tout le monde sait le trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien, qui, plutôt que d'avouer son larcin, se laissa, sans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé & caché sous sa robe.

deux vertus. Il eſt donc certain que le vol, nuiſible à tout peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

A la fin de l'hiver, lorſque la diſette des vivres contraint le ſauvage à quitter ſa cabane, & que la faim lui commande d'aller à la chaſſe faire de nouvelles proviſions, quelques-unes des nations ſauvages s'aſſemblent avant leur départ, font monter leurs ſexagénaires ſur des chênes, & font ſecouer ces chênes par des bras nerveux; la plupart des vieillards tombent, & ſont maſſacrés dans le moment même de leur chûte. Ce fait eſt connu, & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume: cependant, quelle ſurpriſe, lorſqu'après avoir remonté à ſon origine, on voit que le ſauvage regarde la chûte de ces malheureux vieillards comme la preuve de leur impuiſſance à ſoutenir les fatigues de la chaſſe! Les laiſſera-t-il dans des cabanes ou des forêts en proie à la famine ou aux bêtes féroces? Il aime mieux leur épargner la durée & la violence des douleurs, &, par des parricides prompts & néceſſaires, arracher leurs peres aux horreurs d'une mort trop cruelle & trop lente. Voilà le principe d'une coutume ſi exécrable; voilà comme un peuple vagabond, que la chaſſe & le beſoin de vivres retiennent ſix mois dans des forêts immenſes, ſe trouve, pour ainſi dire, néceſſité à cette barbarie; & comment, en ces pays, le parricide eſt inſpiré & commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur (3).

---

(3) Au royaume de Juida, en Afrique, on ne donne aucun ſecours aux malades; ils guériſſent comme

Mais, sans avoir recours aux nations sauvages, qu'on jette les yeux sur un pays policé, tel que la Chine; qu'on se demande pourquoi l'on y donne aux peres le droit de vie & de mort sur leurs enfans, & l'on verra que les terres de cet empire, quelque étendues qu'elles soient, n'ont pu quelquefois subvenir qu'avec peine aux besoins de ses nombreux habitans: or, comme la trop grande disproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres occasionneroit nécessairement des guerres funestes à cet empire, & peut-être même à l'univers, on conçoit que, dans un instant de disette, & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la nation Chinoise, humaine dans ses intentions, mais barbare dans le choix des moyens, a pu, par le sentiment d'une humanité peu éclairée, regarder ces cruautés comme nécessaires au repos du monde. *J'y sacrifie*, s'est-elle dit, *quelques victimes infortunées, auxquelles l'enfance & l'ignorance dérobent la connoissance & les horreurs de la mort, en quoi consiste peut-être ce qu'elle a de plus redoutable* (4).

---

ils peuvent; &, lorsqu'ils sont rétablis, ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainsi abandonnés.

Les habitans de Congo tuent les malades qu'ils imaginent ne pouvoir en revenir : c'est, disent-ils, pour leur épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'isle Formose, lorsqu'un homme est dangereusement malade, on lui passe un nœud coulant au col, & on l'étrangle, pour l'arracher à la douleur.

(4) La maniere de se défaire des filles, dans les pays catholiques, est de les forcer à prendre le voile : plusieurs passent ainsi une vie malheureuse, en proie au désespoir. Peut-être notre coutume, à cet égard, est-elle plus barbare que celle des Chinois.

C'est, sans doute, au desir de s'opposer à la trop grande multiplication des hommes, &, par conséquent, à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains peuples d'Afrique conservent encore aujourd'hui pour des solitaires, qui s'interdisent avec les femmes le commerce qu'ils se permettent avec les brutes.

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public, & le desir de protéger la pudique beauté contre les attentats de l'incontinence, qui jadis engagea les Suisses à publier un édit par lequel il étoit non-seulement permis, mais même ordonné à chaque prêtre de se pourvoir d'une concubine (5).

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchissoient par le poison du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remède aussi odieux que le mal, engagea le législateur à pourvoir à la sûreté des maris, en forçant les femmes de se brûler sur le tombeau de leurs époux (6).

---

(5) Zwingle, en écrivant aux Cantons Suisses, leur rappelle l'édit fait par leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque prêtre d'avoir sa concubine, de peur qu'il n'attentât à la pudicité de son prochain. *Fra. Paolo. Hist. du Conc. de Trente, lib. I.*

Il est dit au dix-septieme canon du concile de Tolède: *Que celui qui se contente d'une seule femme à titre d'épouse ou de concubine, à son choix, ne sera pas rejeté de la communion.* C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute insulte, qu'alors l'église toléroit les concubines.

(6) Les femmes de Mézurado sont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bûcher; mais elles font en même temps tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

D'accord avec mes raisonnemens, tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles & les plus folles, ont toujours pris leur source dans l'utilité réelle ou du moins apparente du public.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules : oui, parce que nous ignorons les motifs de leur établissement, & parce que ces coutumes, consacrées par leur antiquité ou par la superstition, ont par la négligence ou la foiblesse des gouvernemens, subsisté long-temps après que les causes de leur établissement avoient disparu.

Lorsque la France n'étoit, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt, qui doute que ces donations de terres en friche faites aux ordres religieux, ne dussent alors être permises, & que la prorogation d'une pareille permission ne fût maintenant aussi absurde & aussi nuisible à l'état qu'elle pouvoit être sage & utile, lorsque la France étoit encore inculte ? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages passagers, sont comme des échaffauds, qu'il faut abattre quand les palais sont élevés.

Rien de plus sage au fondateur de l'empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil, & de leur persuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit dictées le dieu son pere. Ce mensonge imprimoit aux sauvages plus de respect pour sa législation ; ce mensonge étoit donc trop utile à cet état naissant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux : mais, après avoir assis les fondemens d'une bonne législation, après s'être assuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les loix seroient toujours observées,

il falloit que, moins orgueilleux ou plus éclairé, ce législateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts de ses peuples, & les changemens qu'en conséquence il faudroit faire dans ses lois; qu'il déclarât à ces mêmes peuples, par lui ou par ses successeurs, le mensonge utile & nécessaire dont il s'étoit servi pour les rendre heureux; que, par cet aveu, il ôtât à ses lois le caractere de divinité, qui, les rendant sacrées & inviolables, devoit s'opposer à toute réforme, & qui peut-être eût un jour rendu ces mêmes lois nuisibles à l'état, si, par le débarquement des Européens, cet empire n'eût été détruit presque aussi-tôt que formé.

L'intérêt des états est, comme toutes les choses humaines, sujet à mille révolutions. Les mêmes lois & les mêmes coutumes deviennent successivement utiles & nuisibles au même peuple; d'où je conclus que ces lois doivent être tour-à-tour adoptées & rejetées, & que les mêmes actions doivent successivement porter les noms de vertueuses ou de vicieuses; proposition qu'on ne peut nier, sans convenir qu'il est des actions à la fois vertueuses & nuisibles à l'état, sans saper par conséquent les fondemens de toute législation & de toute société.

La conclusion générale de tout ce que je viens de dire, c'est que la vertu n'est que le desir du bonheur des hommes; & qu'ainsi la probité, que je regarde comme la vertu mise en action, n'est, chez tous les peuples & dans tous les gouvernemens divers, que l'habitude des actions utiles à sa nation (7).

---

(7) Je crois qu'il n'est pas nécessaire d'avertir que je

Quelque évidente que ſoit cette concluſion, comme il n'eſt point de nation qui ne connoiſſe & ne confonde enſemble deux différentes eſpeces de vertu ; l'une, que j'appellerai *vertu de préjugé* ; & l'autre, *vraie vertu* ; je crois, pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce ſujet, devoir examiner la nature de ces différentes ſortes de vertu.

CHAPITRE XIV.

Des vertus de préjugé & des vraies vertus.

JE donne le nom de *vertus de préjugé* à toutes celles dont l'obſervation exacte ne contribue en rien au bonheur public ; telles ſont la chaſteté des veſtales, les auſtérités de ces Fakirs inſenſés dont l'Inde eſt peuplée ; vertus qui, ſouvent indifférentes & même nuiſibles à l'état, ſont le ſupplice de ceux qui s'y vouent. Ces fauſſes vertus ſont, dans la plupart des nations, plus honorées que les vraies vertus, & ceux qui les pratiquent, en plus grande vénération que les bons citoyens.

Perſonne de plus honoré dans l'Indouſtan que les Bramines (1) : l'on y adore juſqu'à leurs nu-

ne parle ici que de la *probité politique*, & non de la *probité religieuſe*, qui ſe propoſe d'autres fins, ſe preſcrit d'autres devoirs, & tend à des objets plus ſublimes.

(1) Les Bramines ont le privilège excluſif de dé- dités

dités (1); l'on y respecte aussi leurs pénitences, & ces pénitences sont réellement affreuses (3): les uns restent toute leur vie attachés à un arbre; les autres se balancent sur les flammes; ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme; ceux-là ne se nourrissent que de liquides; quelques-uns se ferment la bouche d'un cadenat, & quelques autres s'attachent une clochette au prépuce: il est d'une femme de bien d'aller en dévotion baiser cette clochette, & c'est un honneur aux peres de prostituer leurs filles à des Fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la superstition attache le nom de sacrées, une des plus plaisantes, sans contredit, est celle des Juibus, prêtresses de l'isle Formose: » Pour officier dignement, & mériter la vénération des » peuples, elles doivent, après des sermons, » des contorsions & des hurlemens, s'écrier

---

demander l'aumône; ils exhortent à la donner, & ne la donnent pas.

(2) *Pourquoi*, disent ces Bramines, *devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nuds, puisque nous sommes sortis nuds & sans honte du ventre de notre mere?*

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vêtement, que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des Sauvages couvrent certaines parties de leur corps, ce n'est point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la délicatesse, de la sensibilité de certaines parties, & de la crainte de se blesser, en traversant les bois & les halliers.

(3) Il est, au royaume de Pégu, des anachorètes, nommés *Santons*; ils ne demandent jamais rien, dussent-ils mourir de faim. On prévient, à la vérité, tous leurs desirs. Quiconque se confesse à eux, ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces Santons logent à la campagne dans des troncs d'arbres: après leur mort, on les honore comme des Dieux.

» qu'elles voient leurs dieux : ce cri jet
» se roulent par terre, montent sur le
» pagodes, découvrent leur nudité, se
» les fesses, lâchent leur urine, descende
» & se lavent en présence de l'assemblé

Trop heureux encore les peuples chez
moins, les vertus de préjugé ne sont q
cules ; souvent elles sont barbares (5).
capitale du Cochin, l'on éleve des cro
& quiconque s'expose à la fureur de ces a
& s'en fait dévorer, est compté parmi
Au royaume de Martemban, c'est un
vertu, le jour qu'on promene l'idole, de

(4) *Voyages de la Compagnie des Indes Hol.*

(5) Les femmes de Madagascar croient aux
aux jours heureux ou malheureux. C'est un
religion, lorsqu'elles accouchent dans les h
jours malheureux, d'exposer leurs enfans a
de les enterrer ou de les étouffer.

Dans un des temples de l'empire du Pégu
ve des vierges. Tous les ans, à la fête de l'i
sacrifie une de ces infortunées. Le prêtre,
sacerdotaux, la dépouille, l'étrangle, arrache
le jette au nez de l'idole. Le sacrifice fait, le
dinent, prennent des habits d'une forme hor
dansent devant le peuple. Dans les autres te
même pays, on ne sacrifie que des hommes. O
pour cet effet, un esclave beau, bien fait.
ve, vêtu d'une robe blanche, lavée pendant
tinées, est ensuite montré au peuple. Le qua
jour, les prêtres lui ouvrent le ventre, arra
cœur, barbouillent l'idole de son sang, & ma
chair comme sacrée. *Le sang innocent*, disent
tres, *doit couler en expiation des péchés de la*
d'ailleurs, il faut bien que quelqu'un aille près
Dieu le faire ressouvenir de son peuple. Il est b
marquer que les prêtres ne se chargent jam
commission.

cipiter sous les roues du chariot, ou de se couper la gorge à son passage : qui se voue à cette mort est réputé saint, & son nom est, à cet effet, inscrit dans un livre.

Or, s'il est des vertus, il est aussi des crimes de préjugé. C'en est un pour un Bramine d'épouser une vierge. Dans l'isle Formose, si, pendant les trois mois qu'il est ordonné d'aller nud, un homme est couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même isle, c'est un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente-cinq ans : sont-elles grosses ? elles s'étendent aux pieds de la prêtresse, qui, en exécution de la loi, les y foule jusqu'à ce qu'elles soient avortées.

Au Pégu, lorsque les prêtres ou magiciens ont prédit la convalescence ou la mort d'un malade (6), c'est un crime au malade condamné d'en revenir. Dans sa convalescence, chacun le fuit & l'injurie. S'il eût été bon, disent les prêtres, dieu l'eût reçu en sa compagnie.

Il n'est peut-être point de pays où l'on n'ait pour quelques-uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur que pour les forfaits les plus atroces & les plus nuisibles à la société.

Chez les Giagues, peuple anthropophage qui dévore ses ennemis vaincus, on peut sans crime, dit le P. Cavazi, piler ses propres enfans dans

(6) Lorsqu'un Giagne est mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie. Un prêtre, contrefaisant la voix du mourant, répond qu'il n'a pas assez fait de sacrifices à ses ancêtres. Ces sacrifices font une partie considérable du revenu des prêtres.

un mortier, avec des racines, de l'huile & des feuilles, les faire bouillir, en composer une pâte dont on se frotte pour se rendre invulnérable; mais ce seroit un sacrilège abominable que de ne pas massacrer, au mois de Mars, à coups de bêche, un jeune homme & une jeune femme devant la reine du pays. Lorsque les grains sont mûrs, la reine, entourée de ses courtisans, sort de son palais, égorge ceux qui se trouvent sur son passage, & les donne à manger à sa suite: ces sacrifices, dit-elle, sont nécessaires pour appaiser les mânes de ses ancêtres, qui voient avec regret des gens du commun jouir d'une vie dont ils sont privés; cette foible consolation peut seule les engager à bénir la récolte.

Au royaume de Congo, d'Angole & de Matamba, le mari peut sans honte, vendre sa femme; le pere son fils; le fils son pere: dans ces pays on ne connoît qu'un seul crime (7), c'est de refuser les prémices de sa récolte au Chitombé, grand-prêtre de la nation. Ces peuples, dit le Pere Labat, si dépourvus de toutes vraies vertus, sont très scrupuleux observateurs de cet usage. On juge bien qu'uniquement occupé de

---

(7) Au royaume de Lao, les Talapoins prêtres du pays, ne peuvent être jugés que par le Roi lui-même. Ils se confessent tous les mois : fidèles à cette observance, ils peuvent d'ailleurs commettre impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les Princes, qu'un Talapoin, convaincu de fausse monnoie ; fut renvoyé absous par le Roi. *Les séculiers*, disoit-il, *auroient dû lui faire de plus grands présens.* Les plus considérables du pays tiennent à grand honneur de rendre aux Talapoins les services les plus bas. Aucun d'eux ne se vêtiroit d'un habit qui n'eût pas été porté quelque temps par un Talapoin.

l'augmentation de ses revenus, c'est tout ce que leur recommande le Chitombé (8) : il ne desire point que ses nègres soient plus éclairés ; il craindroit même que des idées trop saines de la vertu ne diminuassent & la superstition & le tribut qu'elle lui paye.

Ce que j'ai dit des crimes & des vertus de préjugé suffit pour faire sentir la différence de ces vertus aux vraies vertus ; c'est-à-dire, à celles qui sans cesse ajoutent à la félicité publique, & sans lesquelles les sociétés ne peuvent subsister.

Conséquemment à ces deux différentes espèces de vertus, je distinguerai deux différentes espèces de corruption de mœurs : l'une que j'appellerai *corruption religieuse*, & l'autre, *corruption politique*. Cette distinction m'est nécessaire, 1°. parce que je considére la probité philosophiquement & indépendamment des rapports que la religion a avec la société ; ce que je prié le lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet ouvrage ; 2°. pour éviter la contradiction perpétuelle qui se trouve chez les nations idolâtres, entre les principes de la religion & ceux de la politique & de la morale. Mais, avant

---

(8) Ce Chitombé entretient jour & nuit un feu sacré, dont il vend les tisons fort cher. Celui qui les achete se croit à l'abri de tout accident. Ce grand-prêtre ne reconnoît aucun juge. Lorsqu'il s'absente pour visiter les pays de sa domination, on est obligé, sous peine de mort, de garder la continence. Les Nègres sont persuadés que, s'il mouroit de mort naturelle, cette mort entraîneroit la ruine de l'univers. Aussi le successeur désigné l'égorge-t-il dès qu'il est malade.

d'entrer dans cet examen, je déclare que c'est en qualité de philosophe & non de théologien que j'écris; & qu'ainsi je ne prétends, dans ce chapitre & les suivans, traiter que des vertus purement humaines. Cet avertissement donné, j'entre en matiere; & je dis qu'en fait de mœurs, l'on donne le nom de corruption religieuse à toute espèce de libertinage, & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette espèce de corruption, dont je ne suis point l'apologiste, & qui est sans doute criminelle, puisqu'elle offense Dieu, n'est cependant point incompatible avec le bonheur d'une nation. Différens peuples ont cru & croient encore que cette espèce de corruption n'est pas criminelle: elle l'est sans doute en France, puisqu'elle blesse les lois du pays; mais elle le seroit moins, si les femmes étoient communes, & les enfans déclarés enfans de l'état: ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de nations différentes, chez lesquelles ce que nous appellons libertinage, non-seulement n'est pas regardé comme une corruption de mœurs, mais se trouve autorisé par les lois, & même consacré par la religion.

Sans compter, en Orient, les serrails qui sont sous la protection des lois; au Tunquin, où l'on honore la fécondité, la peine imposée par la loi aux femmes stériles, c'est de chercher & de présenter à leurs époux des filles qui leur soient agréables. En conséquence de cette législation, les Tunquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raisonnables croient honorer Dieu par le vœu de chas-

teté ; ils soutiennent que, lorsqu'on le peut, il est aussi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà (9).

C'est pareillement sous la sauve-garde des lois que les Siamoises, la gorge & les cuisses à moitié découvertes, portées dans les rues sur des palanquins, s'y présentent dans des attitudes très lascives. Cette loi fut établie par une de leurs reines, nommée Tirada, qui pour dégoûter les hommes d'un amour plus déshonnête, crut devoir employer toute la puissance de la beauté. Ce projet, disent les Siamoises, lui réussit. Cette loi, ajoutent-elles, est d'ailleurs assez sage : il est agréable aux hommes d'avoir des desirs, aux femmes de les exciter. C'est le bonheur des deux sexes, le seul bien que le ciel met aux maux dont il nous afflige : & quelle ame assez barbare voudroit encore nous le ravir (10) !

Au royaume de Batimena (11), toute femme, de quelque condition qu'elle soit, est, par la

---

(9) Chez les Giagues, lorsqu'on apperçoit dans une fille les marques de la fécondité, on fait une fête : lorsque ces marques disparoissent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

(10) Un homme d'esprit disoit, à ce sujet, qu'il faut, sans contredit, défendre aux hommes tout plaisir contraire au bien général ; mais qu'avant cette défense, il falloit par mille efforts d'esprit tâcher de concilier ce plaisir avec le bonheur public. » Les hommes, ajoutoit-il, sont si malheureux, qu'un plaisir de plus vaut bien la peine qu'on essaye de le dégager de ce qu'il peut avoir de dangereux pour un gouvernement ; & peut-être seroit-il facile d'y réussir, si l'on examinoit dans ce dessein la législation des pays où ces plaisirs sont permis «.

(11) *Christianisme des Indes*, liv. IV. p. 308.

loi, & ſous la peine de la vie, forcée de céder à l'amour de quiconque la deſire; un refus eſt contre elle un arrêt de mort.

Je ne finirois pas, ſi je voulois donner la liſte de tous les peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette eſpece de corruption de mœurs: je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des pays où la loi autoriſe le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

Chez les peuples de l'iſle Formoſe, l'ivrognerie & l'impudicité ſont des actes de religion. Les voluptés, diſent ces peuples, ſont les filles du ciel, des dons de ſa bonté; en jouir, c'eſt honorer la divinité, c'eſt uſer de ſes bienfaits. Qui doute que le ſpectacle des careſſes & des jouiſſances de l'amour ne plaiſe aux dieux? Les dieux ſont bons, & nos plaiſirs ſont pour eux l'offrande la plus agréable de notre reconnoiſſance. En conſéquence de ce raiſonnement, ils ſe livrent publiquement à toute eſpece de proſtitution (12).

C'eſt encore pour ſe rendre les dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la reine des Giagues fait venir devant elle les plus belles femmes & les plus beaux de ſes guerriers, qui, dans des attitudes différentes, jouiſſent en ſa préſence des plaiſirs de l'amour. Que de pays, dit Cicéron, où la débauche a ſes temples! Que

(12) Au royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'eſt-à-dire, les anneaux de leurs amans: plus elles en ont, & plus leurs nôces ſont célèbres.

d'autels élevés à des femmes prostituées (13)! Sans rappeller l'ancien culte de Vénus, de Cotytto, les Banians n'honorent-ils pas, sous le nom de la déesse *Banany*, une de leurs reines, *qui*, selon le témoignage de Gemelli Carreri, *laissoit jouir sa cour de la vue de toutes ses beautés, prodiguoit successivement ses faveurs à plusieurs amans, & même à deux à la fois.*

Je ne citerai plus, à ce sujet, qu'un seul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus, pere du deuxieme siecle de l'église, dans un traité intitulé : *De errore profanarum religionum.* » L'Assyrie, » ainsi qu'une partie de l'Afrique, dit ce pere, » adore l'Air, sous le nom de Junon ou de » Vénus vierge. Cette déesse commande aux élé-

(13) A Babylone, toutes les femmes, campées près le temple de Vénus, devoient, une fois en leur vie, obtenir, par une prostitution expiatoire, la rémission de leurs péchés. Elles ne pouvoient se refuser au desir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouissance de leur corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt satisfait à la pénitence ; mais les laides attendoient quelquefois long-temps l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

Les couvens des Bonzes sont remplis de religieuses idolâtres : on les y reçoit en qualité de concubines. En est on las, on les renvoye, & on les remplace. Les portes de ces couvens sont assiégées par ces religieuses, qui, pour y être admises, offrent des présens aux Bonzes, qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

Au royaume de Cochin, les Bramines, curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaisirs de l'amour, font accroire au Roi & au peuple que ce sont eux qu'on doit charger de cette sainte œuvre. Quand ils entrent quelque part, les peres & les maris les laissent avec leurs filles & leurs femmes.

» mens; on lui consacre des temples: ces tem-
» ples sont desservis par des prêtres qui, vêtus
» & parés comme des femmes, prient la déesse
» d'une voix languissante & efféminée, irritent
» les desirs des hommes, s'y prêtent, se tar-
» guent de leur impudicité, &, après ces plai-
» sirs préparatoires, croient devoir invoquer la
» déesse à grands cris, jouer des instrumens, se
» dire remplis de l'esprit de la divinité, & pro-
» phétiser ».

Il est donc une infinité de pays où la corruption des mœurs, que j'appelle *religieuse*, est autorisée par la loi, ou consacrée par la religion.

Que de maux, dira-t-on, attachés à cette espece de corruption! Mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un Etat, que lorsqu'il est en opposition avec les lois du pays, ou qu'il se trouve uni à quelque autre vice du gouvernement? En vain ajouteroit-on que les peuples où regne ce libertinage, sont le mépris de l'univers. Mais, sans parler des Orientaux & des nations sauvages ou guerrieres, qui, livrées à toutes sortes de voluptés, sont heureuses au dedans & redoutables au dehors, quel peuple plus célebre que les Grecs! peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'admiration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre du Péloponese, époque fatale à leur vertu, quelle nation & quel pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes! On sait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus déshonnête. Ce goût étoit si général, qu'Aristide, surnommé le Juste, cet Aristide qu'on étoit las, disoient les Athéniens, d'entendre toujours louer, avoit cependant aimé Thémistocle. Ce fut la beauté du jeune Stesileus,

de l'isle de Céos, qui, portant dans leur ame les desirs les plus violens, alluma entre eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate même, déclaré par l'oracle d'Apollon, le plus sage des hommes, aimoit Alcibiade & Archelaüs: il avoit deux femmes, & vivoit avec toutes les courtisanes. Il est donc certain que, relativement à l'idée qu'on s'est formée des bonnes mœurs, les plus vertueux Grecs n'eussent passé en Europe que pour des hommes corrompus. Or, cette espece de corruption de mœurs se trouvant, en Grèce, portée au dernier excès, dans le temps même que ce pays produisoit des grands hommes en tout genre, qu'il faisoit trembler la Perse, & jetoit le plus grand éclat, on pourroit penser que la corruption des mœurs, à laquelle je donne le nom de *religieuse*, n'est point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un état.

Il est une autre espece de corruption de mœurs qui prépare la chûte d'un empire, & en annonce la ruine: je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique*.

Un peuple en est infecté, lorsque le plus grand nombre des particuliers qui le composent, détachent leurs intérêts de l'intérêt public. Cette espece de corruption qui se joint quelquefois à la précédente, a donné lieu à bien des Moralistes de les confondre. Si l'on ne consulte que l'intérêt politique d'un état, cette derniere seroit peut-être la plus dangereuse. Un peuple, eût-il d'ailleurs les mœurs les plus pures, s'il est attaqué de cette corruption, est nécessairement malheureux au-dedans, & peu redoutable au-dehors. La durée d'un tel empire dépend du hasard, qui seul en retarde ou en précipite la chûte.

Pour faire sentir combien cette anarchie de

tous les intérêts est dangereuse dans un état, considérons le mal qu'y produit la seule opposition des intérêts d'un corps avec ceux de la république : donnons aux Bonzes, aux Talapoins, toutes les vertus de nos Saints. Si l'intérêt du corps des Bonzes n'est point lié à l'intérêt public ; si par exemple, le crédit du Bonze tient à l'aveuglement des peuples, ce Bonze, nécessairement ennemi de la nation qui le nourrit, sera à l'égard de cette nation, ce que les Romains étoient à l'égard du monde ; honnêtes entre eux, brigands par rapport à l'univers. Chacun des Bonzes eût-il en particulier beaucoup d'éloignement pour les grandeurs, le corps n'en sera pas moins ambitieux ; tous ses membres travailleront souvent sans le savoir, à son agrandissement ; ils s'y croiront autorisés par un principe vertueux (14). Il n'est donc rien de plus dangereux dans un état qu'un corps dont l'intérêt n'est pas attaché à l'intérêt général.

Si les prêtres du paganisme firent mourir Socrate, & persécuterent presque tous les grands hommes, c'est que leur bien particulier se trouvoit opposé au bien public ; c'est que les prêtres d'une fausse religion ont intérêt de retenir les peuples dans l'aveuglement, &, pour cet effet, de poursuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer : exemple quelquefois imité par les ministres de la vraie religion, qui sans le même besoin, ont souvent eu recours aux mêmes cruau-

---

(14) Dans la vraie religion même, il s'est trouvé des prêtres qui, dans les temps d'ignorance, ont abusé de la piété des peuples pour attenter aux droits du sceptre.

tés, ont persécuté, déprimé les grands hommes, se sont fait les panégyristes des ouvrages médiocres, & les critiques des excellens (15).

Quoi de plus ridicule, par exemple, que la défense faite dans certains pays, d'y faire entrer aucun exemplaire de l'*Esprit des lois?* ouvrage que plus d'un prince fait lire & relire à son fils. Ne peut-on pas, d'après un homme d'esprit, répéter à ce sujet, qu'en sollicitant cette défense, les moines en ont usé comme les Scythes avec leurs esclaves? Ils leur crevoient les yeux, pour qu'ils tournassent la meule avec moins de distraction.

Il paroît donc que c'est uniquement de la conformité ou de l'opposition de l'intérêt des particuliers avec l'intérêt général, que dépend le bon-

---

(15) Voici comme s'exprime, au sujet de M. de Montesquieu, le Pere Millot, Jésuite, dans un discours couronné par l'Académie de Dijon, sur la question : *Est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?*... » Ces regles de conduite, ces maximes de gouvernement, qui devroient être gravées sur le trône des Rois & dans le cœur de quiconque est revêtu de l'autorité, n'est-ce pas à une profonde étude des hommes que nous les devons? Témoin cet illustre citoyen, cet organe, ce juge des lois, dont la France & l'Europe entiere arrosent le tombeau de leurs larmes; mais dont elles verront toujours le génie éclairer les nations, & tracer le plan de la félicité publique; écrivain immortel, qui abrégeoit tout, parce qu'il voyoit tout; & qui vouloit faire penser, parce que nous en avons bien plus besoin que de lire. Avec quelle ardeur, quelle sagacité, avoit-il étudié le genre-humain! Voyageant comme Solon, méditant comme Pythagore, conversant comme Platon, lisant comme Cicéron, peignant comme Tacite, toujours son objet fut l'homme; son étude fut celle des hommes;

heur ou le malheur public; & qu'enfin, la corruption religieuse de mœurs peut, comme l'histoire le prouve, s'allier souvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la sagesse, aux talens, enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes.

On ne peut nier que des citoyens tachés de cette espece de corruption de mœurs, n'ayent souvent rendu à la patrie des services plus importans que les plus séveres anachoretes. Que ne doit-on pas à la galante Circassienne, qui, pour assurer sa beauté, ou celle de ses filles, a, la premiere osé les inoculer? Que d'enfans l'inoculation n'a-t-elle pas arrachés à la mort? Peut-être n'est-il point de fondatrice d'ordre de religieuses qui se soit rendue recommandable à

---

il les connut. Déjà commencent à germer les semences fécondes qu'il jeta dans les esprits modérateurs des peuples & des empires. Ah! recueillons-en les fruits avec reconnoissance, &c «. Le Pere Millot ajoute dans une note : » Quand un auteur d'une probité reconnue, qui pense fortement, & qui s'exprime toujours comme il pense, dit en termes formels : *La religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci*; quand il ajoute, en réfutant un paradoxe dangereux de Bayle : *Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, & cette crainte servile des états despotiques*, c'est-à-dire, plus forts que les trois principes du gouvernement politique établis dans l'*Esprit des Lois* : peut-on accuser un tel auteur, si on a lu son ouvrage, d'avoir prétendu y porter des coups mortels au christianisme «?

(On laisse cette note, quoiqu'elle ne se trouve ni dans l'édition originale, ni dans le manuscrit de l'auteur.)

l'univers par un aussi grand bienfait, & qui par conséquent, ait autant mérité de sa reconnoissance.

Au reste, je crois devoir encore répéter à la fin de ce chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiste de la débauche. J'ai seulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes especes de corruption de mœurs, qu'on a trop souvent confondues, & sur lesquelles on semble n'avoir eu que des idées confuses. Plus instruit du véritable objet de la question, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit assigner à ces deux différentes sortes de corruption, & reconnoître qu'il est deux especes différentes de mauvaises actions; les unes qui sont vicieuses dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne sont nuisibles & par conséquent criminelles chez un peuple, que par l'opposition qui se trouve entre ces mêmes actions & les lois du pays.

Plus de connoissance du mal doit donner aux Moralistes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront considérer la morale d'un point de vue nouveau, &, d'une science vaine, faire une science utile à l'univers.



CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être à la morale la connoissance des principes établis dans les chapitres précédens.

Si la morale a jusqu'à présent peu contribué au bonheur de l'humanité, ce n'est pas qu'à d'heureuses expressions, à beaucoup d'élégance & de netteté, plusieurs Moralistes n'ayent joint beaucoup de profondeur d'esprit & d'élévation d'ame : mais, quelque supérieurs qu'ayent été ces Moralistes, il faut convenir qu'ils n'ont pas assez souvent regardé les différens vices des nations comme des dépendances nécessaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'est cependant qu'en considérant la morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit jusqu'aujourd'hui les plus belles maximes de morale ? Elles ont corrigé quelques particuliers des défauts que peut-être ils se reprochoient ; d'ailleurs elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des nations. Quelle en est la cause ? C'est que les vices d'un peuple sont, si j'ose le dire, toujours cachés au fond de sa législation : c'est-là qu'il faut fouiller, pour arracher la racine productrice de ses vices. Qui n'est doué ni des lumieres ni du courage nécessaires pour l'entreprendre, n'est en ce genre de presqu'aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés à la législation d'un peuple, sans faire au-

un changement dans cette législation, c'est prétendre à l'impossible, c'est rejeter les conséquences justes des principes qu'on admet.

Qu'espérer de tant de déclamations contre la fausseté des femmes, si ce vice est l'effet nécessaire d'une contradiction entre les desirs de la nature & des sentimens que, par les lois & la décence, les femmes sont contraintes d'affecter? Dans le Malabar, à Madagascar, si toutes les femmes sont vraies, c'est qu'elles y satisfont sans scandale toutes leurs fantaisies, qu'elles ont mille galans, & ne se déterminent au choix d'un époux qu'après des essais répétés. Il en est de même des sauvages de la Nouvelle-Orléans, de ces peuples où les parentes du grand Soleil, les princesses du sang peuvent, lorsqu'elles se dégoûtent de leurs maris, les répudier pour en épouser d'autres. En de tels pays, on ne trouve point de femmes fausses, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas inférer de ces exemples qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis seulement qu'on ne peut raisonnablement reprocher aux femmes une fausseté dont la décence & les lois leur font pour ainsi dire une nécessité; & qu'enfin l'on ne change point les effets, en laissant subsister les causes.

Prenons la médisance pour second exemple. La médisance est sans doute un vice: mais c'est un vice nécessaire; parce qu'en tout pays où les citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques, ces citoyens peu intéressés à s'instruire, doivent croupir dans une honteuse paresse. Or, s'il est dans ce pays, de mode & d'usage de se jeter dans le monde, & du bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant ne

pouvant parler des choses, doit nécessairement parler des personnes. Tout panégyrique est ennuyeux, & toute satyre agréable : sous peine d'être ennuyeux, l'ignorant est donc forcé d'être médisant. On ne peut donc détruire ce vice sans anéantir la cause qui le produit, sans arracher les citoyens à la paresse, & par conséquent sans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'esprit est-il ordinairement moins tracassier dans les sociétés particulieres, que l'homme du monde ? C'est que le premier, occupé de plus grands objets, ne parle communément des personnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes, un rapport immédiat avec les grandes choses ; c'est que l'homme d'esprit, qui ne médit jamais que pour se venger, médit très rarement, lorsque l'homme du monde au contraire est presque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médisance, je le dis du libertinage, contre lequel les moralistes se sont toujours si violemment déchaînés. Le libertinage est trop généralement reconnu pour être une suite nécessaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or si le luxe, comme je suis fort éloigné de le penser, mais comme on le croit communément, est très utile à l'état ; si comme il est facile de le montrer, l'on n'en peut étouffer le goût & réduire les citoyens à la pratique des lois somptuaires, sans changer la forme du gouvernement ; ce ne seroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit se flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation sur ce sujet est théologiquement, mais non politiquement bonne. L'objet que se proposent la politique & la législation, est la grandeur & la félicité temporelle des peu-

ples : or, relativement à cet objet, je dis que, si le luxe est réellement utile à la France, il seroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de moeurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'état, constitué comme il l'est (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage), & le mal infiniment petit qu'occasionne l'amour des femmes. C'est se plaindre de trouver dans une mine riche quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe est nécessaire, c'est une inconséquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : & si l'on veut lui conserver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en est d'utiles dans certains siecles & certains pays, & que c'est au limon du Nil que l'Egypte doit sa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes, on verra que blâmables à certains égards, elles sont à d'autres, fort utiles au public ; qu'elles font par exemple, de leurs richesses un usage communément plus avantageux à l'état que les femmes les plus sages. Le desir de plaire, qui conduit la femme galante chez le rubanier, chez le marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non-seulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence, où les réduiroit la pratique des lois somptuaires, mais lui inspire encore les actes de la charité la plus éclairée. Dans la supposition que le luxe soit utile à une nation, ne sont-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'industrie des artisans du luxe, les rendent de jour en jour plus utiles à l'état ? Les femmes sages, en faisant des largesses à des mendiants ou à des criminels, sont

donc moins bien conseillées par leurs directeurs, que les femmes galantes par le desir de plaire : celles-ci nourrissent des citoyens utiles ; & celles-là des hommes inutiles, ou même les ennemis de cette nation.

Il suit de ce que je viens de dire, qu'on ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple, qu'après en avoir fait dans sa législation ; que c'est par la réforme des lois qu'il faut commencer la réforme des mœurs ; que des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un gouvernement, seroient politiquement nuisibles, si elles n'étoient vaines ; mais elles le seront toujours, parce que la masse d'une nation n'est jamais remuée que par la force des lois. D'ailleurs, qu'il me soit permis de l'observer en passant : parmi les Moralistes, il en est peu qui sachent, en armant nos passions les unes contre les autres, s'en servir utilement pour faire adopter leur opinion : la plupart de leurs conseils sont trop injurieux. Ils devroient pourtant sentir que des injures ne peuvent avec avantage combattre contre des sentimens ; que c'est une passion qui seule peut triompher d'une passion ; que pour inspirer, par exemple, à la femme galante plus de retenue & de modestie vis-à-vis du public, il faut mettre en opposition sa vanité avec sa coquetterie, lui faire sentir que la pudeur est une invention de l'amour & de la volupté raffinée (1) ; que c'est à la gaze

(1) C'est en considérant la pudeur sous ce point de vue, qu'on peut répondre aux argumens des Stoïciens & des Cyniques, qui soutenoient que l'homme vertueux ne faisoit rien dans son intérieur qu'il ne dût

dont cette même pudeur couvre les beautés d'une femme, que le monde doit la plupart de ses plaisirs; qu'au Malabar, où les jeunes agréables se présentent demi-nuds dans les assemblées; qu'en certains cantons de l'Amérique, où les femmes s'offrent sans voile aux regards des hommes, les desirs perdent tout ce que la curiosité leur communiqueroit de vivacité; qu'en ces pays, la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les besoins; qu'au contraire, chez les peuples où la pudeur suspend un voile entre les desirs & les

---

faire à la face des nations, & qui croyoient en conséquence pouvoir se livrer publiquement aux plaisirs de l'amour. Si la plupart des législateurs ont condamné ces principes cyniques, & mis la pudeur au nombre des vertus, c'est, leur répondra-t-on, qu'ils ont craint que le spectacle fréquent de la jouissance ne jetât quelque dégoût sur un plaisir auquel sont attachées la conservation de l'espèce & la durée du monde. Il ont d'ailleurs senti, qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme, un vêtement la paroit de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination; que ce vêtement piquoit la curiosité, rendoit les caresses plus délicieuses, les faveurs plus flatteuses, & multiplioit enfin les plaisirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine espèce de pudeur, & si les filles, en présence de tout un peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens, c'est que Lycurgue vouloit que les meres, rendues plus fortes par de semblables exercices, donnassent à l'état des enfans plus robustes. Il savoit que, si l'habitude de voir des femmes nues émoussoit le desir d'en connoître les beautés cachées; ce desir ne pouvoit pas s'éteindre, surtout dans un pays où les maris n'obtenoient qu'en secret & furtivement les faveurs de leurs épouses. D'ailleurs, Lycurgue, qui faisoit de l'amour un des principaux ressorts de sa législation, vouloit qu'il devînt la récompense, & non l'occupation des Spartiates.

nudités, ce voile mystérieux est le talisman qui retient l'amant aux genoux de sa maîtresse: & que c'est enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le sceptre qui commande à la force. Sachez de plus, diroient-ils à la femme galante, que les malheureux sont en grand nombre; que les infortunés, ennemis nés de l'homme heureux, lui font un crime de son bonheur; qu'ils haïssent en lui une félicité trop indépendante d'eux; que le spectacle de vos amusemens est un spectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux; & que l'indécence, en trahissant le secret de vos plaisirs, vous expose à tous les traits de leur vengeance.

C'est en substituant ainsi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les Moralistes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article : je rentre dans mon sujet; & je dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur; qu'on ne peut les soustraire à cette tendance; qu'il seroit inutile de l'entreprendre, & dangereux d'y réussir; que par conséquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en unissant l'intérêt personnel à l'intérêt général. Ce principe posé, il est évident que la morale n'est qu'une science frivole, si l'on ne la confond avec la politique & la législation : d'où je conclus que pour se rendre utiles à l'univers, les philosophes doivent considérer les objets du point de vue d'où le législateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir, ils doivent être animés du même esprit. C'est au Moraliste d'indiquer les loix, dont le législateur assure l'exécution par l'apposition du sceau de sa puissance.

Parmi les Moralistes, il en est peu, sans

doute, qui soient assez fortement frappés de cette vérité : parmi ceux même dont l'esprit est fait pour atteindre aux plus hautes idées, il en est beaucoup qui, dans l'étude de la morale & les portraits qu'ils font des vices, ne sont animés que par des intérêts personnels & des haines particulieres. Ils ne s'attachent en conséquence qu'à la peinture des vices incommodes à la société; & leur esprit qui, peu-à-peu, se resserre dans le cercle de leur intérêt, n'a bientôt plus la force nécessaire pour s'élever jusqu'aux grandes idées. Dans la science de la morale, souvent l'élévation de l'esprit tient à l'élévation de l'ame. Pour saisir en ce genre les vérités réellement utiles aux hommes, il faut être échauffé de la passion du bien général; & malheureusement, en morale comme en religion, il est beaucoup d'hypocrites.



CHAPITRE XVI.

Des Moralistes hypocrites.

J'ENTENDS par *hypocrite* celui qui, n'étant point soutenu dans l'étude de la morale par le desir du bonheur de l'humanité, est trop fortement occupé de lui-même. Il est beaucoup d'hommes de cette espèce : on les reconnoît, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils considerent les vices destructeurs des empires; & de l'autre, à l'emportement avec lequel ils se déchaînent contre des vices particuliers. C'est

en vain que de pareils hommes ſe diſent inſpirés par la paſſion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on réellement animés de cette paſſion, votre haine pour chaque vice ſeroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la ſociété : & ſi la vue des défauts les moins nuiſibles à l'état ſuffiſoit pour vous irriter, de quel œil conſidéreriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des citoyens vaillans, magnanimes & déſintéreſſés? De quel chagrin ſeriez-vous affectés, lorſque vous appercevriez quelque défaut dans la juriſprudence ou la diſtribution des impôts, lorſque vous en découvririez dans la diſcipline militaire, qui décide ſi ſouvent du ſort des batailles & du ravage de pluſieurs provinces? Alors pénétrés de la plus vive douleur, à l'exemple de Nerva, on vous verroit, déteſtant le jour qui vous rend témoin des maux de votre patrie, vous-même en terminer le cours; ou du moins prendre exemple ſur ce Chinois vertueux, qui juſtement irrité des vexations des Grands, ſe préſente à l'empereur, lui porte ſes plaintes : *Je viens*, dit-il, *m'offrir au ſupplice auquel de pareilles repréſentations ont fait traîner ſix cents de mes concitoyens; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine poſſede encore dix-huit mille bons patriotes, qui pour la même cauſe, viendront ſucceſſivement te demander le même ſalaire.* Il ſe tait à ces mots; & l'empereur étonné de ſa fermeté, lui accorde la récompenſe la plus flatteuſe pour un homme vertueux; la punition des coupables & la ſuppreſſion des impôts.

Voilà de quelle maniere ſe manifeſte l'amour du bien public. Si vous êtes, dirois-je à ces cenſeurs,

censeurs, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice est proportionnée au mal que ce vice fait à l'état : si vous n'êtes vivement affectés que des défauts qui vous nuisent, vous usurpez le nom de moralistes, vous n'êtes que des égoïstes.

C'est donc par un détachement absolu de ses intérêts personnels, par une étude profonde de la science de la législation, qu'un moraliste peut se rendre utile à sa patrie. Il est alors en état de peser les avantages & les inconvéniens d'une loi ou d'un usage, & de juger s'il doit être aboli ou conservé. L'on n'est que trop souvent contraint de se prêter à des abus & même à des usages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a si long-temps toléré les duels, c'est qu'en des pays où l'on n'est point, comme à Rome, animé de l'amour de la patrie, où la valeur n'est point exercée par des guerres continuelles, les Moralistes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens, & d'entretenir le courage dans le corps des citoyens, & de fournir l'état de vaillans défenseurs : ils croyoient par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal. Ils se trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en est mille autres où l'on est réduit à cette option. Ce n'est souvent qu'au choix fait entre deux maux qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédans épris d'une fausse idée de perfection. Rien de plus dangereux, dans un état, que ces Moralistes déclamateurs & sans esprit, qui concentrés dans une petite sphere d'idées, répetent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs *mies*, recommandent sans cesse la modération des desirs, & veulent en tous les

cœurs, anéantir les passions : ils ne sentent pas que les préceptes, utiles à quelques particuliers placés dans certaines circonstances, seroient la ruine des nations qui les adopteroient.

En effet, si comme l'histoire nous l'apprend, les passions fortes, telles que l'orgueil & le patriotisme chez les Grecs & les Romains, le fanatisme chez les Arabes, l'avarice chez les Flibustiers, enfantent toujours les guerriers les plus redoutables; tout homme qui ne menera contre de pareils soldats que des hommes sans passions, n'opposera que de timides agneaux à la fureur des loups. Aussi la sage nature a-t-elle enfermé dans le cœur de l'homme un préservatif contre les raisonnemens de ces philosophes. Aussi les nations, soumises d'intention à ces préceptes, s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureuse indocilité, le peuple scrupuleusement attaché à leurs maximes, deviendroit le mépris & l'esclave des autres peuples.

Pour déterminer jusqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des passions, il faut de ces esprits vastes qui embrassent toutes les parties d'un gouvernement. Quiconque en est doué, est pour ainsi dire désigné par la nature, pour remplir auprès du législateur la charge de ministre penseur [1], & justifier ce

(1) On distingue, à la Chine, deux sortes de Ministres : les uns sont les Ministres *signeurs* ; ils donnent les audiences & les signatures : les autres portent le nom de Ministres *penseurs* ; ils se chargent du soin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur présente, & de proposer les changemens que le temps & les circonstances exigent qu'on fasse dans l'administration.

mot de Cicéron, qu'*un homme d'esprit n'est jamais un simple citoyen, mais un vrai magistrat.*

Avant d'exposer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus saines de la morale, je crois pouvoir remarquer en passant, que ces mêmes idées jeteroient infiniment de lumieres sur toutes les sciences, & surtout sur celle de l'histoire dont les progrès sont à la fois effet & cause des progrès de la morale.

Plus instruits du véritable objet de l'histoire, alors les écrivains ne peindroient de la vie privée d'un roi que les détails propres à faire sortir son caractere; ils ne décriroient plus si curieusement ses mœurs, ses vices & ses vertus domestiques; ils sentiroient que le public demande aux souverains compte de leurs édits, & non de leurs soupers; que le public n'aime à connoître l'homme dans le prince, qu'autant que l'homme a part aux délibérations du prince; & qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour instruire & plaire, substituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la misere publique & des causes qui les ont produites. C'est à la simple exposition de ce tableau qu'on devroit une infinité de réflexions & de réformes utiles.

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de la métaphysique, de la jurisprudence. Il est peu de sciences qui n'ayent quelque rapport à celle de la morale. La chaîne qui les lie toutes entre elles, a plus d'étendue qu'on ne pense: tout se tient dans l'univers.

CHAPITRE XVII.

Des avantages qui résultent des principes ci-dessus établis.

Je passe rapidement sur les avantages qu'en retireroient les particuliers : ils consisteroient à leur donner des idées nettes de cette même morale, dont les préceptes, jusqu'à présent équivoques & contradictoires, ont permis aux plus insensés de justifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes.

D'ailleurs, plus instruit de ses devoirs, le particulier seroit moins dépendant de l'opinion de ses amis ; à l'abri des injustices que lui font souvent commettre à son insu les sociétés dans lesquelles il vit, il seroit alors en même temps affranchi de la crainte puérile du ridicule ; fantôme qu'anéantit la présence de la raison, mais qui est l'effroi de ces ames timides & peu éclairées, qui sacrifient leurs goûts, leur repos, leurs plaisirs, & quelquefois même jusqu'à la vertu, à l'humeur & aux caprices de ces atrabilaires, à la critique desquels on ne peut échapper, quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement soumis à la raison & à la vertu, le particulier pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces sentimens mâles & courageux, qui forment le caractere distinctif de l'homme vertueux ; sentimens qu'on desire dans chaque citoyen, & qu'on est en droit d'exiger

des Grands. Comment l'homme élevé aux premiers postes, renversera-t-il les obstacles que certains préjugés mettent au bien général, & résistera-t-il aux menaces, aux cabales des gens puissans, souvent intéressés au malheur public, si son ame n'est inabordable à toute espèce de sollicitations, de craintes & de préjugés?

Il paroît donc que la connoissance des principes ci-dessus établis, procure du moins cet avantage au particulier; c'est de lui donner une idée nette & sûre de l'honnête, de l'arracher à cet égard à toute espèce d'inquiétude, d'assurer le repos de sa conscience, & de lui procurer en conséquence les plaisirs intérieurs & secrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le public, ils seroient sans doute plus considérables. Conséquemment à ces mêmes principes, on pourroit, si je l'ose dire, composer un catéchisme de probité, dont les maximes simples, vraies & à la portée de tous les esprits, apprendroient aux peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle se propose, ne l'est point dans les moyens propres à remplir cet objet; qu'on doit par conséquent regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes; sentir que c'est au besoin de l'état à déterminer celles qui sont dignes d'estime ou de mépris; & enfin au législateur, par la connoissance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse, & devient vicieuse.

Ces principes une fois reçus, avec quelle facilité le législateur éteindroit-il les torches du fanatisme & de la superstition, supprimeroit-il les abus, réformeroit-il les coutumes barba-

res, qui peut-être utiles lors de leur établissement, sont devenues depuis si funestes à l'univers? coutumes qui ne subsistent que par la crainte où l'on est de ne pouvoir les abolir, sans soulever les peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, sans allumer des guerres longues & cruelles, & sans occasionner enfin de ces séditions qui toujours hasardeuses pour l'homme ordinaire, ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractere & d'un esprit vaste.

C'est donc en affoiblissant la stupide vénération des peuples pour les lois & les usages anciens, qu'on met les souverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la désolent, & qu'on leur fournit les moyens d'assurer la durée des empires.

Maintenant, lorsque les intérêts d'un état sont changés, & que des lois utiles lors de sa fondation lui sont devenues nuisibles; ces mêmes lois, par le respect que l'on conserve toujours pour elles, doivent nécessairement entraîner l'état à sa ruine. Qui doute que la destruction de la république Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes lois, & que cet aveugle respect n'ait forgé les fers dont César chargea sa patrie? Après la destruction de Carthage, lorsque Rome atteignoit au faîte de la grandeur, les Romains, par l'opposition qui se trouvoit alors entre leurs intérêts, leurs mœurs & leurs lois, devoient appercevoir la révolution dont l'empire étoit menacé; & sentir que pour sauver l'état, la république en corps devoit se presser de faire dans les lois & le gouvernement, la réforme qu'exi-

geoient les temps & les circonſtances, & ſurtout ſe hâter de prévenir les changemens qu'y vouloit apporter l'ambition perſonnelle, la plus dangereuſe des légiſlatrices. Auſſi les Romains auroient-ils eu recours à ce remede, s'ils avoient eu des idées plus nettes ſur la morale. Inſtruits par l'hiſtoire de tous les peuples, ils auroient apperçu que les mêmes lois qui les avoiens portés au dernier degré d'élévation, ne pouvoient les y ſoutenir; qu'un empire eſt comparable au vaiſſeau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où repris par d'autres vents, il eſt en danger de périr, ſi pour ſe parer du naufrage, le pilote habile & prudent ne change promptement de manœuvre : vérité politique qu'avoit connue Mr. Locke, qui lors de l'établiſſement de ſa légiſlation à la Caroline, voulut que ſes lois n'euſſent de force que pendant un ſiècle; que, ce temps expiré, elles devinſſent nulles, ſi elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la nation. Il ſentoit qu'un gouvernement guerrier ou commerçant ſuppoſoit des lois différentes; & qu'une légiſlation propre à favoriſer le commerce & l'induſtrie, pouvoit devenir un jour funeſte à cette colonie, ſi ſes voiſins venoient à s'aguerrir, & que les circonſtances exigeaſſent que ce peuple fût alors plus militaire que commerçant.

Qu'on faſſe aux fauſſes religions l'application de cette idée de Mr. Loke; l'on ſera bientôt convaincu de la ſottiſe & de leur inventeur, & de leurs ſectateurs. Quiconque en effet examine les religions (qui, à l'exception de la nôtre, ſont toutes faites de main d'hommes) ſent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'eſprit vaſte & profond d'un légiſlateur, mais de

l'esprit étroit d'un particulier; qu'en conséquence ces fausses religions n'ont jamais été fondées sur la base des lois & le principe de l'utilité publique; principe toujours invariable, mais qui, pliable dans ses applications à toutes les diverses positions où peut successivement se trouver un peuple, est le seul principe que doivent admettre ceux qui veulent, à l'exemple des Anastase, des Ripperda, des Tamas-Kouli-Kan & de Gehan-Gir, tracer le plan d'une nouvelle religion, & la rendre utile aux hommes. Si dans la composition des fausses religions, on eût toujours suivi ce plan, on auroit conservé à ces religions ce qu'elles ont d'utile; on n'eût point détruit le tartare ni l'élysée; le législateur en eût toujours fait à son gré des tableaux plus ou moins agréables ou terribles, selon la force plus ou moins grande de son imagination. Ces religions, simplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuisible, n'eussent point courbé les esprits sous le joug honteux d'une sotte crédulité; & que de crimes & de superstitions eussent disparu de la terre! On n'eût point vu l'habitant de la Grande-Java [1], persuadé, à la plus légere incommodité, que l'heure fatale est venue, se presser de rejoindre le dieu de ses peres, implorer la mort, & consentir à la recevoir; les prêtres eussent vainement voulu lui extorquer un pareil consentement pour l'étrangler ensuite de leurs propres mains, & se gorger de sa chair. La Perse n'eût point nourri cette secte abominable de Dervis

(1) A l'orient de Sumatra.

qui

qui demande l'aumône à main armée, qui tue impunément quiconque n'admet point ses principes, qui leva une main homicide sur un Sophi, & plongea le poignard dans le sein d'Amurath. Des Romains, aussi superstitieux que des Negres [2], n'eussent point réglé leur courage sur l'appétit des poulets sacrés. Enfin, les religions n'auroient point, dans l'Orient, fécondé les germes de ces guerres [3] longues & cruelles que les Sarrasins firent d'abord aux chrétiens; que, sous les drapeaux des Omar & des

---

(2) Lorsque les guerriers du Congo vont à l'ennemi, s'ils rencontrent dans leur marche un lievre, une corneille, ou quelqu'autre animal timide, c'est, disent-ils, le génie de l'ennemi qui vient les avertir de sa frayeur : ils le combattent alors avec intrépidité. Mais s'ils ont entendu le chant du coq à quelqu'autre heure que l'heure ordinaire ; ce chant, disent-ils, est le présage certain d'une défaite, à laquelle ils ne s'exposent jamais. Si le chant du coq est à la fois entendu des deux camps, il n'est point de courage qui y tienne, les deux armées se débandent & fuyent. Au moment que le Sauvage de la Nouvelle-Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrépidité, un songe, ou l'aboyement d'un chien suffit pour le faire retourner sur ses pas.

(3) Les passions humaines ont quelquefois allumé de semblables guerres dans le sein même du christianisme ; mais rien de plus contraire à son esprit, qui est un esprit de désintéressement & de paix ; à sa morale, qui ne respire que la douceur & l'indulgence ; à ses maximes, qui prescrivent par-tout la bienfaisance & la charité ; à la spiritualité des objets qu'il présente ; à la sublimité de ses motifs ; enfin à la grandeur & à la nature des récompenses qu'il propose. (*Note qui ne se trouve ni dans l'édition originale, ni dans le manuscrit de l'auteur.*)

Hali, ces mêmes Sarrasins se firent entre eux; & qui, sans doute, firent inventer la fable dont se servit un prince de l'Indoustan pour réprimer le zèle indiscret d'un Iman.

Soumets-toi, lui disoit l'Iman, à l'ordre du très Haut. La terre va recevoir sa sainte loi : la victoire marche par-tout devant Omar. Tu vois l'Arabie, la Perse, la Syrie, l'Asie entiere subjuguées, l'aigle Romaine foulée aux pieds des fidèles, & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces signes certains, reconnois la vérité de ma religion, & plus encore à la sublimité de l'alcoran, à la simplicité de ses dogmes, à la douceur de notre loi. Notre dieu n'est point un dieu cruel; il s'honore de nos plaisirs. C'est, dit Mahomet, en respirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuses caresses de l'amour, que mon ame s'allume de plus de ferveur, & s'élance plus rapidement vers le ciel. Insecte couronné, lutteras-tu long-temps contre ton dieu? Ouvre les yeux; vois les superstitions & les vices dont ton peuple est infecté : le priveras-tu toujours des lumieres de l'alcoran?

Iman, répondit le prince, il fut un temps où, dans la république des Castors, comme dans mon empire, l'on se plaignit de quelques dépôts volés, & même de quelques assassinats : pour prévenir les crimes, il suffisoit d'ouvrir quelques dépôts publics, d'élargir les grandes routes, & d'établir quelques maréchaussées. Le sénat des Castors étoit prêt à prendre ce parti, quand l'un d'eux, jetant la vue sur l'azur du firmament, s'écria tout-à-coup : prenons exemple sur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti,

habité & régi par un être plus puissant que lui : cet être porte le nom de *Michapour*. Publions ce dogme ; que le peuple des Castors s'y soumette. Persuadons-lui qu'un génie est, par l'ordre de ce dieu, mis en sentinelle sur chaque planète ; que, de-là, contemplant nos actions, il s'occupe à dispenser les biens aux bons & les maux aux méchans : cette croyance reçue, le crime fuira loin de nous. Il se tait : on consulte, on délibere ; l'idée plaît par sa nouveauté, on l'adopte ; voilà la religion établie, & les Castors vivant d'abord comme freres. Cependant, bientôt après, il s'éleve une grande controverse. C'est la Loutre, disent les uns ; c'est le Rat musqué, répondent les autres, qui, le premier, présenta à Michapour les grains de sable dont il forma la terre. La dispute s'échauffe ; le peuple se partage ; on en vient aux injures, des injures aux coups ; le fanatisme sonne la charge. Avant cette religion, il se commettoit quelques vols & quelques assassinats : la guerre civile s'allume, & la moitié de la nation est égorgée. Instruit par cette fable, ne prétends donc pas, ô cruel Iman ! ajouta ce prince Indien, me prouver la vérité & l'utilité d'une religion qui désole l'univers.

Il résulte de ce chapitre que, si le législateur étoit autorisé, conséquemment aux principes ci-dessus établis, à faire, dans les lois, les coutumes & les fausses religions, tous les changemens qu'exigent les temps & les circonstances, il pourroit tarir la source d'une infinité de maux ; & sans doute assurer le repos des peuples, en étendant la durée des empires.

D'ailleurs, que de lumieres ces mêmes principes ne répandroient-ils pas sur la morale, en

nous faiſant appercevoir la dépendance néceſſaire qui lie les mœurs aux lois d'un pays, & nous apprenant que la ſcience de la morale n'eſt autre choſe que la ſcience même de la légiſlation? Qui doute que, plus aſſidus à cette étude, les Moraliſtes ne puſſent alors porter cette ſcience à ce haut degré de perfection que les bons eſprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puiſſe jamais atteindre [4]?

Si, dans preſque tous les gouvernemens, toutes les lois, incohérentes entr'elles, ſemblent être l'ouvrage du pur haſard, c'eſt que, guidés par des vues & des intérêts différens, ceux qui les font s'embarraſſent peu du rapport de ces lois entr'elles. Il en eſt de la formation de ce corps entier des lois comme de la formation de certaines iſles : des payſans veulent vider leur champ des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles; pour cet effet, ils les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux, charriés par

(4) En vain diroit-on que ce grand œuvre d'une excellente légiſlation n'eſt point celui de la ſageſſe humaine; que ce projet eſt une chimere. Je veux qu'une aveugle & longue ſuite d'événemens, dépendans tous les uns des autres, & dont le premier jour du monde développa le premier germe, ſoit la cauſe univerſelle de tout ce qui a été, eſt & ſera : en admettant même ce principe, pourquoi, répondrai-je, ſi, dans cette longue chaîne d'événemens, ſont néceſſairement compris les ſages & les fous, les lâches & les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas auſſi la découverte des vrais principes de la légiſlation, auxquels cette ſcience devra ſa perfection, & le monde ſon bonheur?

les courans, s'amonceler autour de quelques roseaux, s'y consolider, & former enfin une terre ferme.

C'est cependant à l'uniformité des vues du législateur, à la dépendance des lois entr'elles, que tient leur excellence. Mais pour établir cette dépendance, il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe simple, tel que celui de l'utilité du public, c'est-à-dire, du plus grand nombre d'hommes soumis à la même forme de gouvernement: principe dont personne ne connoît toute l'étendue ni la fécondité; principe qui renferme toute la morale & la législation, que beaucoup de gens répetent sans l'entendre, & dont les législateurs même n'ont encore qu'une idée superficielle, du moins si l'on en juge par le malheur de presque tous les peuples de la terre [5].

(5) Dans la plupart des empires de l'Orient, on n'a pas même l'idée du droit public & du droit des gens. Quiconque voudroit éclairer les peuples sur ce point, s'exposeroit presque toujours à la fureur des tyrans qui désolent ces malheureuses contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité, ils veulent que leurs sujets ignorent ce qu'en qualité d'hommes ils sont en droit d'attendre du Prince, & le contrat tacite qui le lie à ses peuples. Quelque raison qu'à cet égard ces Princes apportent de leur conduite, elle ne peut jamais être fondée que sur le desir pervers de tyranniser leurs sujets.

CHAPITRE XVIII.

De l'esprit, considéré par rapport aux siecles & aux pays divers.

J'AI prouvé que les mêmes actions, successivement utiles & nuisibles dans des siècles & des pays divers, étoient tour-à-tour estimées ou méprisées. Il en est des idées comme des actions. La diversité des intérêts des peuples, & les changemens arrivés dans ces mêmes intérêts, produisent des révolutions dans leurs goûts, occasionnent la création ou l'anéantissement subit & total de certains genres d'esprit, & le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réciproque, qu'en fait d'esprit les siècles & les pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Proposition dont je vais, dans les deux chapitres suivans, prouver la vérité par des exemples.





CHAPITRE XIX.

L'estime pour les différens genres d'esprit est, dans chaque siecle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.

Pour faire sentir l'extrême justesse de cette proposition, prenons d'abord les romans pour exemple. Depuis les Amadis jusqu'aux romans de nos jours, ce genre a successivement éprouvé mille changemens. En veut-on savoir la cause? Qu'on se demande pourquoi les romans les plus estimés il y a trois cents ans, nous paroissent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules; & l'on appercevra que le principal mérite de la plupart de ces ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les passions, les usages & les ridicules d'une nation.

Or, les mœurs d'une nation changent souvent d'un siècle à l'autre; ce changement doit donc en occasionner dans le genre de ses romans & de son goût : une nation est donc, par l'intérêt de son amusement, presque toujours forcée de mépriser dans un siècle ce qu'elle admiroit dans le siècle précédent (1). Ce que je dis des ro-

(1) Ce n'est pas que ces anciens romans ne soient encore agréables à quelques philosophes, qui les regardent comme la vraie histoire des mœurs d'un peuple considéré dans un certain siècle & une certaine forme de gouvernement. Ces philosophes, convaincus

mans peut s'appliquer à presque tous les ouvrages. Mais, pour faire plus fortement sentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'esprit des siècles d'ignorance à l'esprit de notre siècle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les ecclésiastiques étoient alors les seuls qui sussent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages & de leurs sermons. Qui les lira, n'appercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (2) & ceux du P. Bourda-

---

qu'il y auroit une très grande différence entre deux romans, l'un écrit par un Sybarite, & l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractere & l'esprit d'une nation par le genre de roman qui la séduit. Ces sortes de jugemens sont d'ordinaire assez justes : un politique habile pourroit avec ce secours assez précisément déterminer les entreprises qu'il est prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes, qui lit les romans moins pour s'instruire que pour s'amuser, ne les considere pas sous ce point de vue, & ne peut en conséquence en porter le même jugement.

(2) Dans un des sermons de ce Menot, il s'agit de la promesse du Messie : » Dieu, dit-il, avoit de toute éternité déterminé l'incarnation & le salut du genre-humain ; mais il vouloit que de grands personnages, tels que les Saints Peres, le demandassent. Adam, Enos, Enoch, Mathusalem, Lamech, Noë, après l'avoir inutilement sollicité, s'aviserent de lui envoyer des ambassadeurs. Le premier fut Moïse ; le second, David ; le troisieme, Isaïe ; & le dernier, l'Eglise. Ces ambassadeurs n'ayant pas mieux réussi que les Patriarches eux-mêmes, ils crurent devoir députer des femmes. Madame Eve se présenta la premiere, à laquelle Dieu fit cette réponse : *Eve, tu as péché, tu n'es pas digne de mon fils*. Ensuite Madame Sara, qui dit : *O Dieu ! aide nous*. Dieu lui dit : *Tu t'en es rendue indigne par l'incrédulité que tu marquas, lorsque je t'assurai que tu serois mere d'Isaac*. La troisieme fut Madame

loue, qu'entre le *Chevalier du Soleil* & *la Princesse de Cleves*. Nos mœurs ayant changé, nos lumieres s'étant augmentées, l'on se moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du sermon d'un prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnoissance des trépassés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, & donne en conséquence de l'argent aux moines, débitoit gravement en chaire, *qu'au seul son de l'argent qui tombe dans le tronc ou le bassin, & qui fait* tin, tin, tin, *toutes les ames du purgatoire se prennent tellement à rire, qu'elles font* ha, ha, ha, hi, hi, hi (3)?

Rebecca; Dieu lui dit: *Tu as fait en faveur de Jacob trop de tort à Esaü.* La quatrieme, Madame Judith, à qui Dieu dit: *Tu as assassiné.* La cinquieme, Madame Esther, à qui il dit: *Tu as été trop coquette; tu perdois trop de temps à t'attiffer pour plaire à Assuerus.* Enfin fut envoyée la chambriere de l'âge de quatorze ans, laquelle, tenant la vue basse & toute honteuse, s'agenouilla, puis vint à dire: *Que mon bien-aimé vienne dans mon jardin, afin qu'il y mange du fruit de ses pommes;* & le jardin étoit le ventre virginal. Or, le fils ayant oui ces paroles, il dit à son pere: *Mon pere, j'ai aimé celle-ci dès ma jeunesse, & je veux l'avoir pour mere.* A l'instant, Dieu appelle Gabriel, & lui dit: *O Gabriel! va-t-en vîte en Nazareth, à Marie, & lui présente de ma part ces lettres.* Et le fils y ajouta: *Dis-lui de la mienne que je la choisis pour ma mere. Assure-la,* dit ensuite le S. Esprit, *que j'habiterai en elle, qu'elle sera mon temple, & remets-lui ces lettres de ma part.* Tous les autres sermons de ce Menot sont à-peu-près dans le même goût.

(3) Dans ces temps, l'ignorance étoit telle, qu'un curé ayant un procès avec ses paroissiens, pour savoir aux frais de qui l'on paveroit l'église; ce curé, lorsque le juge étoit prêt à le condamner, s'avisa de citer ce passage de Jérémie: *Paveant illi, & ego non*

Dans la ſimplicité des ſiècles d'ignorance, les objets ſe préſentent ſous un aſpect très différent de celui ſous lequel on les conſidere dans les ſiècles éclairés. Les tragédies de la paſſion, édifiantes pour nos ancêtres, nous paroîtroient à préſent ſcandaleuſes. Il en feroit de même de preſque toutes les queſtions ſubtiles qu'on agitoit alors dans les écoles de théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des diſputes en regle, pour ſavoir ſi Dieu eſt habillé ou nud dans l'hoſtie; ſi Dieu eſt tout-puiſſant, s'il a le pouvoir de pécher; ſi Dieu pouvoit prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille, & mille autres queſtions encore plus extravagantes (4).

Tout, juſqu'aux miracles, portoit dans ce temps d'ignorance, l'empreinte du mauvais goût du ſiècle (5).

---

paveam. Le juge ne ſut que répondre à la citation; il ordonna que l'égliſe feroit pavée aux dépens des paroiſſiens.

Il y eut un temps, dans l'égliſe, où la ſcience & l'art d'écrire furent regardés comme des choſes mondaines, indignes d'un chrétien. On dit même à ce ſujet, que les anges fouetterent St. Jérome, pour avoir voulu imiter le ſtyle de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'eſt pour l'avoir mal imité.

(4) *Utrum Deus potuerit ſuppoſitare mulierem, vel diabolum, vel aſinum, vel ſilicem, vel cucurbitam; & ſi ſuppoſitaſſet cucurbitam, quemadmodum fuerit concionatura, editura miracula, & quonammodo fuiſſet fixa cruci.* Apolog. P. Horodot. tom. III. p. 127.

(5) Quelque choſe qu'on diſe en faveur des ſiècles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils ayent été favorables à la religion; ils ne l'ont été qu'à la ſuperſtition. Auſſi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait ou contre les philoſophes ou contre

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres* (6), j'en choisis un opéré

les académies de province. Ceux qui les composent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre ; ils feroient mieux de la cultiver. De pareils hommes, repliquera-t-on, ne sont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir, pour l'intérêt de l'agriculture, les enrégistrer dans le rôle des laboureurs, lorsqu'on entretient tant de mendians, de soldats, d'artisans de luxe & de domestiques, c'est vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces académies de provinces ne fissent que peu de découvertes, on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la capitale se communiquent aux provinces : or, rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumieres philosophiques*, dit M. l'abbé de Fleury, *ne peuvent jamais nuire*. Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine, ajoute M. Hume, que les nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement, leurs lois & leur police. L'esprit est comme le feu ; il agit en tout sens ; il y a peu de grands politiques & de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les sciences & les lettres. Comment se persuader qu'un peuple qui ne sait ni l'art d'écrire ni celui de raisonner, puisse se donner de bonnes lois, & s'affranchir du joug de cette superstition qui désole les siècles d'ignorance ? Solon, Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de legislateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces académies de province comme très utiles. Je dirai de plus que, si l'on considere les savans simplement comme des commerçans, & si l'on compare les cent mille livres que le Roi distribue aux académies & aux gens de lettres, avec le produit de la vente de nos livres à l'étranger, on peut assurer que cette espece de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'état.

(6) *Histoire de l'Académie des Inscriptions & belles-Lettres*, tom. XVIII.

en faveur d'un moine.. « Ce moine revenoit d'une maison dans laquelle il s'introduisoit toutes les nuits. Il avoit, à son retour, une riviere à traverser : Satan renversa le bateau, & le moine fut noyé, comme il commençoit l'invitatoire des matines de la Vierge. Deux diables se saisissent de son ame, & sont arrêtés par deux anges, qui la réclament en qualité de chrétienne. Seigneurs anges, disent les diables, il est vrai que Dieu est mort pour ses amis, & ce n'est pas une fable ; mais celui-ci étoit du nombre des ennemis de Dieu : &, puisque nous l'avons trouvé dans l'ordure du péché, nous allons le jeter dans le bourbier de l'enfer ; nous serons bien récompensés de nos prévôts. Après bien des contestations, les anges proposent de porter le différend au tribunal de la Vierge. Les diables répondent qu'ils prendront volontiers Dieu pour juge, parce qu'il jugeoit selon les lois : mais, pour la Vierge, disent-ils, nous n'en pouvons espérer de justice : elle briseroit toutes les portes de l'enfer, plutôt que d'y laisser un seul jour celui qui, de son vivant, a fait quelques révérences à son image. Dieu ne la contredit en rien ; elle peut dire que la pie est noire, & que l'eau trouble est claire ; il lui accorde tout : nous ne savons plus où nous en sommes ; d'un ambesas elle fait un terne, d'un double-deux un quine, elle a le dez & la chance : le jour que Dieu en fit sa mere, fut bien fatal pour nous ».

L'on seroit, sans doute, peu édifié d'un tel miracle ; & l'on riroit pareillement de cet autre miracle, tiré des *Lettres édifiantes & curieuses, sur la visite de l'évêque d'Halicarnasse*, & qui m'a paru trop plaisant pour résister au desir de le placer ici.

Pour prouver l'excellence du baptême, l'auteur raconte « qu'autrefois, dans le royaume d'Arménie, il y eut un roi qui avoit beaucoup de haine contre les chrétiens; c'est pourquoi il perſécuta la religion d'une maniere bien cruelle. Il méritoit bien que Dieu l'eût alors puni : cependant Dieu, infiniment bon, qui ouvrit le cœur à S. Paul pour le convertir, lorſqu'il perſécutoit les fidèles, ouvrit auſſi le cœur à ce roi pour qu'il connût la ſainte religion. Auſſi arriva-t-il que le roi tenant ſon conſeil dans le palais, avec les mandarins, pour délibérer ſur les moyens d'abolir entierement la religion chrétienne dans le royaume, le roi & les mandarins ſurent auſſi-tôt changés en cochons. Tout le monde accourut aux cris de ces cochons, ſans ſavoir quelle pouvoit être la cauſe d'une choſe auſſi extraordinaire. Alors il y eut un chrétien, nommé Grégoire, qui avoit été mis à la queſtion le jour de devant, qui accourut au bruit, & qui reprocha au roi ſa cruauté envers la religion. Au diſcours que fit Grégoire, les cochons s'arrêterent, & s'étant tus, ils leverent le muſeau en haut pour écouter Grégoire, lequel interrogea tous les cochons en ces termes : Déſormais êtes-vous réſolus de vous corriger? A cette demande, tous les cochons firent un coup de tête, & crierent *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme s'ils avoient dit *oui*. Grégoire reprit ainſi la parole : Si vous êtes réſolus de vous corriger, ſi vous vous repentez de vos péchés, & que vous veuilliez être baptiſés pour obſerver la religion parfaitement, le ſeigneur vous regardera dans ſa miſéricorde; ſinon, vous ſerez malheureux dans ce monde & dans l'autre. Tous les cochons frapperent la tête, firent la

révérence, & crierent *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme s'ils avoient voulu dire qu'ils le desiroient ainsi. Grégoire, voyant les cochons humbles de cette sorte, prit de l'eau bénite, & baptisa tous les cochons : & il arriva sur le champ un grand miracle ; car, à mesure qu'il baptisoit chaque cochon, aussi-tôt il se changeoit en une personne plus belle qu'auparavant ».

Ces miracles, ces sermons, ces tragédies & ces questions théologiques, qui maintenant nous paroîtroient si ridicules, étoient & devoient être admirés dans les siècles d'ignorance, parce qu'ils étoient proportionnés à l'esprit du temps, & que les hommes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La grossiere imbécillité de la plupart d'entr'eux ne leur permettoit pas de connoître la sainteté & la grandeur de la religion : dans presque toutes les têtes, la religion n'étoit, pour ainsi dire, qu'une superstition & qu'une idolâtrie. A l'avantage de la philosophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuste qu'on soit envers les sciences, quelque corruption qu'on les accuse d'introduire dans les mœurs, il est certain que celles de notre clergé sont maintenant aussi pures qu'elles étoient alors dépravées, du moins si l'on consulte & l'histoire & les anciens prédicateurs. Maillard & Menot, les plus célèbres d'entr'eux, ont toujours ce mot à la bouche : *Sacerdotes*, *religiosi*, *concubinarii*. « Damnés, infames, s'écrie Maillard, dont les noms sont inscrits dans les registres du diable ; larrons, voleurs, comme dit S. Bernard ; pensez-vous que les fondateurs de vos bénéfices vous les ayent donnés pour ne faire autre chose que de vivre à pot & à cuiller avec des filles, & jouer au

glic? Et vous, Messieurs les gros abbés, avec vos bénéfices, qui nourrissez chevaux, chiens & filles, demandez à S. Etienne s'il a eu paradis pour mener une telle vie, faisant grande chere, étant toujours parmi les festins & banquets, & donnant les biens de l'église & du crucifix aux filles de joie (7) ».

Je ne m'arrêterai pas davantage à considérer ces siècles grossiers, où tous les hommes, superstitieux & braves, ne s'amusoient que des contes de moines & des hauts faits de la chevalerie. L'ignorance & la simplicité sont toujours monotones : avant le renouvellement de

---

(7) Ce Maillard, qui déclamoit de cette maniere contre le clergé, n'étoit pas lui-même exempt des vices qu'il reprochoit à ses confreres. On l'appelloit *le docteur Gomorrhéen*. On avoit fait contre lui cette épigramme, qui me paroît assez bien tournée pour le temps.

Nostre maistre Maillard tout-par-tout met le nez,
Tantost va chez le Roi, tantost va chez la Royne;
Il fait tout, il sait tout, & à rien n'est idoine;
Il est grand orateur, poëte des mieux nés,
Juge si bon, qu'au feu mille en a condamnés,
Sophiste aussi aigu que les fesses d'un moine.
Mais il est si meschant, pour n'estre que chanoine,
Qu'auprès de lui sont saincts le diable & les damnés.
Si se fourrer par-tout à gloire il le repute,
Pourquoi dedans Poissy n'est-il à la dispute?
Il dit qu'à grand regret il en est esloigné;
Car Beze il eust vaincu, tant il est habile homme.
Pourquoy donc n'y est-il? Il est embesoigné
Après les fondemens pour rebastir Sodome.

la philoſophie, les auteurs, quoique nés dans des ſiècles différens, écrivoient tous ſur le même ton. Ce qu'on appelle le goût ſuppoſe connoiſſance. Il n'eſt point de goût, ni par conſéquent de révolutions de goût, chez des peuples encore barbares; ce n'eſt, du moins, que dans les ſiècles éclairés qu'elles ſont remarquables. Or, ces ſortes de révolutions y ſont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement, dans les mœurs, les lois, & la poſition d'un peuple. Il eſt donc une dépendance ſecrètement établie entre le goût d'une nation & ſes intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on ſe demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles des Atrides, n'allumeroit plus en nous les mêmes tranſports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs; & l'on verra que cette différence d'impreſſion tient à la différence de notre religion, de notre police, avec la police & la religion des Grecs.

Les anciens élevoient des temples à la vengeance : cette paſſion, miſe aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La police ancienne favoriſoit ce culte. Dans un ſiècle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce, l'unique moyen d'enchaîner la colere, la fureur & la trahiſon, étoit d'attacher le déshonneur à l'oubli de l'injure, de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront : c'eſt ainſi qu'on entretenoit, dans le cœur des citoyens, une crainte reſpective & ſalutaire, qui ſuppléoit au défaut de police. La peinture de cette paſſion étoit donc trop analogue au beſoin, au préjugé des

peuples anciens, pour n'y être pas considérée avec plaisir.

Mais, dans le siècle où nous vivons, dans un temps où la police est, à cet égard, fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne sommes plus asservis aux mêmes préjugés, il est évident qu'en consultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une passion, qui, loin de maintenir la paix & l'harmonie dans la société, n'y occasionneroit que des désordres & des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies, pleines de ces sentimens mâles & courageux qu'inspire l'amour de la patrie, ne feroient-elles plus sur nous que des impressions légeres? C'est qu'il est très rare que les peuples allient une certaine espèce de courage & de vertu avec l'extrême soumission; c'est que les Romains devinrent bas & vils si-tôt qu'ils eurent un maître; & qu'enfin, comme dit Homere:

L'affreux instant qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de sa vertu premiere.

D'où je conclus que les siècles de liberté, dans lesquels s'engendrent les grands hommes & les grandes passions, sont aussi les seuls où les peuples soient vraiment admirateurs des sentimens nobles & généreux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins goûté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illustre poëte? C'est qu'on sortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces temps de troubles où les esprits, encore échauffés du feu de la sédition, sont plus audacieux, plus estimateurs des sentimens hardis, & plus susceptibles d'ambition; c'est que les caracteres que Corneille donne

à ses héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient, par conséquent, plus analogues à l'esprit du siècle, qu'ils ne le seroient maintenant, qu'on rencontre peu de héros (8), de citoyens & d'ambitieux, qu'un calme heureux a succédé à tant d'orages, & que les volcans de la sédition sont éteints de toutes parts.

Comment un artisan habitué à gémir sous le faix de l'indigence & du mépris, un homme riche & même un grand seigneur accoutumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le saint respect que l'Egyptien a pour ses dieux, & le negre pour son fétiche, seroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit :

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose.

De pareils sentimens doivent leur paroître fous & gigantesques; ils n'en pourroient admirer l'élévation, sans avoir souvent à rougir de la bassesse des leurs : c'est pourquoi, si l'on en excepte un petit nombre d'esprits & de caracteres élevés, qui conservent encore pour Corneille une estime raisonnée & sentie, les autres admirateurs de ce grand poëte l'estiment moins par sentiment que par préjugé & sur parole.

Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple, doit nécessairement amener des révolutions dans son goût. D'un siècle à l'autre, un peuple est différemment frappé des mêmes objets, selon la passion différente qui l'anime.

---

(8) Les guerres civiles sont un malheur auquel on doit souvent de grands hommes.

Il en eſt des ſentimens des hommes comme de leurs idées : ſi nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Salluſte, être affectés que des paſſions qui nous affectent nous-mêmes fortement (9).

Pour être touché de la peinture de quelque paſſion, il faut ſoi-même en avoir été le jouet.

Suppoſons que le berger Tircis & Catilina ſe rencontrent, & ſe faſſent réciproquement confidence des ſentimens d'amour & d'ambition qui les agitent; ils ne pourront certainement pas ſe communiquer l'impreſſion différente qu'excitent en eux les différentes paſſions dont ils ſont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de ſi ſéduiſant le pouvoir ſuprême, & le ſecond ce que la conquête d'une femme a de ſi flatteur. Or, pour faire aux différens genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout pays où les habitans n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement le mot de patrie & de citoyen, on ne plaît au public qu'en préſentant ſur le théâtre des paſſions convenables à des particuliers, telles, par exemple, que celles de l'amour. Ce n'eſt pas que tous les hommes y ſoient également ſenſibles : il eſt certain que des ames fières & hardies, des ambitieux, des politiques, des avares, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, ſont peu touchés de la peinture de

(9) Du récit d'une action héroïque, le lecteur ne croit que ce qu'il eſt capable de faire lui-même; il rejette le reſte comme inventé.

cette passion : & c'est précisément la raison pour laquelle les pièces de théâtre n'ont de succès pleins & entiers que dans les états républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la patrie & de la liberté sont, si je l'ose dire, des points de ralliement pour l'estime publique.

Dans tout autre gouvernement, les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diversité des intérêts personnels doit nécessairement s'opposer à l'universalité des applaudissemens. Dans ces pays, on ne peut prétendre qu'à des succès plus ou moins étendus, en peignant des passions plus ou moins généralement intéressantes pour les particuliers. Or, parmi les passions de cette espèce, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie sur un besoin de la nature, ne soit la plus universellement sentie. Aussi préfere-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre siècle, ou un pays différent tel que l'Angleterre, auroit vraisemblablement la préférence.

C'est une certaine foiblesse de caractere, suite nécessaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs, qui, nous privant de toute force & de toute élévation dans l'ame, nous fait déja préférer les comédies aux tragédies, qui ne sont plus maintenant que des comédies d'un style élevé, & dont l'action se passe dans les palais des rois.

C'est l'heureux accroissement de l'autorité souveraine, qui, désarmant la sédition, avilissant la condition des bourgeois, a dû presque entierement les bannir de la scène comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde, lesquels y tiennent réellement la

place qu'occupoient les gens d'une condition commune, & sont proprement les bourgeois du siècle.

On voit donc qu'en des temps différens, certains genres d'esprit font sur le public des impressions très différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les estimer. Or, cet intérêt public est quelquefois, d'un siècle à l'autre, assez différent de lui-même, pour occasionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantissement subit de certains genres d'idées & d'ouvrages; tels sont tous les ouvrages de controverse, ouvrages maintenant aussi ignorés, qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet, dans un temps où les peuples, partagés sur leur croyance, étoient animés de l'esprit de fanatisme; où chaque secte, ardente à soutenir ses opinions, vouloit, armée de fer ou d'argumens, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers; les controverses étoient, premierement quant au choix du sujet, des ouvrages trop généralement intéressans, pour n'être pas universellement estimés: d'ailleurs, ces ouvrages devoient être faits, du moins de la part de certains hérétiques, avec toute l'adresse & l'esprit imaginables; car enfin, pour persuader des contes de *Peau d'âne* & de la *Barbe bleue*, comme sont quelques héréfies (10), il étoit impossible que les controversistes n'employassent, dans leurs écrits, toute la souplesse, la force & les ressources de la logique, que leurs ouvrages ne fussent des chefs-d'œuvre de subtilité,

---

(10) Voyez l'*Histoire des hérésies*, par S. Epiphane.

& peut-être, en ce genre, le dernier effort de l'esprit humain. Il est donc certain que, tant par l'importance de la matiere, que par la maniere de la traiter, les controversistes devoient alors être regardés comme les écrivains les plus estimables.

Mais dans un siècle où l'esprit de fanatisme a presque entierement disparu; où les peuples & les rois, instruits par les malheurs passés, ne s'occupent plus des disputes théologiques; où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermissent de jour en jour, ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impression sur les esprits. Aussi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverse Péruvienne, dans laquelle on examineroit si Manco-Capac est ou n'est pas fils du soleil.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait passé sous nos yeux, qu'on se rappelle le fanatisme avec lequel on disputoit sur la prééminence des modernes sur les anciens. Ce fanatisme fit alors la réputation de plusieurs dissertations médiocres, composées sur ce sujet: & c'est l'indifférence avec laquelle on a considéré cette dispute, qui depuis a laissé dans l'oubli les dissertations de l'illustre M. de la Motte & du savant abbé Terrasson; dissertations qui, regardées à juste titre, comme des chefs-d'œuvre & des modèles en ce genre, ne sont cependant presque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples suffisent pour prouver que c'est à l'intérêt public, différemment modifié selon les différens siècles, qu'on doit attribuer la

création & l'anéantiſſement de certains genres d'idées & d'ouvrages.

Il ne me reſte plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changemens journellement arrivés dans les mœurs, les paſſions & les goûts d'un peuple, peut cependant aſſurer à certains genres d'ouvrages l'eſtime conſtante de tous les ſiècles.

Pour cet effet, il faut ſe rappeller que le genre d'eſprit le plus eſtimé dans un ſiècle & dans un pays, eſt ſouvent le plus mépriſé dans un autre ſiècle & dans un autre pays; que l'eſprit, par conſéquent, n'eſt proprement que ce qu'on eſt convenu de nommer eſprit. Or, parmi les conventions faites à ce ſujet, les unes ſont paſſageres, & les autres durables. On peut donc réduire à deux eſpèces toutes les différentes ſortes d'eſprit : l'une, dont l'utilité momentanée eſt dépendante des changemens ſurvenus dans le commerce, le gouvernement, les paſſions, les occupations & les préjugés d'un peuple, n'eſt, pour ainſi dire, qu'un *eſprit de mode* (11) : l'autre, dont l'utilité éternelle, inaltérable, indépendante des mœurs & des gouvernemens divers, tient à la nature même de l'homme, eſt, par conſéquent, toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai eſprit, c'eſt-à-dire, comme l'eſprit le plus deſirable.

---

(11) J'entends par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choſes : je comprends par conſéquent ſous ce mot, les ouvrages qui nous paroiſſent les plus durables : telles ſont les fauſſes religions, qui, ſucceſſivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des ſiècles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

Tous les genres d'esprit réduits ainsi à ces deux espèces, je distinguerai, en conséquence, deux différentes sortes d'ouvrages.

Les uns sont faits pour avoir un succès brillant & rapide; les autres, un succès étendu & durable. Un roman satyrique où l'on peindra, par exemple, d'une maniere vraie & maligne, les ridicules des Grands, sera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le sentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les Grands & les Petits: ces derniers saisissent donc, avec tout le plaisir & la sagacité possibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces Grands paroissent indignes de leur supériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un succès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable: peu étendu, parce qu'il a nécessairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naissance; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du souvenir des hommes les ridicules anciens & les auteurs qui les ont peints; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des Petits cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de justifier ses mépris pour les Grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chûte de ces sortes d'ouvrages, dont la célébrité souvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel est le genre de réussite que doivent avoir les romans satyriques. A l'égard d'un ouvrage de morale ou de métaphysique, son succès ne peut être le même: le desir de s'instruire, tou-

jours

jours plus rare & moins vif que celui de censurer, ne peut fournir, dans une nation, ni un si grand nombre de lecteurs, ni des lecteurs si passionnés. D'ailleurs, les principes de ces sciences, avec quelque clarté qu'on les présente, exigent toujours des lecteurs une certaine attention, qui doit encore en diminuer considérablement le nombre.

Mais si le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphysique est moins rapidement senti que celui d'un ouvrage satyrique, il est plus généralement reconnu; parce que des Traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent nécessairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde, & même les conserver dans chaque siècle. Tout ouvrage qui ne tire son mérite que de la finesse des observations faites sur la nature de l'homme & des choses, ne peut cesser de plaire en aucun temps.

J'en ai dit assez pour faire connoître la vraie cause des différentes espèces d'estime attachées aux différens genres d'esprit : s'il reste encore quelque doute sur ce sujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-dessus établis, acquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

Veut-on savoir, par exemple, quels seroient les divers succès de deux écrivains, dont l'un se distingueroit uniquement par la force & la profondeur de ses pensées, & l'autre par la maniere heureuse de les exprimer? Conséquemment à ce que j'ai dit, la réussite du premier doit être plus lente; parce qu'il est beaucoup plus

de juges de la finesse, des graces, des agrémens d'un tour ou d'une expression, & enfin de toutes les beautés de style, qu'il n'est de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des succès plus rapides qu'étendus, & plus brillans que durables. Il en est deux causes : la premiere, c'est qu'un ouvrage, traduit d'une langue dans une autre, perd toujours, dans la traduction, la fraîcheur & la force de son coloris, & ne passe par conséquent aux étrangers que dépouillé des charmes du style, qui, dans ma supposition, en faisoient le principal agrément : la seconde, c'est que la langue vieillit insensiblement; c'est que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs; & qu'un ouvrage, enfin dépourvu, dans le pays même où il a été composé, des beautés qui l'y rendoient agréable ne doit tout au plus conserver à son auteur qu'une estime de tradition.

Pour obtenir un succès entier, il faut, aux graces de l'expression, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un ouvrage ne peut soutenir l'épreuve du temps, & surtout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuset le plus propre à séparer l'or pur du clinquant. Aussi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées, trop commun à nos anciens poètes, le mépris injuste que quelques gens raisonnables ont conçu pour la poésie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déja dit : c'est qu'entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les siècles & les pays divers, il en est qui, plus vivement & plus généralement intéressans pour l'humanité,

doivent avoir des succès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeller que, parmi les hommes, il en est peu qui n'ayent éprouvé quelque passion; que la plupart d'entr'eux sont moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une description ; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, presque tous, plus senti que vu, mais plus vu que réfléchi (12); qu'ainsi la peinture des passions doit être plus généralement agréable que la peinture des objets de la nature ; & la description poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les ouvrages philosophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages, les hommes étant communément moins curieux de la connoissance de la botanique, de la géographie & des beaux-arts, que de la connoissance du cœur humain, les philosophes excellens en ce dernier genre, doivent être plus généralement connus & estimés que les botanistes, les géographes & les grands critiques. Aussi, M. de la Motte (qu'il me soit encore permis de le citer pour exemple) eût-il été, sans contredit, plus généralement estimé, s'il eût appliqué à des sujets plus intéressans la même finesse, la même élégance & la même netteté qu'il a portées dans ses discours sur l'ode, la fable & la tragédie.

Le public, content d'admirer les chefs-d'œuvre des grands poètes, fait peu de cas des

---

(12) Voilà pourquoi dans la Grèce, dans Rome, & dans presque tous les pays, le siècle des poëtes a toujours annoncé & précédé celui des philosophes.

grands critiques; leurs ouvrages ne ſont lus, jugés & appréciés que par les gens de l'art auxquels ils ſont utiles. Voilà la vraie cauſe du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de M. de la Motte.

Voyons maintenant quels ſont les ouvrages qui doivent, au ſuccès rapide & brillant, unir le ſuccès étendu & durable.

On n'obtient à la fois ces deux eſpèces de ſuccès que par des ouvrages, où, conformément à mes principes, l'on a ſu joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable; tels ſont certains genres de poëmes, de romans, de pièces de théâtre, & d'écrits moraux ou politiques: ſur quoi il eſt bon d'obſerver que ces ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du temps & du pays où ils ſont faits, ne conſervent, aux yeux de la poſtérité, que les ſeules beautés communes à tous les ſiècles & à tous les pays; & qu'Homere, par cette raiſon, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de ſon temps. Mais cette perte, & ſi je l'oſe dire, ce déchet en mérite eſt plus ou moins grand, ſelon que les beautés durables qui entrent dans la compoſition d'un ouvrage, & qui y ſont toujours inégalement mêlangées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins ſur ces dernieres. Pourquoi les *Femmes ſavantes* de l'illuſtre Moliere ſont-elles déja moins eſtimées que ſon *Avare*, ſon *Tartuffe* & ſon *Miſanthrope?* L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces pièces; l'on n'a point, en conſéquence, déterminé le degré d'eſtime qui leur eſt dû; mais l'on a éprouvé qu'une comédie, telle que l'*Avare*, dont le ſuccès eſt fondé

ſur la peinture d'un vice toujours ſubſiſtant, & toujours nuiſible aux hommes, renfermoit néceſſairement, dans ſes détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de ce ſujet, c'eſt-à-dire, de beautés durables; qu'au contraire, une comédie telle que les *Femmes ſavantes*, dont la réuſſite n'eſt appuyée que ſur un ridicule paſſager, ne pouvoit étinceler que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce ſujet, & peut-être plus propres à faire des impreſſions vives ſur le public, n'en pouvoient faire d'auſſi durables. C'eſt pourquoi l'on ne voit guere, chez les différentes nations, que les pièces de caractere paſſer avec ſuccès d'un théâtre à l'autre.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que l'eſtime accordée aux divers genres d'eſprit, eſt dans chaque ſiècle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.

CHAPITRE XX.

De l'eſprit, conſidéré par rapport aux différens pays.

Ce que j'ai dit des ſiècles divers, je l'applique aux pays différens, & je prouve que l'eſtime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'eſprit, eſt chez les différens peuples toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement, &, par conſéquent, de la diverſité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence eſt-elle ſi fort en eſtime

chez les républicains? C'eſt que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carriere des richeſſes & des grandeurs. Or, l'amour & le reſpect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités, doit néceſſairement ſe réfléchir ſur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les républiques, on honore non ſeulement l'éloquence, mais encore toutes les ſciences, qui, telles que la politique, la juriſprudence, la morale, la poéſie, ou la philoſophie, peuvent ſervir à former des orateurs.

Dans les pays deſpotiques, au contraire, ſi l'on fait peu de cas de cette même eſpèce d'éloquence, c'eſt qu'elle ne mene point à la fortune; c'eſt qu'elle n'eſt, dans ces pays, de preſque aucun uſage, & qu'on ne ſe donne pas la peine de perſuader, lorſqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant de mépris pour le genre d'eſprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe? C'eſt qu'une république pauvre & petite, qui ne pouvoit oppoſer que ſes vertus & ſa valeur à la puiſſance redoutable des Perſes, devoit mépriſer tous les arts propres à amollir le courage, qu'on eût peut-être avec raiſon déifiés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'eſtime en Angleterre pour la ſcience militaire, qu'à Rome & dans la Grèce on n'en avoit pour cette même ſcience? C'eſt que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement & par leur poſition phyſique, moins beſoin de grands généraux que d'habiles négocians; c'eſt que l'eſprit de commerce, qui néceſſairement amene à ſa ſuite le goût du luxe & de la molleſſe, doit chaque

jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'induſtrie, doit chaque jour diminuer leur eſtime pour l'art de la guerre & même pour le courage : vertu que, chez un peuple libre, ſoutient long-temps l'orgueil national ; mais qui, s'affoibliſſant néanmoins de jour en jour, eſt peut-être la cauſe éloignée de la chûte ou de l'aſſerviſſement de cette nation. Si les écrivains célèbres, au contraire, comme le prouve l'exemple des Locke & des Adiſſon, ont été juſqu'à préſent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'on ne faſſe très grand cas du mérite dans un pays où chaque citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'eſprit peut éclairer le public ſur ſes véritables intérêts. C'eſt la raiſon pour laquelle on rencontre ſi communément, à Londres, des gens inſtruits ; rencontre plus difficile à faire en France : non que le climat Anglois, comme on l'a prétendu, ſoit plus favorable à l'eſprit que le nôtre ; la liſte de nos hommes célèbres, dans la guerre, la politique, les ſciences & les arts, eſt peut-être plus nombreuſe que la leur. Si les ſeigneurs Anglois ſont, en général, plus éclairés que les nôtres, c'eſt qu'ils ſont forcés de s'inſtruire ; c'eſt qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir ſur la leur, ils en ont, à cet égard, un très conſidérable ſur nous ; avantage qu'ils conſerveront juſqu'à ce que le luxe ait entierement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait inſenſiblement pliés au joug de la ſervitude, & leur ait appris à préférer les richeſſes aux talens. Juſqu'aujourd'hui, c'eſt à Londres un mérite de s'inſtruire ; à Paris, c'eſt un ridicule. Ce fait

suffit pour justifier la réponse d'un étranger que M. le duc d'Orléans, régent, interrogeoit sur le caractere & le génie différent des nations de l'Europe : *La seule maniere*, lui dit l'étranger, *de répondre à votre altesse royale, est de lui répéter les premieres questions que, chez les divers peuples, l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde. En Espagne*, ajouta-t-il, *on demande* : Est-ce un Grand de la premiere classe? *En Allemagne*: Peut-il entrer dans les chapitres? *En France* : Est-il bien à la cour? *En Hollande* : Combien a-t-il d'or? *En Angleterre* : Quel homme est-ce?

Le même intérêt général qui, dans les états républicains & ceux dont la constitution est mixte, préside à la distribution de l'estime, est aussi, dans les empires soumis au despotisme, le distributeur unique de cette même estime. Si, dans ces gouvernemens, l'on fait peu de cas de l'esprit, & si l'on a plus de considération à Ispahan, à Constantinople, pour l'eunuque, l'icoglan ou le bacha, que pour l'homme de mérite; c'est qu'en ces pays on n'a nul intérêt d'estimer les grands hommes : ce n'est pas que ces grands hommes n'y fussent utiles & desirables; mais aucun des particuliers, dont l'assemblage forme le public, n'ayant intérêt à le devenir, on sent que chacun d'eux estimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces empires, engager un particulier à supporter la fatigue de l'étude & de la méditation nécessaires pour perfectionner ses talens? Les grands talens sont toujours suspects aux gouvernemens injustes : les talens n'y procurent ni les dignités ni les richesses. Or, les richesses & les dignités sont cependant les

ſeuls biens viſibles à tous les yeux, les ſeuls qui ſoient réputés vrais biens, & ſoient univerſellement deſirés. En vain diroit-on qu'ils ſont quelquefois faſtidieux à leurs poſſeſſeurs : ce ſont, ſi l'on veut, des décorations quelquefois déſagréables aux yeux de l'acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vuë d'où le ſpectateur les contemple : c'eſt pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Auſſi les hommes illuſtres ne croiſſent-ils que dans les pays où les richeſſes ſont le prix des grands talens ; auſſi les pays deſpotiques ſont-ils, par la raiſon contraire, toujours ſtériles en grands hommes. Sur quoi j'obſerverai que l'or eſt maintenant d'un ſi grand prix aux yeux de toutes les nations, que, dans des gouvernemens infiniment plus ſages & plus éclairés, la poſſeſſion de l'or eſt preſque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, enorgueillis par les hommages univerſels, ſe croient ſupérieurs (1) à l'homme de talent, ſe félicitent, d'un ton ſuperbement modeſte, d'avoir préféré l'utile à l'agréable, &

---

(1) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entr'eux ſe croyent du moins fort au-deſſus de quiconque n'eſt pas ſupérieur en ſon genre. Ils ne ſentent pas qu'il en eſt des gens d'eſprit comme des coureurs : un tel, diſent-ils entr'eux, ne court pas ; cependant ce n'eſt ni l'impotent ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la courſe.

Si l'on ſe tait ſur la médiocrité d'eſprit de la plupart de ces gens ſi vains de leurs richeſſes, c'eſt qu'on ne ſonge pas même à les citer. Le ſilence ſur notre compte eſt toujours un mauvais ſigne ; c'eſt qu'on n'a point à ſe venger de notre ſupériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

d'avoir, au défaut d'esprit, fait, disent-ils, emplette de bon sens, qui, dans la signification qu'ils attachent à ce mot, est le vrai, le bon & le suprême esprit! De telles gens doivent toujours prendre les philosophes pour des spéculateurs visionnaires, leurs écrits pour des ouvrages sérieusement frivoles, & l'ignorance pour un mérite.

Les richesses & les dignités sont trop généralement desirées, pour qu'on honore jamais les talens chez les peuples où les prétentions au mérite sont exclusives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel pays l'homme d'esprit n'est-il pas contraint à perdre, dans l'antichambre d'un protecteur, un temps que, pour exceller en quelque genre que ce soit, il faudroit employer à des études opiniâtres & continues? Pour obtenir la faveur des Grands, à quelles flatteries, à quelles bassesses ne doit-il pas se plier? S'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expose aux dédains d'un muphti ou d'une sultane; en France, aux bontés outrageantes d'un grand seigneur (2) ou d'un homme en place, qui, méprisant en lui un genre d'esprit trop différent du sien, le regardera comme un homme inutile à l'état, incapable d'affaires sérieuses, & tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuses bagatelles. D'ailleurs, secrétement jaloux de la réputation des gens de mérite (3), & sensible à leur censure, l'homme

---

(2) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens; mais à travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogène, on apperçoit la vanité.

(3) » En entrant dans le monde, disoit un jour M.

en place les reçoit chez lui moins par goût que par faste, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans sa maison. Or, comment imaginer qu'un homme animé de cette passion pour la gloire, qui l'arrache aux douceurs du plaisir, s'avilisse jusqu'à ce point? Quiconque est né pour illustrer son siècle, est toujours en garde contre les Grands; il ne se lie du moins qu'avec ceux dont l'esprit & le caractere, faits pour estimer les talens, & s'ennuyer dans la plupart des sociétés, y recherche, y rencontre l'homme d'esprit avec le même plaisir que se rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la premiere vue.

Le caractere propre à former les hommes illustres, les expose donc nécessairement à la haine, ou du moins à l'indifférence des Grands & des hommes en place, & surtout chez des peuples, tels que les Orientaux, qui, abrutis par la forme de leur gouvernement & par leur religion, croupissent dans une honteuse ignorance, & tiennent, si je l'ose dire, le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'estime

---

le Président de Montesquieu, on m'annonça comme un homme d'esprit, & je reçus un accueil assez favorable des gens en place; mais lorsque, par le succès des Lettres Persanes, j'eus peut-être prouvé que j'en avois, & que j'eus obtenu quelqu'estime de la part du public, celle des gens en place se refroidit; j'essuyai mille dégoûts. Comptez, ajoutoit-il, qu'intérieurement blessés de la réputation d'un homme célèbre, c'est pour s'en venger qu'ils l'humilient; & qu'il faut soi-même mériter beaucoup d'éloges, pour supporter patiemment l'éloge qu'on nous fait d'autrui «.

pour le mérite eſt, dans l'Orient, fondé ſur le peu d'intérêt que les peuples ont d'eſtimer les talens; pour faire mieux ſentir la puiſſance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous ſoient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié ſelon la forme de notre gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la diſſertation; pourquoi le ton nous en paroît inſupportable : & l'on ſentira que la diſſertation eſt pénible & fatigante; que les citoyens ayant, par la forme de notre gouvernement, moins beſoin d'inſtruction que d'amuſement, ils ne deſirent, en général, que la ſorte d'eſprit qui les rend agréables dans un ſouper; qu'ils doivent, en conſéquence, faire peu de cas de l'eſprit de raiſonnement; & reſſembler tous, plus ou moins, à cet homme de la cour, qui, moins ennuyé qu'embarraſſé des raiſonnemens qu'un homme ſage apportoit en preuve de ſon opinion, s'écria vivement : *Ah ! Monſieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la pareſſe. Si, dans la converſation, l'on ne ſe ſert que de phraſes découſues & hyperboliques; ſi l'exagération eſt devenue l'éloquence particuliere de notre ſiècle & de notre nation; ſi l'on n'y fait nul cas de la juſteſſe & de la préciſion des idées & des expreſſions, c'eſt que nous ne ſommes nullement intéreſſés à les eſtimer. C'eſt par ménagement pour cette même pareſſe que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un inſtinct ſupérieur à toute connoiſſance raiſonnée, & enfin comme un ſentiment vif & prompt du bon & du mauvais; ſentiment qui nous diſpenſe de tout examen, & réduit toutes les regles de

la critique aux deux ſeuls mots de *délicieux* ou de *déteſtable*. C'eſt à cette même pareſſe que nous devons auſſi quelques-uns des avantages que nous avons ſur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables, nous fait deſirer, dans les ouvrages, une netteté qui ſupplée à cette incapacité d'attention : nous ſommes des enfans qui voulons, dans nos lectures, être toujours ſoutenus par la liſiere de l'ordre. Un auteur doit donc maintenant ſe donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ſes lecteurs ; il doit ſouvent répéter d'après Alexandre : *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous* ! Or, la néceſſité d'être clairs pour être lus, nous rend, à cet égard, ſupérieurs aux écrivains Anglois : ſi ces derniers ſont peu de cas de cette clarté, c'eſt que leurs lecteurs y ſont moins ſenſibles, & que des eſprits plus exercés à la fatigue de l'attention, peuvent ſuppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une ſcience telle que la métaphyſique, doit nous donner quelques avantages ſur nos voiſins. Si l'on a toujours appliqué à cette ſcience le proverbe : *Point de merveille ſans voile*, & ſi ſes ténèbres l'ont rendue long-temps reſpectable, maintenant notre pareſſe n'entreprendroit plus de les percer ; ſon obſcurité la rendroit mépriſable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle eſt encore revêtue, qu'on la dégage des nuages myſtérieux qui l'environnent. Or, ce deſir, qu'on ne doit qu'à la pareſſe, eſt l'unique moyen de faire une ſcience de choſes, de cette même métaphyſique qui juſqu'a préſent n'a été qu'une ſcience de mots. Mais, pour ſatisfaire ſur ce point le goût du public, il faut, comme le remarque l'il-

lustre historiographe de l'académie de Berlin, » que les esprits, brisant les entraves d'un res» pect trop superstitieux, connoissent les limites » qui doivent éternellement séparer la raison de » la religion; & que les examinateurs follement » révoltés contre tout ouvrage de raisonnement, » ne condamnent plus la nation à la frivolité «.

Ce que j'ai dit suffit, je pense, pour nous découvrir en même temps la cause de notre amour pour les historiettes & les romans, de notre habileté en ce genre, de notre supériorité dans l'art frivole & cependant assez difficile de dire des riens, & enfin de la préférence que nous donnons à l'esprit d'agrément sur tout autre genre d'esprit; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'esprit comme divertissant, à l'avilir en le confondant avec le pantomime; préférence enfin qui nous rend le peuple le plus galant, le plus aimable, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition est, par la forme de notre gouvernement, fermée à la plupart des citoyens; il ne leur reste que celle du plaisir. Entre les plaisirs, celui de l'amour est le plus vif; pour en jouir, il faut se rendre agréable aux femmes: dès que le besoin d'aimer se fait sentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre ame. Malheureusement, il en est des amans comme de ces insectes aîlés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent; ce n'est qu'en empruntant la ressemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, si les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent acquérir plus de frivolités & de graces, que de force & de justesse dans les idées, nos esprits, se modélant sur les leurs, doivent

en conséquence se ressentir des mêmes vices.

Il n'est que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'est de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur ame, plus détendue à leur esprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choses, si l'on avoit l'amour pour précepteur, & que la main de la beauté jettât dans notre ame les semences de l'esprit & de la vertu. Le second moyen (& ce n'est pas certainement celui que je conseillerois), ce seroit de débarrasser les femmes d'un reste de pudeur, dont le sacrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amans. Alors les faveurs des femmes, devenues plus communes, paroîtroient moins précieuses; alors les hommes, plus indépendans, plus sages, ne perdroient près d'elles que les heures consacrées aux plaisirs de l'amour, & pourroient, par conséquent, étendre & fortifier leur esprit par l'étude & la méditation. Chez tous les peuples & dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des romaines ou des sultanes; le milieu entre ces deux partis est le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-dessus prouve que c'est à la diversité des gouvernemens, &, par conséquent, des intérêts des peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caracteres, de leur génie & de leur goût. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'estime générale; si, par exemple, la science militaire est, chez presque tous les peuples, regardée comme la premiere, c'est que le grand capitaine est, presque en tous les pays, l'homme le plus utile, du moins jusqu'à la convention d'une paix universelle & inaltérable. Cette paix une fois

confirmée, on donneroit, ſans contredit, aux hommes célèbres dans les ſciences, les lois, les lettres & les beaux-arts, la préférence ſur le plus grand capitaine du monde : d'où je conclus que l'intérêt général eſt, dans chaque nation, le diſpenſateur unique de ſon eſtime.

C'eſt à cette même cauſe, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris injuſte ou légitime, mais toujours réciproque, que les nations ont pour leurs mœurs, leurs uſages & leurs caracteres différens.

CHAPITRE XXI.

Le mépris reſpectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité.

Il en eſt des nations comme des particuliers : ſi chacun de nous ſe croit infaillible, place la contradiction au rang des offenſes, & ne peut eſtimer ni admirer dans autrui que ſon propre eſprit, chaque nation n'eſtime pareillement dans les autres que les idées analogues aux ſiennes ; toute opinion contraire eſt donc entr'elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup-d'œil rapide ſur l'univers. Ici, c'eſt l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles, lorſque nous le prenons pour une tête brulée. Là, c'eſt l'Arabe, qui, perſuadé de l'infaillibilité de ſon Kaliſe, ſe rit de la ſotte crédulité du Tartare qui croit le grand Lama immortel. Dans l'Afrique, c'eſt le Nègre, qui, toujours en adoration devant une racine, une

patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une masse immense de divinités, & se moque de la disette où nous sommes de dieux; tandis que le Musulman, peu instruit, nous accuse d'en reconnoître trois. Plus loin, ce sont les habitans de la montagne de Bata: ils sont persuadés que tout homme qui mange avant sa mort un coucou rôti, est un saint; ils se moquent, en conséquence, de l'Indien. Quoi de plus ridicule, lui disent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, & d'imaginer que, si la vache, dont on tire la queue, vient à pisser, & qu'il tombe quelques gouttes de son urine sur le moribond, ce moribond est un saint? Quoi de plus absurde aux Bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que, pendant six mois, ils se tiennent, pour toute nourriture, à la fiente de vache (1).

C'est toujours sur une semblable différence de mœurs & de coutumes qu'est fondé le mépris respectif des nations. C'est par ce motif (2) que l'habitant d'Antioche méprisoit jadis, dans l'Empereur Julien, cette simplicité de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de religion, &, par consé-

---

(1) *Théâtre de l'idolatrie*, par Abraham Roger.

La vache, au rapport de Vincent le Blanc, est réputée sainte & sacrée au Calicut. Il n'est point d'être qui généralement ait plus de réputation de sainteté: il paroît que la coutume de manger par pénitence de la fiente de vache, est fort ancienne en Orient.

(2) Blessé de nos mépris, » je ne connois de sauvage que l'Européan, qui n'adopte aucun de mes usages «. *De l'origine & des mœurs des Caraïbes*, par La Borde.

quent d'opinion, déterminoit, dans le même temps, des chrétiens plus zélés que justes, à noircir, par les plus infames calomnies, la mémoire d'un prince qui, diminuant les impôts, rétablissant la discipline militaire, & raminant la vertu expirante des Romains, a si justement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands Empereurs (3).

Qu'on jette les yeux de toutes parts; tout est plein de ces injustices. Chaque nation, convaincue qu'elle seule possede la sagesse, prend toutes les autres pour folles, & ressemble assez au Marilanois (4), qui, persuadé que sa langue est la seule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne savent pas parler.

S'il descendoit du ciel un sage qui, dans sa conduite, ne consultât que les lumieres de la raison; ce sage passeroit universellement pour fou. Il seroit, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un médecin que des pâtissiers accuseroient, devant un tribunal d'enfans, d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes, & qui sûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain appuyeroit-il ses opinions sur les démonstrations les plus fortes; toutes les nations feroient, à son égard, comme ce peuple de bossus, chez lequel, disent les Fabulistes Indiens, passa un dieu, beau, jeune & bien fait: ce dieu, ajoutent-ils, entre dans la capitale; il s'y voit environné d'une multitude d'habitans; sa figure

---

(3) On grava, à Tarse, sur le tombeau de Julien: *Ci gît Julien, qui perdit la vie sur les bords du Tigre. Il fut un excellent empereur & un vaillant guerrier.*

(4) *Voyages de la Compagnie des Indes Hollandoise.*

leur paroît extraordinaire : les ris & les brocards annoncent leur étonnement : on alloit pousser plus loin les outrages, si, pour l'arracher à ce danger, un des habitans, qui sans doute avoit vu d'autres hommes que des bossus, ne se fût tout-à-coup écrié : Eh ! mes amis, qu'allons-nous faire ? N'insultons point ce malheureux contrefait : si le ciel nous a fait à tous le don de la beauté, s'il a orné notre dos d'une montagne de chair ; pleins de reconnoissance pour les immortels, allons au temple en rendre graces aux dieux. Cette fable est l'histoire de la vanité humaine. Tout peuple admire ses défauts, & méprise les qualités contraires : pour réussir dans un pays, il faut être porteur de la bosse de la nation chez laquelle on voyage.

Il est, dans chaque pays, peu d'avocats qui plaident la cause des nations voisines, & peu d'hommes qui reconnoissent en eux le ridicule dont ils accusent l'étranger, & qui prennent exemple sur je ne sais quel Tartare qui fit, à ce sujet, adroitement rougir le grand Lama lui-même de son injustice.

Ce Tartare avoit parcouru le Nord, visité les pays des Lappons, & même acheté du vent de leurs sorciers (5). De retour en son pays, il raconte ses aventures : le grand Lama veut les entendre, il pâme de rire à ce récit. De quelle folie, disoit-il, l'esprit humain n'est-il pas capable ! que de coutumes bizarres ! quelle crédulité dans les Lappons ! Sont-ce des hommes ? Oui, vrai-

(5) Les Lappons ont des sorciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes, dont le nœud délié à certaine hauteur doit donner un certain vent.

ment, répondit le Tartare : apprends même quelque chose de plus étrange ; c'est que ces Lappons, si ridicules avec leurs sorciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie ! répond le grand Lama, oses-tu bien prononcer ce blasphême, & comparer ma religion avec la leur ? Pere éternel, reprit le Tartare, avant que l'imposition sacrée de ta main sur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te représenterai que par tes ris tu ne dois pas engager tes sujets à faire un profane usage de leur raison. Si l'œil sévere de l'examen & du doute se portoit sur tous les objets de la croyance humaine, qui sait si ton culte même seroit à l'abri des railleries de l'incrédulité ? Peut-être que ta sainte urine & tes saints excrémens (6) que tu distribues en présent aux princes de la terre, leur paroîtroient moins précieux ; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même saveur, n'en saupoudreroient-ils plus leurs ragoûts, & n'en mêleroient-ils plus dans leurs sauces. Déja l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Visthnou. Toi, dont la vue embrasse le passé, le présent & l'avenir, tu nous l'as répété souvent, c'est au talisman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité & ta puissance sur la terre : sans la soumission entiere à tes dogmes, obligé de quitter ce séjour de ténèbres, tu remonterois au ciel ta patrie. Tu sais que les Lamas, soumis à ta puissance, doivent un jour t'élever des autels dans

---

(6) On donne au grand Lama le nom de Pere éternel. Les Princes sont friands de ses excrémens. *Histoire générale des voyages*, tome VII.

toutes les parties du monde : qui peut t'assurer qu'ils exécutent ce projet sans le secours de la crédulité humaine, & que sans elle l'examen toujours impie ne prît les Lamas pour des sorciers Lappons qui vendent du vent aux sots qui l'achetent? Excuse donc, ô Fo vivant! les discours que me dicte l'intérêt de ton culte; & que le Tartare apprenne de toi à respecter l'ignorance & la crédulité, dont le ciel, toujours impénétrable dans ses vues, paroît se servir pour te soumettre la terre.

Peu d'hommes font, à cet exemple, sentir à leur nation le ridicule dont elle se couvre aux yeux de la raison, lorsque, sous un nom étranger, elle rit de sa propre folie; mais il est encore moins de nations qui sussent profiter de pareils avis. Toutes sont si scrupuleusement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout pays l'on ne donnera jamais le nom de sages qu'à ceux *qui*, comme disoit M. de Fontenelle, *sont fous de la folie commune*. Quelque bizarre que soit une fable, elle est toujours crue de quelques nations; & quiconque en doute est traité de fou par cette même nation. Dans le royaume de Juida, où l'on adore le Serpent, quel homme oseroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui, disent-ils, insulta à la divinité du Serpent (7), & le mangea. Un saint Marabou, ajoutent-ils, s'en apperçoit, en porte ses plaintes au roi. Sur le champ, arrêt de mort contre tous les cochons : l'exécution s'ensuit; & la race en alloit être anéantie,

---

(7) *Voyages de Guinée & de la Cayenne*, par le P. Labat.

lorſque les peuples repréſenterent au roi que, pour un coupable, il n'étoit pas juſte de punir tant d'innocens : ces remontrances ſuſpendent la colere du prince ; on appaiſe le grand Marabou, le maſſacre ceſſe, & les cochons ont ordre à l'avenir d'être plus reſpectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme le Serpent ſait allumer la colere des rois, pour ſe venger des impies : que l'univers reconnoiſſe ſa divinité, & ſon temple, à ſon ſacrificateur, à l'ordre de Marabou deſtiné à le ſervir, enfin, aux vierges conſacrées à ſon culte. Si, retiré au fond de ſon ſanctuaire, le dieu Serpent, inviſible aux yeux même du roi, ne reçoit ſes demandes, & ne rend ſes réponſes que par l'organe des prêtres, ce n'eſt point aux mortels à porter ſur ces myſteres un œil profane : leur devoir eſt de croire, de ſe proſterner & d'adorer.

En Aſie, au contraire, lorſque les Perſes, tout ſouillés (8) du ſang des Serpens immolés au dieu du bien, couroient au temple des Mages ſe vanter de cet acte de piété, s'imagine-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion, en eût été bien reçu ? Plus une opinion eſt folle, plus il eſt honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Auſſi, M. de Fontenelle a-t-il toujours répété que, *s'il tenoit toutes les vérités dans ſa main, il ſe garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes.* En effet, ſi la découverte d'une ſeule a dans l'Europe même fait traîner Galilée

---

(8) Beauſobre. *Hiſtoire du Manichéiſme.*

dans les prisons de l'inquisition, à quel supplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit toutes (9)?

Parmi les lecteurs raisonnables qui rient dans cet instant de la sottise de l'esprit humain, & qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en est-il aucun, qui, dans le siècle de ce philosophe, n'en eût sollicité la mort. Ils eussent alors eu des opinions différentes : & dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions? Combien cet attachement n'a-t-il pas semé de maux sur la terre? attachement cependant, dont il seroit également juste, utile & facile de se défaire.

Pour appprendre à douter de ses opinions, il suffit d'examiner les forces de son esprit, de considérer le tableau des sottises humaines, de se rappeller que ce fut six cents ans après l'établissement des universités qu'il en sortit enfin un homme extraordinaire (10) que son siècle persécuta, & le mit ensuite aux rangs des demi-dieux, pour avoir enseigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient des idées claires; vérité dont peu de gens sentent toute l'étendue : pour la plupart des hommes, les principes ne renferment point de conséquences.

Quelle que soit la vanité des hommes, il est

---

(9) Penser, dit Aristippe, c'est s'attirer la haine irréconciliable des ignorans, des foibles, des superstitieux & des hommes corrompus, qui tous se déclarent hautement contre tous ceux qui veulent saisir dans les choses ce qu'il y a de vrai & d'essentiel.

(10) Descartes.

certain que, s'ils se rappelloient souvent de pareils faits; si, comme M. de Fontenelle, ils se disoient souvent à eux-mêmes: *Personne n'échappe à l'erreur, serois-je le seul homme infaillible? ne seroit-ce pas dans les choses même que je soutiens avec le plus de fanatisme, que je me tromperois?* Si les hommes avoient cette idée habituellement présente à l'esprit, ils seroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adversaires, plus à portée d'appercevoir la vérité; ils seroient plus doux, plus tolérans, & sans doute auroient une moins haute opinion de leur sagesse. Socrate répétoit souvent: *Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.* On sait tout dans notre siècle, excepté ce que Socrate savoit. Les hommes ne se surprennent si souvent en erreur, que parce qu'ils sont ignorans, & qu'en général leur folie la plus incurable, c'est de se croire sages.

Cette folie, commune à toutes les nations, & produite en partie par leur vanité, leur fait non seulement mépriser les mœurs & les usages différens des leurs, mais leur fait encore regarder comme un don de la nature la supériorité que quelques-unes d'entr'elles ont sur les autres: supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur état.

CHAP.

CHAPITRE XXII.

Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

LA vanité eſt encore le principe de cette erreur : & quelle narion peut triompher d'une pareille erreur? Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'un François accoutumé à parler aſſez librement, à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment citoyens, quitte Paris, & débarque à Conſtantinople ; quelle idée ſe formera-t-il des pays ſoumis au deſpotiſme, lorqu'il conſidérera l'aviliſſement où s'y trouve l'humanité? qu'il appercevra par-tout l'empreinte de l'eſclavage? qu'il verra la tyrannie infecter de ſon ſouffle les germes de tous les talens & de toutes les vertus, porter l'abrutiſſement, la crainte ſervile & la dépopulation du Caucaſe juſqu'à l'Egypte? qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans ſon ſerrail, tandis que le Perſan bat ſes troupes & ravage ſes provinces, le tranquille Sultan, indifférent aux calamités publiques, boit ſon ſorbet, careſſe ſes femmes, fait étrangler ſes Bachas, & s'ennuye? Frappé de la lâcheté & de la ſervitude de ces peuples, à la fois animé du ſentiment de l'orgueil & de l'indignation, quel François ne ſe croira pas d'une nature ſupérieure au Turc? En eſt-il beaucoup qui ſentent que le mépris pour une

nation eſt toujours un mépris injuſte ? que c'eſt de la forme plus ou moins heureuſe des gouvernemens que dépend la ſupériorité d'un peuple ſur un autre ? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponſe qu'un Perſe fit à un ſoldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lâcheté de ſa nation : Pourquoi m'inſulter ? lui diſoit-il ; ſache qu'il n'eſt plus de nation par-tout où l'on reconnoît un maître abſolu. Un roi eſt l'ame univerſelle d'un état deſpotique ; c'eſt ſon courage ou ſa foibleſſe qui fait languir ou qui vivifie cet empire. Vainqueurs ſous Cyrus, ſi nous ſommes vaincus ſous Xerxès, c'eſt que Cyrus eut à fonder le trône où Xerxès s'eſt aſſis en naiſſant ; c'eſt que Cyrus eut, en naiſſant, des égaux ; c'eſt que Xerxès fut toujours environné d'eſclaves : & les plus vils, tu le ſais, habitent les palais des rois. C'eſt donc la lie de la nation que tu vois aux premiers poſtes ; c'eſt l'écume des mers qui s'eſt élevée ſur leur ſurface. Reconnois l'injuſtice de tes mépris. Et ſi tu en doutes, donne-nous les lois de Sparte, prends Xerxès pour maître ; tu ſeras le lâche, & moi le héros.

Rappellons-nous le moment où le cri de la guerre avoit réveillé toutes les nations de l'Europe, où ſon tonnerre ſe faiſoit entendre du Nord au Midi de la France (1) : ſuppoſons qu'en ce moment un républicain, encore tout échauffé de l'eſprit de citoyen, arrive à Paris, & ſe préſente dans la bonne compagnie ; quelle

(1) Dans la derniere guerre, lorſque les ennemis entrerent en Provence.

surprise pour lui de voir chacun y traiter avec indifférence les affaires publiques, & ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une histoire galante ou d'un petit chien!

Frappé à cet égard de la différence qui se trouve entre notre nation & la sienne, il n'est presque point d'Anglois qui ne se croie un être d'une nature supérieure; qui ne prenne les François pour des têtes frivoles & la France pour le royaume Babiole: ce n'est pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'est non seulement à la forme de leur gouvernement que ses compatriotes doivent cet esprit de patriotisme & d'élévation inconnu à tout autre pays qu'aux pays libres; mais qu'ils le doivent encore à la position physique de l'Angleterre.

En effet, pour sentir que cette liberté, dont les Anglois sont si fiers, & qui renferme réellement le germe de tant de vertus, est moins le prix de leur courage qu'un don du hasard, considérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre; & l'on sera convaincu que, si les mers, en embrassant cet empire, ne l'eussent rendu inaccessible aux peuples voisins, ces peuples, en profitant des divisions des Anglois, ou les eussent subjugués, ou du moins eussent fourni à leurs rois des moyens de les asservir, & qu'ainsi leur liberté n'est point le fruit de leur sagesse. Si, comme ils le prétendent, ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particuliere à leur nation; après le crime affreux commis dans la personne de Charles I, n'auroient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le plus avantageux? Auroient-ils souffert que, par

des ſervices & des proceſſions publiques, on mît au rang des martyrs un prince qu'il étoit de leur intérêt, diſent quelques-uns d'entr'eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, & dont le ſupplice néceſſaire au monde devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de ſoumettre les peuples à une autorité arbitraire & tyrannique? Tout Anglois ſenſé conviendra donc que c'eſt à la poſition phyſique de ſon pays qu'il doit ſa liberté; que la forme de ſon gouvernement ne pourroit ſubſiſter telle qu'elle eſt, en terre ferme, ſans être infiniment perfectionnée; & que l'unique & légitime ſujet de ſon orgueil ſe réduit au bonheur d'être né inſulaire plutôt qu'habitant du continent.

Un particulier fera, ſans doute, un pareil aveu, mais jamais un peuple. Jamais un peuple ne donnera à ſa vanité les entraves de la raiſon: plus d'équité dans ſes jugemens ſuppoſeroit une ſuſpenſion d'eſprit, trop rare dans les particuliers, pour la trouver jamais dans une nation.

Chaque peuple mettra donc toujours au rang des dons de la nature, des vertus qu'il tient de la forme de ſon gouvernement. L'intérêt de ſa vanité le lui conſeillera: & qui réſiſte au conſeil de l'intérêt?

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit, conſidéré par rapport aux pays divers, c'eſt que l'intérêt eſt le diſpenſateur unique de l'eſtime ou du mépris que les nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes & leurs genres d'eſprit différens.

La ſeule objection qu'on puiſſe oppoſer à cette concluſion, eſt celle-ci: Si l'intérêt, dira-t-on, étoit le ſeul diſpenſateur de l'eſtime ac-

cordée aux différens genres de science & d'esprit, pourquoi la morale, utile à toutes les nations, n'est-elle pas la plus honorée? Pourquoi le nom des Descartes, des Newton, est-il plus célébre que ceux des Nicole, des La Bruyere & de tous les Moralistes, qui, peut-être ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'esprit? C'est, répondrai-je, que les grands physiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois servi l'univers, & que la plupart des Moralistes n'ont été, jusqu'à présent, d'aucun secours à l'humanité. Que sert de répéter, sans cesse, qu'il est beau de mourir pour la patrie? Un apophtegme ne fait point un héros. Pour mériter l'estime, les Moralistes devoient employer, à la recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le temps & l'esprit qu'ils ont perdu à composer des maximes sur la vertu. Lorsqu'Omar écrivoit aux Syriens: *J'envoye contre vous des hommes aussi avides de la mort que vous l'êtes des plaisirs*; alors les Sarrasins, trompés par les prestiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient dans le ciel que le partage de la valeur & de la victoire, & dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatisme; & ce sont les passions & non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les Moralistes devoient le sentir, & savoir que, semblable au sculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un dieu ou un banc, le législateur forme à son gré des héros, des génies & des gens vertueux. J'en atteste les Moscovites, transformés en hommes par Pierre-le-Grand.

En vain les peuples, follement amoureux de

leur législation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs lois, la cause de leurs malheurs. L'inexécution des lois, dit le sultan Mahmouth, est toujours la preuve de l'ignorance du législateur. La récompense, la punition, l'a gloire & l'infamie, soumises à ses volontés, sont quatre espèces de divinités avec lesquelles il peut toujours opérer le bien public, & créer les hommes illustres en tous les genres.

Toute l'étude des Moralistes consiste à déterminer l'usage qu'on doit faire de ces récompenses & de ces punitions, & les secours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt personnel à l'intérêt général. Cette union est le chef-d'œuvre que doit se proposer la morale. Si les citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier, sans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les fous; tous les hommes seroient nécessités à la vertu; & la félicité des nations seroit un bienfait de la morale: or, qui doute que, dans cette supposition, cette science ne fût infiniment honorée, & que les écrivains, excellens en ce genre, ne fussent, du moius, par l'équitable & reconnoissante postérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue & des Confucius?

Mais, répliquera-t-on, l'imperfection de la morale & la lenteur de ses progrès ne peuvent être qu'un effet du peu de proportion qui se trouve entre l'estime accordée aux Moralistes, & les efforts d'esprit nécessaires pour perfectionner cette science. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préside donc pas à la distribution de l'estime publique?

Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obstacles insurmontables, qui se sont jusqu'à présent opposés à l'avancement de la mo-

rale, chercher les causes de l'indifférence avec laquelle on a jusqu'à présent regardé une science dont les progrès annoncent toujours ceux de la législation, & que, par conséquent, tous les peuples ont intérêt de perfectionner.



CHAPITRE XXIII.

Des causes qui jusqu'à présent ont retardé les progrès de la morale.

Si la poésie, la géométrie, l'astronomie, & généralement toutes les sciences, tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorsque la morale semble à peine sortir du berceau; c'est que les hommes, forcés, en se rassemblant en société, de se donner & des lois & des mœurs, ont dû se faire un systême de morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le systême fait, l'on a cessé d'observer: aussi nous n'avons, pour ainsi dire, que la morale de l'enfance du monde; & comment la perfectionner?

Pour hâter les progrès d'une science, il ne suffit pas que cette science soit utile au public; il faut que chacun des citoyens qui composent une nation, trouve quelque avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvé tous les peuples de la terre, l'intérêt public, c'est-à-dire, celui du plus grand nombre, sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du plus puis-

ſant; ce dernier, indifférent au progrès des autres ſciences, a dû s'oppoſer efficacement à ceux de la morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'eſt le premier élevé au-deſſus de ſes concitoyens; le tyran, qui les a foulés à ſes pieds; le fanatique, qui les y tient proſternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes eſpèces de ſcélérats, forcés, par leur intérêt particulier, d'établir des lois contraires au bien général, ont bien ſenti que leur puiſſance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécilité humaine: auſſi ont-ils toujours impoſé ſilence à quiconque, en découvrant aux nations les vrais principes de la morale, leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits, & les eût armées contre l'injuſtice.

Mais, répliquera-t-on, ſi dans les premiers ſiècles du monde, lorſque les deſpotes tenoient les nations aſſervies ſous un ſceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale; principes qui, les ſoulevant contre les tyrans, euſſent fait à chaque citoyen un devoir de la vengeance: aujourd'hui que le ſceptre n'eſt plus le prix du crime; que, remis d'un conſentement unanime entre les mains des princes, l'amour des peuples l'y conſerve; que la gloire & le bonheur d'une nation, réfléchis ſur le ſouverain, ajoutent à ſa grandeur & à ſa félicité: quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'oppoſent encore aux progrès de la morale?

Ce ne ſont plus les rois, mais deux autres eſpèces d'hommes puiſſans. Les premiers ſont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux: ceux-ci ſont les ſoutiens des maximes de la religion; ceux-là en ſont

les destructeurs : les uns sont amis de (1) l'humanité ; les autres, doux au dehors & barbares au dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Esaü : indifférens aux actions honnêtes, ils se jugent vertueux, non sur ce qu'ils font, mais seulement sur ce qu'ils croient; la crédulité des hommes est, selon eux, l'unique mesure de leur probité (2). Ils haïssent mortellement, disoit la reine Christine, quiconque n'est pas leur dupe; & leur intérêt les y nécessite : ambitieux, hypocrites & discrets, ils sentent que, pour s'asservir les peuples, ils doivent les aveugler : aussi ces impies crient-ils sans cesse à l'impiété contre tout homme né pour éclairer les nations; toute vérité nouvelle leur est suspecte ; ils ressemblent aux enfans que tout effraye dans les ténebres.

La seconde espèce d'hommes puissans, qui s'opposent aux progrès de la morale, sont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en est qui, naturellement portés au vrai, ne sont ennemis des vérités nouvelles, que parce qu'ils sont paresseux, & qu'ils voudroient se soustraire à la fatigue d'attention nécessaire pour les examiner.

(1) Ils diroient volontiers aux persécuteurs, comme les Scythes à Alexandre : *Tu n'es donc pas Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes?* Si les chrétiens, à l'occasion de Saturne ou du Moloch Carthaginois, auquel on sacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille religion étoit une preuve de sa fausseté, combien de fois nos prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux hérétiques de rétorquer contr'eux cet argument ? Parmi nous que de prêtres de Moloch !

(2) Aussi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un hérétique.

Il en eſt d'autres qu'animent des motifs dangereux, & ceux-ci ſont les plus à craindre ; ce ſont des hommes dont l'eſprit eſt dépourvu de talens, & l'ame de vertus, auxquels, pour être de grands ſcélérats, il ne manque que du courage : incapable de vues élevées & neuves, ces derniers croient que leur conſidération tient au reſpect imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment (3) contre lui les paſſions &

(3) L'intérêt eſt toujours le motif caché de la perſécution ; nul doute que l'intolérance ne ſoit chrétiennement & politiquement un mal. On n'en eſt point à ſe repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces diſputes, dira-t-on, ſont dangereuſes. Oui, quand l'autorité y prend part ; alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le magiſtrat ne s'en mêle point, les théologiens s'accommoderont, après s'être dit quelques injures. Ce fait eſt prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérans. Mais, replique-t-on, cette tolérance, convenable à certains gouvernemens, ſeroit peut-être funeſte à d'autres : les Turcs, dont la religion eſt une religion de ſang, & le gouvernement une tyrannie, ne ſont-ils pas encore plus tolérans que nous ? On voit des égliſes à Conſtantinople, & point de moſquée à Paris ; ils ne tourmentent point les Grecs ſur leur croyance, & leur tolérance n'allume point de guerre.

A conſidérer cette queſtion en qualité de chrétien, la perſécution eſt un crime. Preſque par-tout, l'Evangile, les Apôtres & les Peres, prêchent la douceur & la tolérance. S. Paul & S. Chryſoſtôme diſent qu'un Evêque doit s'acquitter de ſa place en gagnant les hommes par la perſuaſion, & non par la contrainte ; les évêques, ajoutent ils, ne règnent que ſur ceux qui le veulent, bien différens en cela des Rois qui règnent ſur ceux qui ne le veulent pas.

les préjugés mêmes qu'ils méprisent, & ne cessent d'effaroucher les foibles esprits par le mot de *nouveauté*.

Comme si les vérités devoient bannir les vertus de la terre; que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux sans être imbécille: que la morale en démontrât la nécessité, & que l'étude de cette science devînt, par conséquent, funeste à l'univers; ils veulent qu'on tienne les peuples prosternés devant les préjugés reçus, comme devant les crocodiles

---

On condamna en Orient le concile qui avoit consenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération S. Basile ne donna-t-il pas, dans le quatrieme siècle de l'église, lorsqu'on agitoit la question de la divinité du S. Esprit ? question qui causoit alors tant de troubles. Ce Saint, dit S. Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la divinité du Saint-Esprit, consentit alors qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troisieme personne de la Trinité.

Si cette condescendance si sage, suivant le sentiment de M. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés, s'ils accuserent S. Basile de trahir la vérité par son silence, cette même condescendance fut approuvée par les hommes les plus célèbres & les plus pieux de ce temps-là, entr'autres par le grand S. Athanase, que l'on ne soupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait est détaillé dans M. de Tillemont, *Vie de S. Basile*, art. 63, 64 & 65. Cet auteur ajoute que le Concile écuménique de Constantinople approuva la conduite de S. Basile en l'imitant.

S. Augustin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas de Dieu la même idée que nous; à moins, dit-il, que ce ne fût par haine pour Dieu; ce qui est impossible. S. Athanase, dans ses Epîtres *ad Solitarios*, tome 1. pag. 855, dit que les persécutions

ſacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en morale ? C'eſt à nous ſeuls, diſent-ils, qu'il faut la révéler; nous ſeuls, à l'exemple des initiés de l'Egypte, devons en être les dépoſitaires : que le reſte des humains ſoit enveloppé des ténèbres du préjugé, l'état naturel de l'homme eſt l'aveuglement.

Aſſez ſemblables à ces médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abuſerent de la crédulité de quelques prélats pour excommunier un remede dont les ſecours ſont ſi prompts & ſi ſalutaires, ils abuſent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité ſtupide & ſéduite pourroit, ſous un gouvernement moins ſage, traîner au ſupplice la probité éclairée d'un Socrate.

---

des Ariens ſont la preuve qu'ils n'ont ni piété ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, eſt de perſuader, & non de contraindre ; il faut prendre exemple ſur le Sauveur, qui laiſſe à chacun la liberté de le ſuivre. Il dit plus haut, page 830, que pour faire adopter ſes opinions, le diable, pere du menſonge, a beſoin de haches & de coignées ; mais le Sauveur eſt la douceur même : il frappe ; ſi on ouvre, il entre ; ſi on le refuſe, il ſe retire. Ce n'eſt point avec des épées, des dards, des priſons, des ſoldats, & enfin à main armée, qu'on enſeigne la vérité, mais par la voix de la perſuaſion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raiſons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, on en rit, on ne le perſécute point. Le feu & les gibets ont ſouvent ſervi d'argumens aux théologiens ; ils ont à cet égard donné priſe ſur eux aux hérétiques & aux incrédules. Jéſus-Chriſt ne faiſoit violence à perſonne, il diſoit ſeulement : *Voulez-vous me ſuivre* ? L'intérêt n'a pas toujours permis à ſes Miniſtres d'imiter ſa modération.

Tels ſont les moyens dont ſe ſont ſervis ces deux eſpèces d'hommes pour impoſer ſilence aux eſprits éclairés. En vain, pour leur réſiſter, s'appuyeroit-on de la faveur publique. Lorſqu'un citoyen eſt animé de la paſſion de la vérité & du bien général, je ſais qu'il s'exhale toujours de ſon ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public, & que ce public devient ſon protecteur : mais comme, ſous le bouclier de la reconnoiſſance & de l'eſtime publique, on n'eſt pas à l'abri des perſécutions de ces fanatiques; parmi les gens ſages, il en eſt très peu d'aſſez vertueux pour oſer braver leur fureur.

Voilà quels obſtacles inſurmontables ſe ſont, juſqu'à préſent, oppoſés aux progrès de la morale, & pourquoi cette ſcience, preſque toujours inutile, a, conſéquemment à mes principes, toujours mérité peu d'eſtime.

Mais ne peut-on faire ſentir aux nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente morale? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette ſcience, en honorant davantage ceux qui la cultivent? Vu l'importance de la matiere, au riſque d'une digreſſion, je vais traiter ce ſujet.



CHAPITRE XXIV.

Des moyens de perfectionner la morale.

Il suffit, pour cet effet, de lever les obstacles que mettent à ses progrès les deux espèces d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réussir est de les démasquer ; de montrer, dans les protecteurs de l'ignorance, les plus cruels ennemis de l'humanité ; d'apprendre aux nations que les hommes sont, en général, encore plus stupides que méchans; qu'en les guérissant de leurs erreurs, on les guériroit de la plupart de leurs vices; & que s'opposer, à cet égard, à leur guérison, c'est commettre un crime de lèze-humanité.

Tout homme qui, dans l'histoire, considere le tableau des miseres publiques, s'apperçoit bientôt que c'est l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a versé le plus de calamités sur la terre. Frappé de cette vérité, on est toujours tenté de s'écrier : Heureuse la nation où du moins les citoyens ne se permettroient que des crimes d'intérêt ! Combien l'ignorance les multiplie-t-elle ! Que de sang n'a-t-elle pas fait répandre sur les autels (1) ! Ce-

(1) Un Roi du Mexique, dans la consécration d'un temple, fit sacrifier, en quatre jours, six mille quatre cent huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, tome VI, pag. 56.

Dans l'Inde, les Brachmanes de l'école de Niagam

pendant l'homme est fait pour être vertueux : en effet, si c'est dans le plus grand nombre que réside essentiellement la force, & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que consiste la justice, il est évident que la justice est, par sa nature, toujours armée du pouvoir nécessaire pour réprimer le vice & nécessiter les hommes à la vertu.

Si le crime audacieux & puissant met si souvent à la chaîne la justice & la vertu, & s'il

profiterent de leur faveur auprès des Princes, pour faire massacrer les Baudhistes dans plusieurs royaumes : ces Baudhistes sont athées & les autres déistes. Balta fut le Prince qui fit répandre le plus de sang : pour se purifier de ce crime, il se brûla en grande solemnité sur la côte d'Oricha. Il est à remarquer que ce furent les déistes qui firent couler le sang humain. Voyez les *Lettres du P. Pont*, *jésuite*.

Les prêtres de Méroé, dans l'Ethiopie, dépêchoient, quand il leur plaisoit, un courier au Roi, pour lui ordonner de mourir. Voyez Diodore.

Quiconque tue le Roi de Sumatra, est élu Roi. C'est, disent les peuples, par cet assassinat que le Ciel déclare ses volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un prédicateur qui déclamant sur le faste des Sophis, disoit qu'ils étoient athées à brûler ; qu'il s'étonnoit qu'on les laissât vivre, & que de tuer un Sophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conserver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait parmi nous le même raisonnement ?

C'est sans doute à la vue de tant de sang répandu par le fanatisme, que l'Abbé de Longuerue, si profond dans l'histoire, disoit que si l'on mettoit dans les deux bassins d'une balance le bien & le mal que les religions ont fait, le mal l'emporteroit sur le bien. Tome I, pag. 11.

Ne prenez point de maison, dit à ce sujet une sentence Persane, *dans un quartier dont le menu peuple soit ignorant & dévot*,

opprime les nations, ce n'eſt que par le ſecours de l'ignorance : c'eſt elle qui, cachant à chaque nation ſes véritables intérêts, empêche l'action & la réunion de ſes forces, & met par ce moyen le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténèbres de l'ignorance ? L'on n'a point juſqu'à préſent aſſez fortement inſiſté ſur cette vérité ; non qu'on doive renverſer en un jour tous les autels de l'erreur ; je ſais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle ; je ſais même qu'en les détruiſant, on doit reſpecter les préjugés, & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut envoyer, comme les colombes de l'arche, quelques vérités à la découverte, pour voir ſi le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde, ſi les erreurs commencent à s'écouler, & ſi l'on apperçoit çà & là pointer dans l'univers quelques iſles où la vertu & la vérité puiſſent prendre terre pour ſe communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne ſe prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les peuples pour les tyranniſer ? Il faut d'une main hardie, briſer le taliſman d'imbécillité auquel eſt attachée la puiſſance de ces génies malfaiſans ; découvrir aux nations les vrais principes de la morale ; leur apprendre qu'inſenſiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur & le plaiſir ſont les ſeuls moteurs de l'univers moral ; & que le ſentiment de l'amour de ſoi eſt la ſeule baſe ſur laquelle

laquelle on puisse jeter les fondemens d'une morale utile.

Comment se flatter de dérober aux hommes la connoissance de ce principe ? Pour y réussir, il faut donc leur défendre de sonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'histoire, où l'on voit les peuples de tous les siècles & de tous les pays, uniquement attentifs à la voix du plaisir, immoler leurs semblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur sensualité & à leur amusement. J'en prends à témoin & ces viviers où la gourmandise barbare des Romains noyoit des esclaves, & les donnoit en pâture à leurs poissons, pour en rendre la chair plus délicate; & cette isle du Tibre, où la cruauté des maîtres transportoit les esclaves infirmes, vieux & malades, & les y laissoit périr dans le supplice de la faim : j'en atteste encore les débris de ces vastes & superbes arènes, où sont gravés les fastes de la barbarie humaine; où le peuple le plus policé de l'univers sacrifioit des milliers de gladiateurs au seul plaisir que produit le spectacle des combats; où les femmes accouroient en foule; où ce sexe, nourri dans le luxe, la mollesse & les plaisirs, ce sexe qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, semble ne devoir respirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs blessés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, sont trop avérés, pour se flatter d'en dérober aux hommes la véritable cause. Chacun sait qu'il n'est pas d'une autre nature que les Romains, que la différence de son éducation produit la différence de ses sentimens, & le fait frémir au seul récit d'un spectacle que

l'habitude lui eût sans doute rendu agréable, s'il fût né sur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur paresse à s'examiner, & de leur vanité à se croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particuliere de leur nature les sentimens humains dont ils seroient affectés à un pareil spectacle : l'homme sensé convient que la nature, comme le dit Pascal (2), & comme le prouve l'expérience, n'est rien autre chose que notre premiere habitude. Il est donc absurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais supposons qu'on y réussît : quel avantage en retireroient les nations ? On ne feroit certainement que voiler aux yeux des gens grossiers le sentiment de l'amour de soi ; on n'empêcheroit point l'action de ce sentiment sur eux ; on n'en changeroit point les effets ; les hommes ne seroient point autres qu'ils sont : cette ignorance ne leur seroit donc point utile. Je dis de plus, qu'elle leur seroit nuisible : c'est en effet, à la connoissance du principe de l'amour de soi, que les sociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouissent : cette connoissance, toute imparfaite qu'elle est encore, a fait sentir aux peuples la nécessité d'armer de puissance la main des magistrats ; elle a fait confusément appercevoir au législateur la nécessité de fonder sur la base de l'intérêt personnel les principes de la probité. Sur quelle autre base, en effet, pourroit-on les appuyer ? Seroit-ce sur les principes

---

(2) Sextus Empiricus avoit dit avant lui, que nos principes naturels ne sont peut-être que nos principes accoutumés.

de ces fausses religions, qui, dira-ton, toutes fausses qu'elles sont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes (3)? Mais la plupart de ces religions sont trop absurdes pour donner de pareils étais à la vertu. On ne l'appuyera pas non plus sur les principes de la vraie religion; non que la morale n'en soit excellente, que ses maximes n'élevent l'ame jusqu'à la sainteté, & ne la remplissent d'une joie intérieure, avant-goût de la joie céleste; mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de chrétiens répandus sur la terre; & qu'un philosophe, qui, dans ses écrits, est toujours censé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondemens sur lesquels toutes les nations puissent également bâtir, & par conséquent l'édifier sur la base de l'intérêt personnel. Il doit se tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adresse par un législateur habile, suffisent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs, qui, dans leur religion, admettent le dogme de la nécessité, principe destructif de toute religion, & qui peuvent, en conséquence, être regardés comme des déistes; l'exemple des Chinois matérialistes; (4) celui des Saducéens, qui nioient l'immortalité de l'ame, & qui recevoient chez les Juifs le titre de justes par excellence; enfin,

(3) Cicéron ne le pensoit pas; puisque, tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au peuple le ridicule de la religion païenne.

(4) Le P. Le Comte & la plupart des jésuites conviennent que tous les Lettrés sont athées. Le célèbre abbé de Longuerue est de ce sentiment.

l'exemple des Gymnosophistes, qui, toujours accusés d'athéisme, & toujours respectés pour leur sagesse & leur retenue, remplissoient avec la plus grande exactitude les devoirs de la société ; tous ces exemples, & mille autres pareils, prouvent que l'espoir ou la crainte des peines ou des plaisirs temporels, sont aussi efficaces, aussi propres à former des hommes vertueux, que ces peines & ces plaisirs éternels, qui, considérés dans la perspective de l'avenir, font communément une impression trop foible pour y sacrifier des plaisirs criminels, mais présens.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel ? Ils n'inspirent aucune de ces pieuses & saintes cruautés que condamne (5) notre religion, cette loi d'amour & d'humanité, mais dont ses ministres ont fait si

(5) Lorsque Bayle dit que la religion, humble, patiente & bienfaisante dans les premiers siècles, est devenue depuis une religion ambitieuse & sanguinaire ; qu'elle fait passer au fil de l'épée tout ce qui lui résiste ; qu'elle appelle les bourreaux, invente les supplices, envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte, anime les conspirations, & enfin ordonne le meurtre des Princes ; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion ; & les chrétiens n'ont que trop souvent été des hommes : lorsqu'ils étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance ; leur nombre & leur crédit s'étant accrus, ils prêcherent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce sujet, que si les chrétiens ne détrônerent pas les Néron & les Dioclétien, ce n'est pas qu'ils n'en eussent le droit, mais ils n'en avoient pas la force : aussi faut-il convenir qu'ils en ont fait usage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les Empereurs détruisirent le paganisme, qu'ils combattirent les héréfies, qu'ils prêcherent l'évangile aux Frisons, aux Saxons & dans tout le Nord. Tous ces faits prouvent qu'on n'abuse que trop souvent des principes d'une religion sainte.

souvent usage; cruautés qui seront à jamais la honte des siècles passés, l'horreur & l'étonnement des siècles à venir.

De quelle surprise, en effet, ne doit point être saisi, & le citoyen vertueux, & le chrétien pénétré de cet esprit de charité tant recommandé dans l'évangile, lorsqu'il jette un coup-d'œil sur l'univers passé! Il y voit différentes religions évoquer toutes le fanatisme, & s'abreuver de sang humain (6). Ici ce sont des chrétiens libres, comme le prouve Warburton, d'exercer leur culte, s'ils n'eussent pas voulu détruire celui des idoles, qui, par leur

(6) Dans l'enfance du monde, le premier usage que l'homme fait de sa raison, c'est de se créer des dieux cruels; c'est par l'effusion du sang humain qu'il pense se les rendre propices; c'est dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du destin. Après d'horribles imprécations, le Germain voue à la mort tous ses ennemis; son ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commisération lui paroîtroit un sacrilège. Pour calmer la colere des Néréides, des peuples policés attachent Andromède au rocher; pour appaiser Diane & s'ouvrir la route de Troye, Agamemnon lui-même traîne Iphigénie à l'autel, Calchas la frappe, & croit honorer les dieux.

Au lieu de la note (6), on lit dans l'édition originale : Les païens n'accuserent pas d'abord les chrétiens d'assassinats ni d'incendies, mais ils les convainquirent, dit Tacite, du crime d'insociabilité; *crime*, ajoute l'historien, *qui leur fut toujours commun avec les juifs, gens opiniâtres, attachés à leur croyance, & qui, pénétrés de l'esprit de fanatisme, portoient aux autres nations une haine implacable.* Plusieurs auteurs cités dans Grotius en portent le même témoignage. Abdas, Evêque de Perse, renversa un temple de Mages; & son fanatisme excita une longue persécution contre les chrétiens, & des guerres cruelles entre les Romains & les Perses.

intolérance, excitent la perfécution des païens: Là ce font différentes fectes de chrétiens acharnées les unes contre les autres, qui déchirent l'empire de Conftantinople : plus loin, s'éleve en Arabie une religion nouvelle; elle commande aux Sarrafins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main. Aux irrüptions de ces Barbares, on voit fuccéder la guerre contre les infidèles: fous l'étendard des Croifés, des nations entieres défertent l'Europe pour inonder l'Afie, pour exercer fur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'enfevelir dans les fables de l'Arabie & de l'Egypte. C'eft enfuite le fanatifme qui met les armes à la main des princes chrétiens; il ordonne aux catholiques le maffacre des hérétiques; il fait reparoître fur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Bufiris & les Néron; il dreffe, il allume en Efpagne les bûchers de l'inquifition, tandis que les pieux Efpagnols quittent leurs ports, traverfent les mers, pour planter la croix & la défolation en Amérique (7). Qu'on jette les yeux fur le Nord, le Midi, l'Orient & l'Occident du monde, partout l'on voit le couteau facré de la religion levé fur le fein des femmes, des enfans, des vieillards; & la terre fumante du fang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'Être fuprême,

(7) Auffi dans une épître, qu'on fuppofe adreffée à Charles-Quint, on fait ainfi parler un Américain :

. . . Ce n'eft point nous qui fommes les barbares :
Ce font, Seigneur, ce font vos Cortez, vos Pizarres,
Qui, pour nous mettre au fait d'un fyftême nouveau,
Affemblent contre nous le prêtre & le bourreau.

n'offrir de toutes parts que le vaſte, le dégoûtant & l'horrible charnier de l'intolérance. Or, quel homme vertueux, & quel chrétien, ſi ſon ame tendre eſt remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'évangile, s'il eſt ſenſible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois eſſuyé leurs larmes, ne ſeroit point à ce ſpectacle touché de compaſſion pour l'humanité (8), & n'eſſayeroit point de fonder la probité, non ſur des principes auſſi reſpectables que ceux de la religion, mais ſur des principes dont il ſoit moins facile d'abuſer, tels que ſont les motifs d'intérêt perſonnel?

Sans être contraires aux principes de notre religion, ces motifs ſuffiſent pour néceſſiter les hommes à la vertu. La religion des païens, en peuplant l'olympe de ſcélérats, étoit ſans contredit moins propre que la nôtre à former des hommes juſtes: qui peut cependant douter que les premiers Romains n'ayent été plus vertueux

---

(8) C'eſt à l'occaſion de la perſécution, que Thémiſte le Senateur, dans un écrit adreſſé à l'Empereur Valens, lui dit: » Eſt-ce un crime de penſer autrement que vous? Si les chrétiens ſont diviſés entr'eux, les philoſophes le ſont bien. La vérité a une infinité de faces ſous leſquelles on peut l'enviſager. Dieu a gravé dans tous les cœurs du reſpect pour ſes attributs; mais chacun eſt le maître de témoigner ce reſpect de la maniere qu'il croit la plus agréable à la Divinité: perſonne n'eſt en droit de le gêner ſur ce point «.

S. Grégoire de Nazianze eſtimoit beaucoup ce Thémiſte; c'eſt à lui qu'il écrit: » Vous êtes le ſeul, ô Thémiſte, qui luttiez contre la décadence des lettres: vous êtes à la tête des gens éclairés; vous ſavez philoſopher dans les plus hautes places, joindre l'étude au pouvoir, & les dignités à la ſcience «.

que nous? Qui peut nier que les maréchaussées n'ayent désarmé plus de brigands que la religion? que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait le chapelet en main fait plus d'usage du stilet & du poison? & que dans les temps où la dévotion est plus ardente & la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de crimes (9) que dans les siècles où la dévotion s'attiédit, & la police se perfectionne?

C'est donc uniquemeut par de bonnes lois (10)

---

(9) Il est peu de gens que la religion retienne. Que de crimes commis, même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut! La Saint-Barthelemi, l'assassinat de Henri III, le massacre des Templiers, &c. &c. en sont la preuve.

(10) Eusèbe, *Préparation évangélique*, liv. VI, ch. 10, rapporte ce fragment remarquable d'un philosophe Syrien, nommé Bardezanes: *Apud Seras lex est quâ cædes, scortatio, furtum & simulachrorum cultus omnis prohibetur; quare in amplissima regione non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* » Chez les Seres, la loi défend le meurtre, la fornication, le vol & toute espèce de culte religieux; de sorte que dans cette vaste région on ne voit ni temple, ni adultere, ni maquerelle, ni fille de joie, ni voleur, ni assassin, ni empoisonneur «: preuve que les lois suffisent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point, si on vouloit donner la liste de tous les peuples qui, sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en société, & plus ou moins heureusement, selon l'habileté plus ou moins grande de leur législateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui les premiers s'offriront à ma mémoire.

Les Marianois, avant qu'on leur prêchât l'évangile, n'avoient, dit le P. Jobien jésuite, ni autels, ni temples, ni sacrifices, ni prêtres; ils avoient seulement chez eux quelques fourbes, nommés *Macanas*, qui prédisoient l'avenir. Ils croient cependant un en-

qu'on

qu'on peut former des hommes vertueux. Tout l'art du législateur consiste donc à forcer les hommes par le sentiment de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours justes les uns envers les autres. Or, pour composer de pareilles lois, il faut connoître le cœur humain, & préliminairement savoir que les hommes, sensibles pour eux seuls, indifférens pour les autres, ne sont nés ni bons ni méchans, mais prêts à être l'un ou l'autre, selon qu'un intérêt commun les réunit

---

fer & un paradis : l'enfer est une fournaise où le diable bat les ames avec un marteau, comme le fer dans la forge : le paradis est un lieu plein de coco, de sucre & de femmes. Ce n'est ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis ; ceux qui meurent d'une mort violente ont l'enfer pour partage, & les autres le paradis. Le P. Jobien ajoute qu'au sud des isles Mariannes, sont trente-deux isles, habitées par des peuples qui n'ont absolument ni religion, ni connoissance de la Divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c.

Les Caraïbes, au rapport de La Borde employé à leur conversion, n'ont ni prêtres, ni autels, ni sacrifices, ni idée de la divinité. Ils veulent être bien payés par ceux qui veulent les faire chrétiens. Ils croyent que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombril d'où sortirent les hommes. Ce Longuo est le premier agent ; il avoit fait la terre sans montagnes, qui selon eux furent l'ouvrage d'un déluge. L'envie fut une des premieres créatures ; elle répandit beaucoup de maux sur la terre : elle se croyoit très belle ; mais ayant vu le soleil, elle alla se cacher, & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoissent aucune divinité. *Lettres édif.* recueil 24.

Les Giagues, selon le P. Cavassy, ne reconnoissent aucun être distinct de la matiere, & n'ont pas même dans leur langue de mot pour exprimer cette idée : leur seul culte est celui de leurs ancêtres, qu'ils croyent

ou les divise; que le sentiment de préférence que chacun éprouve pour soi, sentiment auquel est attachée la conservation de l'espèce, est gravé par la nature d'une maniere ineffaçable (11); que la sensibilité physique a produit en nous l'amour du plaisir & la haine de la douleur; que le plaisir & la douleur ont ensuite déposé & fait éclorre dans tous les cœurs le germe de l'amour de soi, dont le développement a donné naissance aux passions, d'où sont sortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'est par la méditation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les passions dont l'arbre défendu n'est, selon quelques rabbins, qu'une ingénieuse image, portent également sur leur tige les fruits du bien & du mal; qu'on apperçoit le méchanisme qu'elles employent à la production de nos vices & de nos vertus;

---

toujours vivans : ils s'imaginent que leur Prince commande à la pluie.

Dans l'Indoustan, dit le P. Pons, jésuite, il est une secte de Brachmanes, qui pense que l'esprit s'unit à la matiere, & s'y embarrasse; que la sagesse, qui purifie l'ame, & qui n'est autre chose que la science de la vérité, produit la délivrance de l'esprit par le moyen de l'analyse. Or l'esprit, selon ces Brachmanes, se dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités : *Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est en moi, le moi n'est point.* Lorsque l'esprit sera délivré de toutes ses formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider l'esprit à se dégager de ses formes, les religions ne font que serrer les liens dans lesquels il s'embarrasse.

(11) Le soldat & le corsaire desirent la guerre, & personne ne leur en fait un crime. On sent qu'à cet égard leur intérêt n'est point assez lié à l'intérêt général.

& qu'enfin un législateur découvre le moyen de nécessiter les hommes à la probité, en forçant les passions à ne porter que des fruits de vertu & de sagesse.

Or, si l'examen de ces idées, propres à rendre les hommes vertueux, nous est interdit par les deux espèces d'hommes puissans cités ci-dessus, l'unique moyen de hâter les progrès de la morale seroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir dans ces protecteurs de la stupidité les plus cruels ennemis de l'humanité, de leur arracher le sceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils se servent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'observerai que ce moyen simple & facile dans la spéculation, est très difficile dans l'exécution; non qu'il ne naisse des hommes qui, à des esprits vastes & lumineux, unissent des ames fortes & vertueuses. Il est des hommes qui persuadés qu'un citoyen sans courage est un citoyen sans vertu, sentent que les biens & la vie même d'un particulier ne sont pour ainsi dire entre ses mains qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de restituer, lorsque le salut du public l'exige: mais de de pareils hommes sont toujours en trop petit nombre pour éclairer le public: d'ailleurs, la vertu est toujours sans force, lorsque les mœurs d'un siècle y attachent la rouille du ridicule. Aussi la morale & la législation, que je regarde comme une seule & même science, ne feront-elles que des progrès insensibles.

C'est uniquement le laps du temps qui pourra rappeller ces siècles heureux désignés par les noms d'Astrée ou de Rhée, qui n'étoient que l'ingénieux emblême de la perfection de ces deux sciences.



CHAPITRE XXV.

De la probité par rapport à l'univers.

S'il existoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne seroit que l'habitude des actions utiles à toutes les nations : or, il n'est point d'action qui puisse immédiatement influer sur le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreuse, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas dans le monde moral un effet plus sensible que la pierre jetée dans l'océan, n'en produit sur les mers dont elle éleve nécessairement la surface.

Il n'est donc point de probité pratique par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui se réduiroit au desir constant & habituel du bonheur des hommes, & par conséquent au vœu simple & vague de la félicité universelle, je dis que cette espèce de probité n'est encore qu'une chimere platonicienne. En effet, si l'opposition des intérêts des peuples les tient les uns à l'égard des autres dans un état de guerre perpétuelle; si les paix conclues entre les nations ne sont proprement que des trêves comparables au temps qu'après un long combat deux vaisseaux prennent pour se ragréer, & recommencer l'attaque; si les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voisins; enfin, si la félicité & l'agrandissement d'un peuple est presque toujours attaché au malheur & à l'affoiblissement d'un autre; il

est évident que la passion du patriotisme, passion si desirable, si vertueuse & si estimable dans un citoyen, est, comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains, absolument exclusive de l'amour universel.

Il faudroit, pour donner l'être à cette espèce de probité, que les nations, par des lois & des conventions réciproques, s'unissent entr'elles, comme les familles qui composent un état; que l'intérêt particulier des nations fût soumis à un intérêt plus général; & qu'enfin l'amour de la patrie, en s'éteignant dans les cœurs, y allumât le feu de l'amour universel : supposition qui ne se réalisera de long-temps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité d'intention, par rapport à l'univers; & c'est en ce point que l'esprit differe de la probité.

En effet, si les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur universel, & si les influences de sa vertu ne peuvent sensiblement s'étendre au-delà des limites d'un empire, il n'en est pas ainsi de ses idées : qu'un homme découvre un spécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productions de son esprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (1).

---

(1) Aussi l'esprit est-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un particulier. C'est à l'esprit qu'il est réservé d'établir la meilleure législation, de rendre par conséquent les hommes le plus heureux qu'il est possible. Il est vrai que même le Roman de cette législation n'est pas encore fait ; & qu'il s'écoulera bien des siècles avant qu'on en réalise la fiction : mais en-

D'ailleurs, en matiere d'esprit, comme en matiere de probité, l'amour de la patrie n'est point exclusif de l'amour universel. Ce n'est point aux dépens de ses voisins qu'un peuple acquiert des lumieres : au contraire, plus les nations sont éclairées, plus elles se réfléchissent réciproquement d'idées, & plus la force & l'activité de l'esprit universel s'augmente. D'où je conclus que, s'il n'est point de probité relative à l'univers, il est du moins certains genres d'esprit qu'on peut considérer sous cet aspect.

CHAPITRE XXVI.

De l'esprit par rapport à l'univers.

L'ESPRIT, considéré sous ce point de vue, ne sera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéressantes pour tous les peuples, soit comme instructives, soit comme agréables.

Ce genre d'esprit est, sans contredit, le plus desirable. Il n'est aucun temps où l'espèce d'idées, réputée *esprit* par tous les peuples, ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas

fin en s'armant de la patience de M. l'Abbé de Saint-Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable existera.

Il faut bien que les hommes sentent confusément que l'esprit est le premier des dons ; puisque l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité, & non de son esprit.

ainſi du genre d'idées auquel une nation donne quelquefois le nom d'eſprit. Il eſt pour chaque nation un temps de ſtupidité & d'aviliſſement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'eſprit; elle prodigue alors ce nom à certains aſſemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la poſtérité. Ces ſiècles d'aviliſſement ſont ordinairement ceux du deſpotiſme Alors, dit un poëte, Dieu prive les nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les miſeres & le ſupplice de la ſervitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en eſt d'inſtructives; ce ſont celles qui appartiennent à certains genres de ſcience & d'art: mais il en eſt auſſi d'agréables; telles ſont, premiérement, les idées & les ſentimens admirés dans certains morceaux d'Homere, de Virgile, de Corneille, du Taſſe, de Milton, dans leſquels, comme je l'ai déjà dit, ces illuſtres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un ſiècle en particulier, mais à celle de l'humanité; telles ſont, en ſecond lieu, les grandes images dont ces poëtes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce ſoit il eſt des beautés propres à plaire univerſellement, je choiſis ces mêmes images pour exemple; & je dis que la grandeur eſt, dans les tableaux poétiques, une cauſe univerſelle de plaiſir (1); non que tous les hommes en ſoient éga-

---

(1) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cauſe étrangere à leur grandeur. C'eſt le

lement frappés : il en est même d'insensibles aux beautés de la description, comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il seroit à cet égard aussi injuste qu'inutile de vouloir désabuser : ils ont, par leur insensibilité, acquis le droit malheureux

---

plus souvent parce que ces tableaux se trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet désagréable. Sur quoi j'observerai qu'il est très rare, à la lecture d'une description poétique, de recevoir uniquement l'impression pure que doit faire sur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainsi qu'à la beauté des objets auxquels ils sont plus communément unis ; c'est à cette cause qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts & de nos enthousiasmes injustes. Un proverbe usité dans les places publiques, fût-il d'ailleurs excellent, nous paroît toujours bas ; parce qu'il se lie nécessairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en servent.

Peut-on douter que par la même raison, les contes desprits & de revenans ne redoublent pendant la nuit, aux yeux d'un voyageur égaré, les horreurs d'une forêt ? que sur les Pyrénées, au milieu des déserts, des abimes & des rochers, l'imagination frappée de l'estampe du combat des Titans, ne croye y reconnoître les montagnes d'Ossa & de Pélion, & ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces géans ? Qui doute que le souvenir de ce bocage décrit par le Camoëns, où les nymphes nues, fugitives, & poursuivies par les desirs ardens, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles se confondent, où l'on n'entend enfin que le murmure des soupirs de l'amour heureux ; qui doute, dis-je, que le souvenir d'une description si voluptueuse n'embellisse à jamais tous les bocages ?

Voilà la raison pour laquelle il est si difficile de séparer du plaisir total que nous recevons à la présence d'un objet, tous les plaisirs particuliers qui sont, pour ainsi dire, réfléchis de la part des objets auxquels ils se trouvent unis.

de nier un plaisir qu'ils n'éprouvent pas; mais ces hommes sont en petit nombre.

En effet, soit que le desir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait souhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets dont la contemplation semble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élévation à nos idées; soit que par eux-mêmes les grands objets fassent sur nos sens une impression plus forte, plus continue & plus agréable; soit enfin quelque autre cause: nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la resserre; qu'elle se trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime, au contraire, à parcourir une vaste plaine, à s'étendre sur la surface des mers, à se perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui est grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes: cette espèce de beauté l'emporte dans les descriptions infiniment sur toutes les autres beautés, qui dépendantes, par exemple, de la justesse des proportions, ne peuvent être ni aussi vivement ni aussi généralement senties, puisque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, si l'on oppose aux cascades que l'art proportionne, aux souterrains qu'il creuse, aux terrasses qu'il éleve, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creusées dans l'Ethna, les masses énormes de rochers entassés sans ordre sur les Alpes; ne sent-on pas que le plaisir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude & grossiere que la nature met dans tous

ses ouvrages, est infiniment supérieur au plaisir qui résulte de la justesse des proportions?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit sur une montagne, pour y contempler le firmament : quel est le charme qui l'y attire? est-ce la symmétrie agréable dans laquelle les astres sont rangés? Mais ici, dans la voye lactée, ce sont des soleils sans nombre, amoncelés sans ordre, les uns sur les autres; là, ce sont de vastes déserts. Quelle est donc la source de ses plaisirs? l'immensité même du ciel. En effet, quelle idée se former de cette immensité, lorsque des mondes enflammés ne paroissent que des points lumineux, semés çà & là dans les plaines de l'Ether, lorsque des soleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament, n'y sont apperçus qu'avec peine? L'imagination qui s'élance de ces dernieres spheres, pour parcourir tous les mondes possibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vastes & immensurables concavités des cieux, se plonger dans le ravissement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entiere, sans cependant la fatiguer? C'est aussi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'art étoit si inférieur à la nature : ce qui, en termes intelligibles, ne signifie rien autre chose, sinon que les grands tableaux nous paroissent préférables aux petits.

Dans les arts susceptibles de ce genre de beauté, tels que la sculpture, l'architecture & la poésie, c'est l'énormité des masses qui place le colosse de Rhodes & les pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'est la grandeur des descriptions qui nous fait regarder Mil-

ton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus ſublime. Auſſi ſon ſujet, peu fertile en beautés d'une autre eſpece, l'étoit-il infiniment en beautés de deſcriptions. Devenu par ce ſujet l'architecte du paradis terreſtre, il avoit à raſſembler, dans le court eſpace du jardin d'Eden, toutes les beautés que la nature a diſperſées ſur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même ſujet, ſur les bords de l'abîme informe du chaos, il avoit à en tirer cette matiere premiere propre à former l'univers, à creuſer le lit des mers, à couronner la terre de montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les ſoleils, à les allumer, à déployer autour d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, & cette fraîcheur printaniere dont ſa vive imagination embellit la nature nouvellement écloſe. Il avoit donc non-ſeulement à nous préſenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes, ſont encore deux cauſes univerſelles de plaiſir.

Il en eſt de l'imagination comme de l'eſprit: c'eſt par la contemplation & la combinaiſon, ſoit des tableaux de la nature, ſoit des idées philoſophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur eſprit, les poëtes & les philoſophes parviennent également à exceller dans des genres très différens, & dans leſquels il eſt également rare & peut-être également difficile de réuſſir.

Quel homme, en effet, ne ſent pas que la marche de l'eſprit humain doit être uniforme, à quelque ſcience ou à quelque art qu'on l'applique? Si, pour plaire à l'eſprit, dit M. de Fon-

tenelle, il faut l'occuper sans le fatiguer; si l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premieres, dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement son attention; si l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui présentant des idées rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le sujet soit un, simple, & par conséquent facile à embrasser, & où la variété se trouve identifiée à la simplicité (2); c'est pareillement à la triple combinaison de la grandeur, de la nouveauté, de la variété & de la simplicité dans les tableaux, qu'est attaché le plus grand plaisir de l'imagination. Si par exemple la vue ou la description d'un grand lac nous est agréable, celle d'une mer calme & sans bornes nous est sans doute plus agréable encore; son immensité est pour nous la source d'un plus grand plaisir. Cependant, quelque beau que soit ce spectacle, son uniformité devient bien-tôt ennuyeuse. C'est pourquoi si enveloppée de nuages noirs, & portée par les aquilons, la tempête, personnifiée par l'imagination du poéte, se détache du midi, en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux; qui doute que la succession rapide, simple & variée des tableaux effrayans que présente le bouleversement des mers, ne fasse à chaque instant sur notre imagination des impressions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe sans nous fatiguer, & ne nous plaise par conséquent

(2) Il est bon de remarquer que la simplicité dans un sujet & dans une image, est une production relative à la foiblesse de notre esprit.

davantage ? Mais si la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête, & que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine & ceintre l'horizon, soient à l'instant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres; qui doute que cette mer obscure, changée tout-à-coup en une mer de feu, ne forme par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination ? Aussi l'art du poëte, considéré purement comme descripteur, est de n'offrir à la vue que des objets en mouvement; & même de frapper, s'il le peut, dans ses descriptions, plusieurs sens à la fois. La peinture du mugissement des eaux, du sifflement des vents, & des éclats du tonnerre, pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur secrète, & par conséquent au plaisir que nous fait éprouver le spectacle d'une mer en furie ? Au retour du printemps, lorsque l'aurore descend dans les jardins de Marly, pour entr'ouvrir le calice des fleurs, en cet instant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiseaux, le murmure des cascades, n'augment-ils pas encore le charme de ces bosquets enchantés ? Tous les sens sont autant de portes par lesquelles les impressions agréables peuvent entrer dans nos ames : plus on en ouvre à la fois, plus il y pénetre de plaisir.

On voit donc que s'il est des idées généralement utiles aux nations comme instructives (telles sont celles qui appartiennent directement aux sciences) il en est aussi d'universellement utiles comme agréables; & que différent en ce

point de la probité, l'esprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La conclusion de ce discours, c'est que tant en matiere d'esprit, qu'en matiere de morale, c'est toujours de la part des hommes, l'amour ou la reconnoissance qui loue; la haine ou la vengeance qui méprise. L'intérêt est donc le seul dispensateur de leur estime: l'esprit, sous quelque point de vue qu'on le considére, n'est donc jamais qu'un assemblage d'idées neuves, intéressantes, & par conséquent utiles aux hommes, soit comme instructives, soit comme agréables.

Fin du second Discours.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MEME.

L'OBJET de ce Discours est de prouver que la *senſibilité phyſique* & la *mémoire* ſont les cauſes productrices de toutes nos *idées*; & que tous nos *faux jugemens* ſont l'effet ou de nos *paſſions*, ou de notre *ignorance*.

Il réſulte de ce Diſcours que c'eſt dans nos *paſſions* & notre *ignorance* que ſont les ſources de nos *erreurs*; que tous nos *faux jugemens* ſont l'effet de cauſes accidentelles, qui ne ſuppoſent point dans l'*eſprit* une *faculté de juger* diſtincte de la *faculté de ſentir*.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

On se propose de prouver dans ce Discours que le même *intérêt* qui préside au jugement que nous portons sur les *actions*, & nous les fait regarder comme *vertueuses*, *vicieuses* ou *permises*, selon qu'elles sont *utiles*, *nuisibles* ou *indifférentes* au public, préside pareillement au jugement que nous portons sur les *idées*; & qu'ainsi, tant en matiere de *morale* que d'*esprit*, c'est l'*intérêt* seul qui dicte tous nos *jugemens*: vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en considérant la *probité* & l'*esprit* relativement, 1°. *à un particulier*, 2°. *à une petite société*, 3°. *à une nation*, 4°. *aux différens siècles & aux différens pays*, & 5°. *à l'univers*.

La conclusion générale de ce Discours c'est que l'*intérêt*, ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'*estime* & du *mépris* attachés aux *actions* & aux *idées* des hommes.

Fin du Tome II des Oeuvres d'Helvétius.



